Universitäts
BIBLIOTHEK

LA FAUSSE CLELIE
OU
HISTOIRES
FRANÇOISES,
GALANTES
ET
COMIQUES.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ETIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.

M. D. C. C. XVIII.

PQ
1928
.S7F3
1718

Un Auteur à genoux dans une humble Preface,
Au Lecteur qu'il ennuye a beau demander grace.

C'Est ce qu'a dit fort agréablement un des beaux Esprits du tems, & surquoi je me veux régler pour cet Ouvrage. Je ne prétens pas le justifier dans l'esprit de ceux qui ne le trouveront pas à leur goût. S'ils s'ennuyent à le lire, qu'ils ne le lisent pas, & qu'ils cherchent ailleurs dequoi se divertir. J'avouë franchement que je ne me suis pas donné la gêne pour le composer. J'ai écrit à peu près comme on pourroit parler sans étude & sans fard; Je me suis enfin diverti moi-même tout le premier des matiéres que j'y ai traitées, & je suis du moins assuré que le fond de son sujet ne doit point déplaire en beaucoup d'endroits, pour peu que l'on ait l'humeur enjoüée. On trouvera peut-être dans la conduite de tout le Roman; je ne sçai quels petits fondemens négligez. J'y paroîtrai quelquefois un mauvais Geographe des environs de Paris, & un plus mauvais Chroniqueur pour l'ordre des temps. Mais outre que ce n'est pas à quoi je me suis le plus attaché, si je n'ennuye point le Lecteur par les Histoires que je lui donne, il me sera bien aisé de lui persuader que cela ne vient pas tout à fait de ma faute, & que c'est d'avoir été contraint de changer quelque chose à la suite de

mon Ouvrage, après qu'on avoit commencé de l'imprimer. Si je l'ennuye, il est inutile de lui demander grace pour ce qui n'est pas le plus important de la Piéce. Voila une partie de ce que j'avois à dire.

Il me reste maintenant à parler de la nouvelle façon d'écrire qu'il pourra jembler que j'ai introduite. Peu de gens avant moi s'étoient avisez de donner des noms François à leurs Heros. Et il est à craindre que quelques esprits Romanesques voyant un nom de Marquis de Riberville, de Mirestain, de Franlieu, & autres, *au lieu de celui d'un* Tiridate *ou d'un* Cleante, *ne fassent d'abord le procès à mon Livre. Mais je demande pardon à ces esprits délicats, si pour leur plaire je ne fais pas des Grecs ou des Arabes, de ceux que je veux faire passer pour des François un peu galans. Je suis un bon Picard qui appelle un chacun du nom qui lui est propre. J'ajoûterai une très-humble priére aux personnes dont le nom peut avoir quelque ressemblance avec ceux que j'ai inventez, de ne pas croire que je l'aye fait à dessein. Ils verront bien par le peu de conformité qu'il y aura de leurs avantures avec celles de mes Histoires, que c'est plûtôt l'effet du hazard que de mon intention. Et en tout cas, je n'y introduis guére de Galans que ce ne soit à leur avantage. Adieu, excusez les fautes qui auront pû se glisser dans l'impression.*

LA FAUSSE CLELIE, OU HISTOIRES FRANCOISES.

LIVRE PREMIER.

LOrs que la Cour étoit à Fontainebleau, le Marquis de Riberville prenoit l'air à Vaux-le-Vicomte, & il eut dans cette belle Maiſon des Avantures ſi extraordinaires, qu'elles méritent bien d'être écrites. On ſçait aſſez ce que c'eſt que Vaux-le-Vicomte. Avant que le Roi fût Surintendant des Finances, jamais Surintendant n'avoit fait bâtir une ſi ſuperbe Maiſon de plaiſir. Un ſoir que le Marquis de Riberville étoit deſcendu dans le Jardin, pour s'entretenir à la lecture de quelques Vers; il y apperçût une jeune & belle perſonne à qui une femme un peu âgée aidoit à marcher. Elle avoit un port majeſtueux, une gorge admirable & le viſage d'un Ange, enfin le Marquis n'avoit jamais rien vû de ſi charmant. Quoi qu'il aimât fort la rime, ces ſortes de rencontres étoient toûjours plus propres à le réveiller que des Satires & des Sonnets. Il s'arrêta quelque tems à conſiderer cette belle Fille, puis il l'aborda. La vieille Femme qui étoit avec elle, dit que c'étoit dommage que les Fontaines ne joüoient point; Il leur en offrit le divertiſſement, & ce fut une occaſion pour lui de parler. Mais de

quelques galanteries qu'il accompagnât ſes offres, il ne pût obliger cette charmante perſonne à entrer en converſation avec lui : il n'en tira que deux ou trois regards languiſſans qui lui donnerent de l'amour. Ceci ſent l'avanture de conſéquence, dit-il en lui-même ; mais voyons ce qu'il en arrivera. Il fit venir le Fontenier, & ne laiſſa point de dire toûjours quelque mot en paſſant à cette belle Mélancolique, qui n'y répondit que par des ſoûpirs. Mais comme il n'y a rien qui embarraſſe tant un homme qui parle bien, que de ſe trouver avec des gens qui ne veulent point parler, c'étoit un Galant fort empêché de ſa perſonne. Ce ne fut toutefois encore rien que cela. Il amena ſa Belle ſur un petit ſiége de gazon, pour voir à ſon aiſe l'effet des Fontaines. A peine y fut-elle aſſiſe, que tournant la tête, elle ſe leva avec un grand effroi ; Monſieur, cria-t-elle au Marquis de Riberville, ſauvez-moi d'un homme qui me cherche par tout pour m'enlever. A ces mots elle s'enfuit avec une viteſſe incroyable. Le Marquis tout étonné, vit effectivement qu'un Gentilhomme aſſez bien fait, couroit après elle & tâchoit de lui couper chemin. Mais la vieille Femme, voulant arrêter la fugitive, étoit tombée dans le Canal où elle ſe noyoit : Il ſe crut obligé de la ſauver, avant que d'aller aux autres, & cela fut cauſe que la Belle & le Raviſſeur eurent beau courir avant qu'il pût les atteindre. Il cria au Fontenier & à un laquais qu'ils arrêtaſſent ce Gentilhomme, s'il étoit poſſible ; mais il n'étoit plus temps, l'Avanturier & l'Inconnuë avoient déja gagné la Cour du Château ; quand on y vint il n'y avoit plus perſonne, & à la ſortie du Pont-levis, on ne vit plus qu'un caroſſe

caroſſe à ſix chevaux qui s'éloignoit en grande diligence. Le Marquis entre en colere, on lui enlevoit quelque choſe qui lui plaiſoit. Il ordonne qu'on lui ſelle des chevaux, & revient dans le Jardin en attendant, pour tirer quelque éclairciſſement de la Vieille : il ne la trouve plus, elle s'étoit dérobée. Ah ! dit-il, elle eſt complice de l'enlévement. Cela redouble ſa furie, il commande qu'on la cherche aux environs, & monte à cheval pour aller après le caroſſe. A un quart de lieuë de Vaux, on lui dit que ce caroſſe avoit tourné par le chemin de Combreux : & ce qui le confirme dans la penſée que c'eſt celui du raviſſeur, il apprend qu'il n'y a dedans qu'une Dame & un Gentilhomme. Il pouſſe ſon cheval par la même route. Il fait une lieuë, & malgré la nuit qui tombe tout à coup, il croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherche : il lui ſemble entrevoir le caroſſe de ſon homme ſur une éminence. Mais il ſe trompe ; il étoit deſtiné à de fréquentes avantures ce ſoir-là ; c'étoit un autre caroſſe qui étoit arrêté. Il s'en approche : au lieu de ſa Belle enlevée, il trouve quatre Dames toutes effrayées, qui faiſoient leurs efforts pour empêcher que deux Cavaliers n'aſſaſſinaſſent un Gentilhomme, qui étoit avec elles.

Il avoit trop bien commencé ſa ſoirée, pour ne pas faire le Heros de Roman en cette occaſion. A moy ! cria-t-il, Aſſaſſins, à moi ! & non pas contre un homme ſeul qui n'a que ſon épée. Il ſe lance ſur ces deux Cavaliers comme un Orondate, les met en fuite, delivre le Gentilhomme de péril, & les Dames de peur. Elles étoient de ſa connoiſſance, & le Gentilhomme auſſi ; c'étoit ſon meilleur ami, le

Chevalier de Montal. Les quatre Dames étoient Mademoiſelle de Barbeſieux, Madame de Mulionne femme d'une Conſeiller de la Cour, Mademoiſelle de Velzers Hollandoiſe, & Mademoiſelle de Kermas Bretonne. Elles alloient voir la maiſon de feu Monſieur le Prevôt Conſeiller au Parlement, qui étoit à vendre, & où Madame de Mulionne devoit les régaler. On rend mille graces au Marquis de ſon ſecours, & on lui demande par quel bonheur il s'eſt rencontré là ſi à propos. Il conte ſon avanture & demande des nouvelles du caroſſe qui alloit à Combreux; mais on ſe moque de lui: on lui dit qu'il fait une hiſtoire à plaiſir; autre embarras & autre confuſion pour ce pauvre Avantier. Je ſois damné, dit-il, ſi ce que je vous raconte n'eſt vrai. Tu te moques de nous, Marquis, lui répond Montal, on feroit bien ſon rendez-vous d'un Jardin comme celui de Vaux, pour enlever une femme en plein jour, & encore de la maniére que tu le viens de dire: cela ne peut ſeulement tomber dans l'eſprit d'une perſonne qui a de la raiſon. Mais, mon Dieu! ajoûta Mademoiſelle de Barbeſieux, qui connoiſſoit l'humeur galante du Marquis; ne ſçavez-vous pas que Mademoiſelle de Sencelles ne demeure pas loin d'ici? Et ſans obliger Monſieur de Riberville à nous dire où il va, ne devrions-nous pas nous contenter de le deviner, pour n'être pas ingrates du ſervice qu'il nous vient de rendre? Raillez tant que vous voudrez, Mademoiſelle, reprit le Marquis, mais je meure ſi je ne ſuivois ce caroſſe, pour la raiſon que je vous ai dite. Si cela eſt, répondit Madame de Mulionne, vous n'avez qu'à retourner ſur vos pas; car c'eſt celui de

Mr. de

Mr. de Combreux qui s'en va chez lui avec Madame sa femme, & nous leur avons dit adieu en passant. Le Marquis retourna sur cette parole, fit escorte à la compagnie, & après quelques entretiens assez gais, le carosse arriva où l'on devoit aller coucher. De là après beaucoup de complimens & de promesses réciproques de se visiter, le Marquis reprit le chemin de Vaux.

Ses gens lui dirent à son retour que la Vieille étoit revenuë dans le Jardin avec un laquais de livrée feüille-morte, & qu'elle avoit prié le Concierge, en cas qu'on eût des nouvelles de la Demoiselle, d'en faire au plûtôt donner avis à Madame sa tante qui étoit à une petite lieuë de Vaux-le-Vicomte. Ils ajoûterent que cette Vieille les avoit priez de ne point faire d'insulte au Ravisseur, si par hazard il tomboit entre leurs mains, & qu'il avoit eu ordre de cette tante de faire ce qu'il avoit fait. Ce n'étoit pas pour éclaircir le pauvre Marquis. Il pesta contre le Concierge de ce qu'il n'avoit pas arrêté cette Vieille, & il se coucha peu après avec un tel chagrin, qu'il n'en dormit pas de toute la nuit. Il étoit au desespoir, quand il vouloit chercher quelque lumiére parmi toutes ces obscuritez, & il ne repassoit pas une seule fois dans son imagination la beauté de son Inconnuë, ni ne pouvoit songer aux regards qu'il en avoit reçûs, & à cette aimable mélancolie avec laquelle elle avoit touché son cœur, qu'il ne fût inconsolable de n'avoir pû empêcher son enlévement. Il s'assoupit toutefois vers le point du jour avec assez d'apparence de dormir enfin quelques heures; mais il n'y avoit pas long-tems qu'il sommeilloit, quand il crut en-

tendre cette Belle ſoûpirer à l'entour de ſon lit. Il ſe réveilla en ſurſaut, & ouvrit promptement ſes rideaux pour s'éclaircir, mais il ne vit rien paroître. Il accuſa la force de ſon imagination de cette tromperie, & tâcha de ſe rendormir; mais les mêmes ſoûpirs recommencérent & le mirent dans un trouble inconcevable. Il apella ſon Valet de chambre. Regardez exactement par tout, lui dit-il, s'il n'y a perſonne caché ici; mais la recherche qu'on en fit fut inutile, & ne ſervit qu'à augmenter ſa confuſion. Il fut agité de mille differentes penſées, & ſon extravagance alla ſi loin, qu'il crut que cette fille avoit pû mourir par quelque accident, & que ſon Eſprit le venoit remercier de la bonne volonté qu'il avoit euë de la ſecourir. Enfin, ces ſoûpirs ayant recommencé pour la troiſiéme fois, au grand étonnement de ſon Valet dechambre, qui dit que la voix ſembloit venir de deſſous le lit, où toutefois il n'avoit rien vû, le Marquis s'effraya & ne pût demeurer couché davantage. Il ſe fit donner ſa robe de chambre, & ayant levé la tapiſſerie pour entrer dans ſon Cabinet, il fut ſurpris d'en trouver la porte ouverte; il ſe ſouvint toutefois qu'il avoit oublié de la fermer. Le grand jour commençoit d'y paroître, il y croyoit diſſiper ſes penſées lugubres dans la lecture de quelque livre; mais, pour troiſiéme Avanture, il n'y eut point fait le premier pas, qu'il y vit cette belle Fille qui dormoit ſur un lit de repos. Elle étoit couchée d'une maniére ſi avantageuſe pour ſa beauté, & dans un jour ſi favorable, qu'il ſembloit que ſon viſage répandit des rayons de lumiére. Le Soleil levant qui entroit par une fenêtre ouverte, produiſoit

duisoit ce merveilleux effet, & en faisoit autant sur son beau sein à demi découvert. Le Marquis en étoit tout hors de lui-même, tant par la surprise de cette rencontre, que par l'amour qui l'embrasa de nouveau à cette vûë. Il eut besoin de toute sa sagesse pour retenir l'impétuosité de ses premiers transports. Il se contenta néanmoins de s'approcher de cette belle dormeuse, & de lui dérober quelques baisers, tandis qu'elle dormoit assez fort, pour ne s'en pas scandaliser. Il y demeura à genoux quelque temps à la contempler, puis pour ne lui point causer d'émotion en l'éveillant avant que d'être habillé, il revint dans sa chambre, où il se mit en état de la revoir avec plus de bien-séance. A peine il eut achevé de s'habiller, qu'elle s'éveilla d'elle-même. Il y courut & lui témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'elle n'étoit point enlevée. Et lui ayant demandé par quelle avanture elle étoit là, il lui baisa mille fois les mains, sans qu'elle se donnât la peine de le repousser. Elle lui répondit avec sa mélancolie ordinaire, que comme elle étoit poursuivie de près, son bonheur lui avoit fait trouver une porte ouverte à un coin du Château : qu'elle s'étoit jettée dedans, pendant que son Ravisseur ne pouvoit s'en appercevoir, & qu'ayant trouvé ce Cabinet entr'ouvert sous la tapisserie, elle y avoit cherché un azile, ne croyant pas que son ennemi eût la hardiesse de l'y poursuivre. Elle ajoûta beaucoup d'excuses de la liberté qu'elle en avoit prise, à quoi le Marquis tout brûlant d'amour, ne répondit qu'en se jettant à ses genoux, parce qu'elle étoit encore assise sur le bord du lit, & lui serrant tendrement la main entre les siennes ; Ma-

dame, lui dit-il d'un air tout passionné, ce n'est pas la seule liberté que vous avez prise dans la maison de Vaux, & dont on vous excuse bien volontiers. Il lui conta ensuite toutes les avantures qu'il avoit euës en la voulant secourir, & la conjura très-instamment de lui nommer son ennemi, afin qu'il en prit vengeance. Mais cette Belle lui jettant encore un de ces regards languissans qui l'avoient déja rendu amoureux : Seigneur, lui répondit-elle, j'ai pour ennemi le plus honnête homme des Romains, mais je ne lui veux pas de mal : il suffit que je puisse éviter sa présence. Le Marquis jugeant au mot de Seigneur dont elle usoit, qu'elle pouvoit être Etrangere, & se confirmant dans cette pensée, parce qu'on attendoit à la Cour quelques Italiens, & qu'elle n'avoit pas l'accent trop François, se tint dans un plus grand respect qu'auparavant. Il la supplia de lui vouloir du moins donner quelque connoissance de sa condition, & lui promit de la conduire en tel lieu de sûreté qu'elle desireroit. La Belle y répondit de cette sorte.

Apprenez, généreux Etranger, que je suis la Fille de ce courageux Clelius, qui fut contraint de se retirer à Carthage pour éviter la fureur du dernier des Tarquins, & qui à son retour contribua à mettre Rome en liberté. Mon nom est Clelie, & mes actions sont si connuës, qu'il faut être des Païs les plus reculez, pour les ignorer. Le Marquis, comme tombé des nuës, à cette extravagance, reconnut aussi-tôt la nature de la maladie qu'elle avoit. Jamais homme ne fut si surpris que lui, lors qu'il fit réflexion sur toutes les peines qu'il s'étoit données pour une Visionnaire. Et il ne pouvoit se pardonner

les

les soucis, les craintes & les espérances qu'il avoit prises si sérieusement dans une avanture si ridicule. Toutefois s'étant un peu remis, & voyant que cela n'ôtoit rien de la beauté de cette Fille qui lui avoit tant plû, il se consola & se résolut d'avoir le plaisir de lui entendre faire son histoire jusqu'au bout. Il la remit en train de conter, & elle n'oublia rien de toutes les intrigues ingénieuses qu'on lit, dans l'Histoire d'Aronce & de Clelie qui font partie du Roman de même nom. Elle commença par l'embarquement de Clelius, pour passer en Afrique, conta son naufrage & la manière dont il avoit sauvé le jeune Aronce. L'Amour qu'Aronce prit pour elle & par quelle avanture Horace devint son rival; le retour de Clelius à Rome, après la fuite des Tarquins; comment Horace y fut choisi pour l'Epoux de Clelie, & Aronce reconnu depuis pour le fils du Roi Porcenna, ce qui fit que Clelius le préféra à Horace. Et enfin comment le jour qu'elle devoit épouser cet Illustre Aronce, il arriva cet épouvantable tremblement de terre qui donna occasion à Horace de l'enlever à son Rival; N'oubliant rien, comme j'ai dit, de tout ce qui suivit cet enlévement jusques à la rencontre du Prince de Numidie qui la voulut arracher à ce ravisseur. Elle remercia même en cet endroit le Marquis de Riberville qu'elle prît pour ce Prince, & érigea, tout d'un temps, le Canal de Vaux en ce Lac de Perouse sur lequel le Prince de Numidie avoit combattu Horace.

Le Marquis reconnut encore à cette Principauté qu'elle lui donna, qu'en s'échauffant à parler de ces chimères, elle les augmentoit insensiblement, & le plaisir qu'il prenoit à l'entendre,

tendre, ne l'empêchant pas d'avoir de la compaſſion d'une ſi pitoyable maladie, il crut qu'il faloit la laiſſer un peu repoſer, pour voir ſi dans quelques bons intervalles, elle ne nommeroit pas d'autres parens que Clelius, à qui on pût donner avis qu'elle étoit à Vaux. Pour cet effet, il la mit entre les mains de la Concierge, à qui il la recommanda. Cette Concierge la fit mettre au lit, & donna ordre qu'elle fût ſervie par quelques femmes. Cependant on vint avertir le Marquis, qu'un Gentilhomme demandoit à lui parler, & c'étoit le même que cette belle Viſionnaire avoit pris pour un Raviſſeur le jour d'auparavant. L'impatience de ſçavoir le Nom & la qualité de cette pauvre fille, le fit aller au devant de ce Gentilhomme pour demander ſi c'étoit elle qu'il cherchoit. Ce Gentilhomme lui répondit qu'il n'y avoit point de lieux aux environs, où il n'eût été pour en apprendre des nouvelles ; mais inutilement. Le Marquis lui conta comment elle s'étoit retrouvée dans le Château. Il n'eſt donc plus beſoin, lui repartit ce Gentilhomme, que je vous inſtruiſe de ſon malheur, il vous a été bien aiſé de le connoître, puis que vous l'avez fait parler. Tout ce que je vous puis dire, Monſieur, c'eſt qu'elle appartient à des perſonnes de qualité, qui ſont inconſolables de la voir en cet état. Il eſt aſſurément pitoyable, repliqua le Marquis, & je vous proteſte qu'encore que je ne la connoiſſe que depuis hier, j'ai été ſenſiblement touché de voir une telle Beauté dans un deſordre ſi grand ; ma ſurpriſe a été extraordinaire quand elle m'a dit qu'elle s'appelloit Clelie. Mais, Monſieur, ajoûta-t-il, eſt-ce qu'il n'y a point de remède à cette maladie,

die, & que cette pauvre Demoiselle est toûjours dans cette prodigieuse aliénation d'esprit ? Nous l'en croyions presque guérie, répondit le Gentilhomme, & on ne l'avoit amenée ici se promener, que parce qu'il y avoit plus de dix jours, qu'elle n'avoit été malade. Je l'ai fait mettre au lit, repliqua le Marquis, & des femmes qui sont ici en ont soin, pour voir si son accès ne diminuera pas. Monsieur, dit ce Gentilhomme, de la maniére que vous m'avez conté les choses, il doit être passé ; car il ne lui dure jamais plus de dix ou douze heures, après quoi c'en est fait pour deux jours, sans qu'il paroisse la moindre altération dans son esprit. Elle est raisonnable comme une autre, elle chante divinement & a beaucoup de charmes dans la conversation, si ce n'est que de temps en temps on la voit tomber dans je ne sçai quelle mélancolie, qui, comme je croi, ne vient que de la réflexion qu'elle fait sur son malheur ; car elle le reconnoît très-bien, & c'est ce qui est de plus fâcheux pour elle & de plus particulier à sa maladie. Peut-être que si on ne lui parloit jamais de Rome ni de Romains, il seroit plus aisé de la guérir ; nous avons remarqué que son accès la prend bien plûtôt en ce tems-là qu'en un autre ; mais on ne peut point la tenir enfermée, cela augmente sa tristesse & irrite sa maladie ; d'autre côté il seroit fâcheux d'avertir tout le monde avec qui elle se trouve, de ses visions sur ce point-là. Je ne demande plus, dit le Marquis, d'un air un peu étonné, ce qui causa hier son desordre. Il me souvient que parmi toutes les fleurettes que je lui dis, je comparai la Majesté de sa taille & même la beauté de son visage, à celle de je ne sçai quelle Romaine qui

lui

lui ressemble & qui est peinte dans ce Château; c'est moi sans doute qui ai tout gâté. Oüi, dit le Gentilhomme, & j'ai achevé de tout perdre par ma présence. Vous lui avez donné lieu, reprit le Marquis, de vous prendre pour Horace en courant après elle, & c'est peut-être que vous êtes le Rival de quelqu'un qu'elle aime. Helas! Monsieur repliqua le Gentilhomme il n'est que trop vrai; je l'ai autrefois bien aimée & je ne m'en défens encore qu'avec peine; mais quand vous vites que je tâchois de lui couper chemin, c'étoit seulement de peur qu'elle ne se blessât en courant, je m'imaginai bien que son accès lui avoit repris. Cependant je ne laisse pas de vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée en cette occasion, car on me dit hier, que vous étiez monté à cheval, avec une intention fort généreuse. Vraiment, lui repartit le Marquis en riant, vous m'aviez mis dans une furieuse colere, & j'avois pris une étrange résolution contre vous; si je vous eusse rencontré, nous nous fussions battus à qui auroit eu la Dame. Il lui conta ensuite la seconde avanture qu'il avoit euë du Chevalier de Montal qu'on vouloit assassiner, & le Gentilhomme lui dit, qu'il étoit moins fâché que l'accès eût repris à Clelie, puisque cela étoit cause qu'un aussi galant homme que Montal, n'avoit point été assassiné. Mais Monsieur, poursuivit le Marquis, encore faut-il que je sçache, si vous le trouvez bon, comment cette maladie est venuë à cette pauvre Demoiselle; car où auroit-elle été prendre cette manie, de croire que Clelius est son pere, qu'il s'est retiré à Carthage, qu'il a sauvé Aronce, & qu'un tremblement de terre est arrivé le jour qu'elle devoit épouser

épouſer cet Aronce, s'il n'y avoit quelque conformité de ſes avantures, avec celles de Clelie? Il faudroit vous dire toute l'Hiſtoire, répondit le Gentilhomme, pour vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez ; mais je laiſſerois trop languir ceux qui en attendent impatiemment des nouvelles. Hé ! Monſieur, reprit le Marquis, nous n'avons qu'à leur envoyer un de mes gens, il les inſtruira de tout : & même, ſi vous m'en croyez, vous ferez venir la Gouvernante ici, il ne tiendra qu'à elle d'y demeurer avec ſa malade, autant qu'il lui plaira. Je vous prie donc, dit le Gentilhomme, de me faire donner du papier & de l'encre pour écrire un mot à cette femme, parce qu'à moins de cela, peut-être feroit-elle difficulté d'y venir. Oüi, dit le Marquis ; car je la crois un peu capricieuſe. Elle s'enfuit hier du Jardin, comme ſi elle eût été coupable, au lieu d'y attendre mon retour. Ce fut pour n'être pas obligée à vous rendre compte d'une ſi étrange maladie, dit le Gentilhomme, la bonne femme n'aime pas à publier les défauts de nôtre famille. Le billet ſe fit, & on l'envoya à la Gouvernante qui demeuroit à une petite lieuë de là, avec la Tante de la malade. Ils entrerent, enſuite, tous deux dans le Jardin, & après y avoir fait choix d'un lieu commode pour s'aſſeoir ; le Gentilhomme commença ainſi l'Hiſtoire de cette belle malade.

HISTOIRE

De Mademoiſelle Juliette d'Arviane.

VOus avez peut-être ouï parler quelquefois de Meſſieurs d'Arviane. Ils ſont d'une des plus nobles Familles de Gaſcogne. Le dernier Comte de ce nom, qui n'eſt mort que depuis le mariage du Roi, étoit le Pere de cette belle fille. Mais afin que vous puiſſiez mieux connoître les cauſes des applications qu'elle fait de ſes Avantures à celles de Clelie, il faut que je prenne d'un peu plus haut l'Hiſtoire du Pere de mon Héroïne: je l'appelle ainſi, continua-t-il en ſoûriant, puis qu'elle me fait faire auprès de vous le perſonnage d'un Ecuyer de Roman. Le Comte d'Arviane avoit armé en 1644. un grand vaiſſeau & un petit pour aller faire des courſes avec le Chevalier d'Arviane ſon frere. Comme il vint à ſortir de l'embouchure de la Garonne, il arriva tout à propos pour être témoin du naufrage d'un Navire étranger, qui ſe briſa aux environs de la Tour de Cordoüan, & dont on ne pût ſauver qu'un petit enfant, dont le Berceau s'étoit accroché au Rocher. Le reſte fut repouſſé en pleine mer par un vent de terre, & périt ſans qu'on pût deviner à qui appartenoit le vaiſſeau. Le Comte fit prendre ce pauvre petit garçon, le recommanda à la femme d'un matelot, & trois mois après étant revenu de ſes courſes, & voyant que perſonne ne l'avoit reclamé, il le fit apporter à Madame la Comteſſe d'Arviane ſa femme, qui n'en ayant pas encore eu depuis quatre ans de mariage, ſe divertit à le faire élever. Voila Clelius tout fait, interrompit le Mar-

Marquis, & elle a raiſon dans la comparaiſon, ſi elle ne l'a pas dans l'application. Deux ans après, pourſuivit le Gentilhomme, Madame d'Arviane accoucha d'une fille qui fut nommée Juliette, la Fille & le Garçon furent élevez enſemble juſqu'à la guerre de Bourdeaux. Et, i n'y a pas de Roman dans ce que je vai vous dire; on ne pouvoit rien voir de plus accompli que ces deux Enfans. Durant cette guerre, un des révoltez croyant gagner mon Pere, en lui procurant de grands avantages, lui propoſa mon mariage avec Juliette, laquelle, quoi qu'elle n'eût encore que cinq ou ſix ans, me fut néanmoins accordée. On avoit conçû de moi de bonnes eſperances; j'avois du bien; j'étois parent; le Chevalier d'Arviane étoit mort, on croyoit qu'il y auroit moyen de remettre la maiſon d'Arviane en ſon éclat, en me donnant cette Fille avec trente mille livres de rente. Car Madame ſa mere ayant une incommodité qui l'empêchoit d'avoir jamais d'autres enfans, je devois prendre le nom & les Armes de ſa maiſon. Mais la guerre eut une iſſuë toute contraire à celle qu'on eſperoit; Tous ces beaux deſſeins s'évanouïrent par la fuite du Comte; Il fut obligé de ſe réfugier en Angleterre, juſqu'à ce qu'il pût juſtifier ſon innocence; Ses biens furent confiſquez en même temps; Juliette y fut emmenée avec le jeune étranger, qui eut tout le loiſir d'y gagner ſes inclinations, à meſure qu'ils avancérent en âge l'un & l'autre. Enfin, que vous dirai-je? Ils vinrent tous deux à s'aimer tout de bon. Le Comte d'Arviane qui s'en apperçût, ne voulut pas laiſſer enraciner cet amour. Quelque vertu qu'il vît reluire dans cet Aronce, ſa naiſſance ne répondoit peut-être

pas

pas à celle de ſa fille, & il n'avoit pas de bien. Le Comte prit donc réſolution de les ſeparer, & ce jeune Garçon n'eut pas plûtôt atteint l'âge de quinze ans, qu'il l'envoya hors de Londres dans une des plus célébres Académies du Royaume pour y faire ſes exercices. Cependant la beauté de Juliette commença à faire bruit à la Cour du Protecteur. Elle fut recherchée de pluſieurs grands Seigneurs Anglois. Comme entre un grand nombre de ſoûpirans, il y en a toûjours qui s'attachent plus que les autres, le Fils d'un Milord en devint paſſionnément amoureux, & cet amour vint à la connoiſſance de tout le monde. Juliette néanmoins n'y répondoit pas, & bien au contraire, elle écrivit ſon déplaiſir à ſon jeune Amant, lequel entrant dans un deſeſpoir furieux, de ce que le Comte d'Arviane approuvoit les ſoins de ſon Rival, s'en revint ſecrettement à Londres, fit une quérelle au fils du Milord, le bleſſa dangereuſement, & il fut arrêté en même temps. Le bleſſé étant un homme de grande qualité, on crut le jeune Etranger perdu. Le Comte d'Arviane même fut obligé de l'abandonner par Politique. Mais voici encore un ſujet d'application pour nôtre Clelie. Un des Seigneurs du Parlement nommé le Marquis de Wincheſter, ayant ſçû comment ce jeune homme avoit été recueilli du Naufrage, & ayant pris garde au jour & à l'année que ce Naufrage étoit arrivé, remarquant outre cela des traits qui le touchérent dans le viſage du Criminel, il entra en quelque ſoupçon que ce ne fut le fils de ſon frere, dont il avoit toûjours cru que le Vaiſſeau s'étoit perdu la même année, en fuyant d'Angleterre au commencement des troubles. Enfin ce Seigneur ménagea

nagea si bien quelques Séances de la Chambre, qu'il eut le temps de s'éclaircir. L'étranger fut reconnu pour le fils de Milord Wincheſter, & ſon Oncle obtint ſa grace. Je ne vous parle point de la joye de la pauvre Juliette. Ce fut une Clelie qui avoit vû reconnoître ſon Aronce pour le fils du Roi Porſenna. Sa joye fut telle, que n'ayant pû la cacher à toute l'Angleterre, le bleſſé en mourut de déplaiſir plûtôt que de ſes bleſſures. Cependant la Faveur du Marquis de Wincheſter, Oncle de nôtre Aronce, étant fort grande auprès de Cromwel, le Comte d'Arviane tâcha de faire ſa paix, par ſon moyen, avec Monſieur le Cardinal Mazarin, & rentra dans ſes biens. Il revint en Gaſcogne. Le jeune Wincheſter y revint auſſi, avec ſa chere Juliette. C'étoit alors une fille de quatorze ans, la plus charmante du monde. On vint enſuite à Paris où on lût la Clelie. Monſieur de Scuderi, dit-elle cent fois en la liſant, a prédit dans ce Roman les Avantures que je devois avoir. Elle ne pouvoit ceſſer d'admirer ce rapport ſurprenant de celles de Clelie avec les ſiennes. Elle les lût jour & nuit deux ans durant, pendant leſquels Wincheſter ne la laiſſa point manquer d'autres divertiſſemens. Il n'y avoit pas de Fêtes magnifiques qu'il ne donnât à ſa belle Maîtreſſe. Non pas qu'il ait demeuré, ces deux années, dans cette oiſiveté amoureuſe, car il commandoit dans les troupes Auxiliaires d'Angleterre ; mais quand il pouvoit dérober quelque temps à la guerre, il venoit, en Poſte, le donner à ſon amour. Enfin, on vint à parler de Paix entre les deux Couronnes. L'Oncle du jeune Wincheſter, & le Comte d'Arviane jugeant les partis ſortables, ſe réſolurent de

marier

marier Juliette avec ſon Amant. On retourna en Gaſcogne pour faire les Nôces. Voici une étrange ſimpathie, avec le Roman de Clelie. Le jour même qu'on les devoit marier, il arrive, à Bourdeaux, un furieux tremblement de terre. Les flammes & les cendres n'en ſortoient point comme à Capouë; mais une eſpéce de rocher en ſortit de la terre ſur le rivage de la Garonne. Quelques perſonnes en furent englouties ſur les grands chemins. Pluſieurs maiſons en furent abattuës; & afin que l'Avanture de cette Demoiſelle reſſemblât de tout point à celle de la Romaine, ma jalouſie m'avoit conduit juſtement à l'heure de ce deſordre, vers la maiſon de campagne où ces Nôces ſe devoient faire, pour tâcher d'enlever Juliette: J'y arrivai aſſez à temps, pour l'emporter entre mes bras, comme cette maiſon même s'alloit écrouler. Voila, Monſieur, toute l'hiſtoire de Mademoiſelle d'Arviane, & ce qui donna commencement à ſa maldie. Je me ſervis du prétexte du tremblement pour me purger du Rapt dont on m'accuſa; mais elle qui en ſçavoit la vérité en conçût un tel déplaiſir, que la fiévre chaude s'y mêlant, elle lui cauſa une aliénation d'eſprit, & peu à peu l'imagination d'être Clelie lui en eſt venuë. Monſieur, dit le Marquis, vous m'avez conté quelque choſe d'admirable; mais que devint le jeune Wincheſter après que vous eutes enlevé ſa Maîtreſſe? Le Comte d'Arviane & lui, répondit le Gentilhomme, firent forces pourſuites contre moi. L'un par les voyes de la Juſtice; il m'accuſoit de lui avoir donné quelque breuvage. L'autre par les appels qu'il me fit faire: Je me battis deux fois contre lui. Mais enfin n'y ayant point d'eſpérance à la guériſon

rison de Juliette, son Oncle le rapella en Angleterre. Depuis ce temps, Monsieur & Madame d'Arviane sont morts. Ma mere étant la plus proche parente de la malade, elle fut chargée de sa Tutelle. Et il y a près de six ans que cette pauvre fille est affligée sans pouvoir guérir. Il n'y a pas de divertissemens qu'on ne lui ait donnez. Ma mere l'a menée à Paris, il y a six mois. On l'a fait voir à tous les Médecins qui n'ont pû y trouver de reméde. Ni le changement d'air, ni les compagnies, rien ne lui ôte cette imagination. Parlez-lui de Romans, ou qu'elle voye quelque objet qui lui rapelle ses fantaisies, elle retombe dans l'extravagance. Vous en eûtes hier une assez grande preuve, quand vous lui donniez le divertissement des Cascades.

Après avoir ainsi fini son histoire, il se leva, & témoigna vouloir prendre congé du Marquis; il avoit affaire à Fontainebleau ce jour-là. Le Marquis lui demanda s'il ne vouloit point voir sa parente; mais il ne le trouva pas à propos, de peur que sa présence ne lui fit plus de mal que de bien. Là-dessus il monta à cheval, & prit le chemin de la Cour.

A peine fut-il parti, que le Marquis, étant encore dans la cour du Château, ouït arriver un Carosse à la porte. Il en vit, peu après, descendre le Chevalier de Montal & les Dames qui lui avoient promis le soir précédent de le visiter, & il courut promptement les recevoir. D'abord, Mademoiselle de Barbesieux prit la parole pour toutes les autres, & lui dit qu'elles venoient sçavoir si sa belle Enlevée ne l'avoit point empêché de dormir. Voyez, mes Dames, répondit-il, en leur montrant le parent de cette fille, qui ne faisoit que de monter à

cheval; Voilà le Raviſſeur qui vient de ſe ſéparer d'avec moi, le meilleur de mes amis. Quoi, Monſieur ? interrompit Madame de Mulionne vous en avez eu affectivement des nouvelles ? Et les plus plaiſantes du monde, répondit le Marquis, cette Belle eſt ici couchée entre deux draps. Tu es bien-heureux, dit Montal, j'en voudrois tenir autant. Ho ! taiſez-vous, lui dit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous voilà déja prêt, Montal, à dire vos folies ordinaires. On entra en ſuite juſques dans le Jardin, où la Compagnie voulut faire un tour de promenade, avant que de monter aux Appartemens ; & là étant preſſé de dire ce qu'il avoit apris de ſa belle mélancolique, il en fit l'hiſtoire à ces Dames, telle qu'on venoit de la lui conter. Hé bien, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, après qu'il eût fini, j'avoüerai à cette heure que je ſoupçonnois hier le Marquis de nous avoir dit une menterie, & que je ne croyois nullement qu'il courut après une telle Avanture. Et moi auſſi, ajoûta Madame de Mulionne, je m'imaginai que la confuſion de nous avoir rencontrées, lors qu'il n'en avoit pas d'envie, lui avoit fait trouver ſur le champ ce qu'il nous conta ; car en effet il y avoit ſi peu de vrai-ſemblance, qu'à moins de ce que je viens d'entendre je ne l'euſſe jamais cru, & je ſoupçonnois, comme vous, un autre myſtére dans ſon voyage. Vous me faites trop d'honneur, Meſdames, dit le Marquis, & je vous ſuis vraiment fort obligé de ces bons ſentimens. Nous ne parlons pas ſans raiſon, lui repartit Madame de Mulionne, & je prens à témoin Mademoiſelle Velzers & Mademoiſelle de Kermas, ſi on ne nous aprit pas l'autre jour, des choſes qui ont dû nous donner

ce

ce soupçon. Il est vrai, dit Mademoiselle Velzers ; mais laissons-là Monsieur le Marquis, Madame, si vous m'en croyez, & songeons à faire aquitter le Chevalier d'une Histoire qu'il nous promit hier. Ah ! vous avez raison, répondit Mademoiselle de Barbesieux, il nous a dit que l'attentat qu'on fit hier sur sa personne, étoit la suite d'une intrigue d'amour, il faut qu'il nous la conte. Je le veux bien, répondit le Chevalier, & l'Histoire n'en sera pas moins plaisante que celle de la Clelie Gasconne. A ces mots on se tût, & il commença ainsi.

HISTOIRE

Du Chevalier de Montal & de Madame de Laumer.

SI Monsieur le Marquis a eu bien de la peine pour une Visionnaire, une Visionnaire aussi, a été cause que je pensai hier être assassiné. Il y a une certaine Dame qui a un Château sur le chemin de Marsal, elle se pique d'être la plus belle femme de Lorraine, & d'avoir aussi le plus bel esprit du monde. Pour de la beauté, elle en a sans doute, & une preuve de cela, Mesdames, c'est que j'en ai été amoureux, car je n'ai pas le goût si méchant que d'aimer une laide. Mais vous ne ferez pas de son esprit le même jugement qu'elle.

Lors donc que le Roi fit le Voyage de Marsal, un des plus beaux Princes, non seulement de nôtre Cour, mais de l'Europe ; & vous voudrez bien, Mesdames, que je vous taise son nom & son rang : si je vous l'avois nommé, un se-

cret que j'ai gardé long-tems, iroit dès demain jusques à ses oreilles, & c'est ce que je ne juge point encore à propos. L'impertinent Historien! dit Mademoiselle Velzers, qui en trois paroles qu'il a dites, n'a pû s'empêcher de se donner de la vanité & de nous faire injure! Ce n'est pas vous faire une injure, lui répondit-il, que de se défier de vos langues. Jamais femme n'a pû garder un secret un demi jour. Et pensez-vous, ajoûta-t-il en la regardant plaisamment, que sans cela, j'eusse attendu jusqu'aujourd'hui à vous faire sçavoir que je vous aime? Ha! voilà une jolie maniére de se déclarer, dit Madame de Mulionne à la belle Hollandoise; Et je ne sçai pas comment vous recevrez cela; mais il ne doit point y avoir de fierté pour un aveu fait de cette sorte. La Demoiselle, repartit Montal, n'en rougit pas moins de colere; mais c'est à cause qu'il n'y a rien de si vrai que ce que j'ai dit. Mon Dieu! interrompit Mademoiselle de Barbesieux, on ne met point en doute que vous n'ayez dit vrai en disant que vous l'aimez; & quelque mauvaise opinion que vous ayez de la langue de toutes les femmes, on doute encore moins qu'elle ne soit assez secrette pour vous aimer aussi sans en parler à personne; mais achevons, s'il vous plaît, l'Histoire de la Dame de Marsal.

Le Prince, reprit-il, ayant eu besoin de rafraîchissement sur le chemin de cette Ville, fut contraint d'entrer chez cette Dame. Et comme c'étoit une femme à ne point laisser échaper une occasion de se mettre des visions dans la tête, ou plutôt qu'elle étoit d'humeur à faire vanité de tout; elle voulut persuader à ses amies que de simples civilitez que le Prince lui avoit

avoit faites, avoient été une déclaration d'amour. Elle eût même l'esprit de leur faire croire qu'il ne s'étoit arrêté dans son Village que pour avoir un prétexte de lui parler. Aussi-tôt toutes ces bonnes Campagnardes lui conseillérent de ne pas négliger une si bonne fortune. Elle la pressérent de suivre ce beau Prince à Marsal, & lui recommandérent même de ne point s'épargner à lui faire de grandes avances. Allez, lui dirent-elles, Madame, vous ne sçavez pas de quelle conséquence cela sera pour vous, & on ne fait pas de façon avec des Princes comme avec d'autres gens. Ces admirables conseils firent aller la Dame à Marsal, où j'eus l'honneur de la voir & de l'entretenir pour la premiére fois; car comme je vis qu'elle étoit en peine, & qu'elle cherchoit quelque chose chez le Roi, je m'offris à la conduire où elle voudroit; mais elle me dit qu'elle ne vouloit que voir dîner le beau Prince, dont je vous ai parlé, ce que je lui fis obtenir. Mes amis la placérent si commodément, & la mirent si bien en vûë, qu'au grand contentement de son cœur, le Prince ne regarda qu'elle, durant le dîner. Ce fût pour lors que persuadée elle-même, de ce qu'elle n'avoit voulu persuader qu'aux autres, elle s'en revint dans son Village toute orgueilleuse & toute fiére de sa conquête. La Dame qui auparavant faisoit vanité d'une foule d'adorateurs, qui lui venoient tous les jours de six lieuës à la ronde, tint depuis à grande honte d'être servie par des galants de leur sorte, & il n'y eut pas jusqu'à son mari que la force du Sacrement ne pût mettre à couvert de ces mépris; s'il lui demandoit ou déroboit quelque faveur, c'étoit un crime de pé-

culat ; il s'aproprioit ce qui n'appartenoit qu'au Prince, & elle le menaçoit de le perdre. Toute la compagnie ne pût ſe tenir de rire à cet endroit. Et Madame de Mulionne dit ; Voilà une créature bien folle ; mais c'eſt peut-être une des folles inventions du Chevalier. Je me donne au Diable, reprit-il, ſi j'ajoûte rien à l'Hiſtoire, & ſi je ne vous dépeins l'humeur de la Dame telle qu'elle eſt. On m'a dit même qu'elle mépriſa ſi fort ſon mari, que le pauvre Campagnard fut contraint de la battre par excès d'amour, parce qu'elle ne voulut point permettre qu'il la traitât plus doucement. Enfin elle mena deux ans cette vie, juſqu'à ce qu'il plût à mon deſtin que je fiſſe une partie de Chaſſe avec Monſieur de Laumer ſon mari, qui étoit venu à Thoul où j'avois mon Régiment. Je ne ſçavois pas toutefois qu'elle fût la femme de ce Gentilhomme ; car quoi qu'elle eût reçû de moi à Marſal, le bon office que je vous ai dit, je ne m'étois pas informé du nom de la Dame, & je ne la connus que de vûë. Cela fit que j'eus une aſſez agréable ſurpriſe en la trouvant chez Laumer, quand il m'y régala au retour de nôtre Chaſſe ; mais je pourrois dire auſſi que l'étonnement où je la mis ne céda point au mien. Laumer qui s'apperçût que ſa femme avoit changé de couleur en me voyant, me vint dire à l'oreille tout familiérement ; Chevalier, ne ſois point ſurpris ſi ma femme te fait mauvaiſe mine. C'eſt une bête qui en uſe ainſi pour tout le monde, & qui enrage quand je lui ameine un homme ici. Helas ! lui répondis-je en levant les épaules, elle me fera telle mine qu'il lui plaira, & ſi elle veut je ne la regarderai point. Au contraire, me dit Laumer, tu me

feras

feras plaisir de lui parler. Puis se tournant vers elle; Ma femme, lui dit-il, entretenez Monsieur, pendant que j'irai donner ordre à nous faire dîner. Ce fût ce jour-là, que je devins amoureux de cette Belle. La curiosité de faire changer son esprit que son mari m'avoit dépeint si cruel, & la commodité qu'il me donna d'être seul avec elle, furent les premiéres causes de mon amour. Monsieur vôtre mari, lui dis-je aussi-tôt qu'il fut sorti, me vient d'apprendre une chose étrange de vous. Est-il possible, Madame, que vous maltraitiez ainsi les gens qu'il vous ameine pour vous adorer? Car vous voir & vous adorer, ajoûtai-je, ce n'est qu'une même chose. Elle fit un petit soûpir avant que de répondre à cela, puis tournant les yeux amoureusement sur moi, Monsieur, me dit-elle, si j'avois autant d'obligation à tous ceux que mon mari ameine ici, que je confesse vous en avoir, leur présence ne me feroit pas tant d'horreur. Son mari revint comme elle achevoit ces paroles, & m'empêcha de répondre à cette douceur. La douceur n'étoit pas si grande que vous le croyez, dit Mademoiselle de Barbesieux, & elle étoit sujette à explication. Je vous l'avouë, reprit-il, mais moi à qui il suffira toûjours qu'une femme en dise autant, pour m'imaginer être bien avec elle, & qui d'ailleurs n'avois aucun sujet de croire que ce fût une Enigme, je ne laissois pas de l'en aller remercier par une belle déclaration d'amour, si ce mari ne fût point revenu. O quel plaisir c'eût été! dit Mademoiselle Velzers, elle lui auroit mangé les yeux. Comme elle me les a mangez, répondit-il, quand je lui fis cette déclaration trois jours après. Je la lui

envoyai adroitement par un de mes laquais, & la réponſe m'en fût tout à fait favorable. A ce que vous dites, interrompit de nouveau Mademoiſelle de Barbeſieux. Parbleu! la voici encore, dit le Chevalier en la tirant de ſa poche; & vous n'avez qu'à lire. Madame de Mulionne la prit, & tandis que Barbeſieux liſoit par-deſſus ſon épaule, elle y lût ces paroles.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER

DE MONTAL.

OUi, Monſieur, je m'eſtimerai toûjours la plus heureuſe femme du monde de vous avoir connu, & ſans doute vos premiers ſoins m'ont touchée ſenſiblement. Je voudrois, s'il étoit poſſible, demeurer toûjours avec vous, pour ne parler d'autre choſe. Mais cependant je vous prie de n'avoir point d'amour pour moi, cela ne nous feroit que du mal à l'un & à l'autre.

A qui comprend le ſens de cette réponſe, dit le Marquis, l'Equivoque en eſt admirable: Car lors que la Dame dit qu'elle eſt heureuſe d'avoir connu le Chevalier, & que ſes premiers ſoins lui ont plû, on voit bien qu'elle entend parler de ceux qu'il a pris, pour lui faire voir dîner le Prince. Mais auſſi, ajoûta Madame de Mulionne, pour avoir répondu en ces termes, il faloit que le billet du Chevalier ne fût pas moins équivoque à ſon égard. Moi? dit le Chevalier,

je

je lui avois écrit que je lui étois fort obligé du bon accueil qu'elle m'avoit fait, & que si je croyois que mes premiers soins ne lui eussent pas déplû, j'employerois toute mon adresse pour la voir le plus souvent que je pourrois. Qu'au reste, je la priois d'être assurée qu'elle m'avoit rendu le plus amoureux de tous les hommes. Quoi qu'il en soit, Mesdames, poursuivit-il, l'ignorance du sens que pouvoit avoir ce billet, ne laissa pas de me rendre effectivement très-amoureux. Et je commençai dès-lors à chercher mille inventions pour la voir. Elles me devinrent d'autant plus nécessaires, que son mari fut jaloux de moi, & ne me permit plus d'aller chez lui. Ce dessein me coûta bien de l'argent à Thoul, durant un Hiver qu'elle y fut amenée par ce jaloux, qui y avoit un Procès. Il n'avoit pas voulu la laisser seule en son Château. Il n'y a point de déguisement que je n'aye pratiqué, pour lui pouvoir parler : jusqu'à ce qu'enfin, ayant eu occasion de lui dire qu'elle fit semblant d'être en colere contre moi, de ce que j'avois sollicité pour leur partie, cet artifice diminua un peu la défiance de son mari. Alors, pour aller souvent dans son logis, je m'habillai en femme, ce qui me réüssit si bien, que je n'en bougeois toutes les fois que le mari étoit hors de la maison. Mais j'avouë à ma honte que je n'avançois rien auprès de la Dame, & qu'après bien des équivoques, & pour le moins autant de soûpirs que j'en ai déja fait pour Mademoiselle Velzers, je pensai tomber des nuës lors qu'elle voulut, par pitié, me faire son Confident, ne pouvant m'accepter pour son Amant. Cela arriva de la plus plaisante façon du monde.

Comme j'étois à ſes genoux tout tranſporté, & qu'en accuſant ſes cruautez de cauſer ma mort, je lui proteſtois que j'euſſe voulu être Fils ou Frere de Roi, pour être plus digne d'elle; Elle fit un profond ſoûpir, & me donnant ſa main à baiſer, comme une grande faveur : Ah ! dit-elle, mon cher Chevalier, que vous êtes cruel, de me bleſſer par où je ſuis ſi ſenſible ! Et pourquoi, Madame? lui répondis-je, prenant toûjours pour moi ce qu'elle diſoit; Aimeriez-vous mieux que je mouruſſe en me taiſant ? Allez, pourſuivit-elle, je ne veux plus abuſer de vôtre patience, & comme je connois la force de vôtre tendreſſe envers moi, je vai auſſi vous témoigner par l'aveu que je vous ferai, la grandeur de l'eſtime que j'ai pour vous. J'attendois après cela qu'elle m'aſſurât de mon bonheur, & tout mourant d'amour dans cette penſée, je ne ſçais à vrai dire, à quoi déja je ne me diſpoſois pas, quand cette Viſionnaire m'aſſaſſina de la ſotte confidence de ſon amour pour le Prince.

Quoi que je viſſe tromper mes eſpérances, je ne pûs m'empêcher d'en rire ; & la nouveauté de cette extravagance étonna même ſi fort mon amour, qu'il me ſembla s'enfuir de mon cœur auſſi vite qu'il y étoit venu. Pourtant le dépit d'avoir dépenſé tant d'argent inutilement, & un certain point d'honneur, que vous nommerez comme il vous plaira, ne pûrent conſentir à me laiſſer entiérement abandonner ma pourſuite, & changeant de batterie auprès d'elle, je m'obſtinai à n'en être pas la Dupe. Je continuai à la viſiter tous les jours, en habit déguiſé ; & je me mis ſi bien auprès de cette folle, avec la qualité qu'elle m'offroit de ſimple confident,

fident, que je n'en voulus plus d'autre. Je lui faisois à toute heure des Portraits avantageux du Prince. C'étoit une chose qui se pouvoit faire sans le flater; je le feignois amoureux d'elle pour la rendre elle-même plus amoureuse: & ajoûtant à cela mille promesses de faire en sorte qu'elle pût l'entretenir un jour en particulier, & de donner envie à ce Prince de la venir voir *incognito*, quand je serois retourné à la Cour, je la mettois si fort hors d'elle-même, & je lui causois tant de joye, que je puis dire, qu'elle se donnoit en proye à mon amour sans y songer. Ah! Madame, lui disois-je une fois, assis sur son lit où elle étoit encore, pendant que je lui passois effrontément la main sur la gorge, si c'étoit le Prince qui prît cette liberté, au lieu que ce n'est qu'un confident; quel plaisir! L'extravagante femme! s'écria Madame de Mulionne. Hé! Madame, ajoûta Barbesieux, dites plûtôt l'extravagant homme de nous conter de telles folies, & si peu vrai-semblables. Ah! reprit-il, que je fois le plus miserable du monde, si je ne vous dis la vérité, & s'il n'est assuré que la Dame ne m'eût pas repoussé, pourvû que je n'eusse rien entrepris que par comparaison de ce qu'auroit pû faire le Prince. O! bien Chevalier, lui dit cette même Demoiselle avec une mine un peu séveré, nous vous avertissons que nous ne voulons pas entendre des folies pareilles à celles-là. Mais, Mademoiselle, répondit-il, vous voulez sçavoir mon Histoire, & c'en sont-là les points principaux, il faudra bien que vous ayez patience si vous êtes curieuse d'entendre le reste. Va, va, continuë, lui dit le Marquis, je les retiendrai si elles veulent s'en aller. Mon Dieu, reprit le Chevalier, est-ce

qu'il ne faut pas qu'elles faſſent un peu de façons à tout, il y va de leur honneur. Mais n'importe, je prendrai garde à ce que je dirai. Enfin, Meſdames, au milieu de mes delices, le Ciel me voulut faire éprouver un trait de ſa rigueur, & je reçûs un ordre de la Cour pour m'en aller avec mon Régiment dans une autre Ville aſſez éloignée. Je vous laiſſe à deviner combien je me plaignis de la Fortune devant la Dame, combien j'accuſai la Cour d'injuſtice, qui ne devoit pas ignorer que je me plaiſois mieux à Thoul que par tout ailleurs. Et pour l'amour de vous & de vôtre ſcrupuleuſe honnêteté, je ne vous dirai point auſſi qu'elle me donna plus de mille baiſers à mon départ. Elle pleura comme une folle, l'éloignement d'un homme qui contrefaiſoit ſi bien ce que ſon Prince eût pû faire. Elle m'écrivit vingt Lettres les plus tendres du monde, pour me faire reſſouvenir d'aller parler d'elle au Prince; & elle m'en importuna tant, qu'enfin l'idée de ſa beauté, toute puiſſante ſur un homme de mon tempérament, me fit prendre la réſolution que je vous vai dire. Je retournai exprès aux environs de ſon Château, un jour qu'on y devoit faire la Saint Hubert: & menant avec moi quatre ou cinq de mes Cavaliers, je me trouvai à cette Chaſſe, où, de ſens froid, je tuai pluſieurs des chiens de ſon mari, & fis faire quelqu'autre dégât ſur ſes terres. La Dame que j'avois inſtruite, le ſollicita auſſi-tôt d'en prendre vengeance & lui perſuada de me faire un Procès criminel. Ce Procès, comme nous l'avions bien prévû, fut évoqué au Conſeil du Roi, à cauſe de certaines circonſtances; & cette Belle continuant à faire l'enragée contre moi, s'offrit pour aller elle-

même

même le solliciter. D'abord le Mari fit assez de difficulté de l'y mener ; mais une fâcheuse goute à quoi il étoit sujet, bien qu'il fût encore jeune, le cloüa dans son lit ; l'affaire pressoit, il l'envoya enfin à Paris toute seule. Je la suivis bien vite, nous y recommençâmes nos confidences jusqu'à ce qu'il se présenta une occasion de faire mieux. Cette précieuse occasion arriva, plus belle que je ne l'avois espéré, par le moyen du départ du Roi, qui s'en alla de Paris à Saint Germain, après la mort de la Reine Mere. Car le Conseil ayant suivi la Cour, Madame de Laumer eut un prétexte pour s'y rendre, & c'étoit où je la voulois. Là, je communiquai le secret de ma bonne fortune à un Officier du Prince. Et comme il n'y a guére de Courtisans qui ne servent volontiers un ami auprès d'une amie, je lui fis donner sa parole, qu'il iroit voir la Dame comme si c'eût été de la part de son Maître, afin que si elle promettoit quelques doux momens, je les allasse fort bien passer avec elle, sous le nom du Prince. O quelle malice ! dit la jeune Madame de Mulionne. J'ai ouï parler de cette avanture, ajoûta le Marquis, mais je ne croyois pas, dit-il au Chevalier, que tu en fusses le Heros, & on ne nommoit personne. Cela est vrai, reprit Montal, c'est qu'on m'avoit fait promettre solemnellement que je ne la publierois pas ; mais la chose a changé de face. Les affaires étant donc disposées de la sorte, je menai la Dame au vieux Château. Elle y vit encore une fois dîner le Prince ; il étoit venu voir le Roi ce jour-là. Mon ami ne manqua pas l'après-dînée à lui faire le message concerté ; il lui dit que le Prince l'avoit reconnuë pour cette même Dame dont la beauté l'avoit

touché ſur le chemin de Marſal, & à Marſal même, & qu'il l'envoyoit vers elle pour la prier de ſouffrir qu'il la vint voir la nuit ſuivante. Elle fit ſemblant de ſe gendarmer contre une telle propoſition, ſuivant la coûtume du Sexe de rejetter d'abord les plaiſirs qu'il ſouhaite le plus. Le Prince, répondit-elle en pleurant, a bien peu de conſidération pour moi, de vouloir commencer par où il devroit finir. Quoi donc? une pauvre femme eſt ſi malheureuſe, qu'elle ne peut aimer un homme, ſans qu'il s'imagine auſſi-tôt que c'eſt pour ces folies-là? Et depuis le plus petit Gentilhomme juſqu'au Prince, du moment qu'ils croyent être aimez, c'eſt là le beau compliment qu'ils ont à nous faire? Les larmes interrompirent un peu cette lamentation. Puis comme ſi elle eût gagné une importante victoire ſur ſon amour? Non, Monſieur, ajoûta-t-elle, je n'y conſentirai jamais. Bien donc, lui repartit mon ami, en ſe retirant tout froidement, je vai porter vôtre réponſe au Prince. Hé, mon Dieu! reprit-elle, vous étes bien preſſé. Voudriez-vous que je diſſe oüi, tout d'un coup? N'eſt-ce pas à vous à chercher des raiſons pour détruire les miennes, avant que de vous en aller? Si tous les Meſſagers étoient faits comme vous, il n'y a point d'Amante qui ne ſe vît réduite à faire d'éternels refus.

Madame de Mulionne ne pût s'empêcher d'interrompre encore le Chevalier, en diſant: Voilà un homme qui nous en donneroit bien à garder, ſi nous le voulions croire, & qui fait de jolis portraits des femmes. Madame, lui répondit-il, je vous fais le portrait d'une folle qui ne reſſemble à pas une de vous, mais je n'ai pas dit la moitié de ce que je pourrois dire d'elle.

le. Tu connois Saint Soulieu, pourſuivit-il, en s'adreſſant au Marquis, & comme c'eſt lui que j'employai, tu peux juger ce que l'homme a été capable de faire. Il eſt vrai que Saint Solieu eſt un froid Bouffon, dit le Marquis. Je ſois mort, ajoûta le Chevalier, s'il n'eut un entretien d'une heure, avec cette Viſionnaire, où ils dirent des choſes qui vaudroient infiniment plus que ce que je vous ai conté, ſi je pouvois m'en reſſouvenir. Hé bien, à cela près, concluez, dit Mademoiſelle Velzers. Ah! reprit-il, Mademoiſelle, j'aime cette charmante impatience en vous, & c'eſt une marque que vous étes curieuſe des beaux endroits. Il la fit cruellement rougir avec ces paroles; puis reprenant ſon diſcours: Enfin, dit-il, la Dame accorda au Prince, l'entrevûë qu'il lui avoit fait demander, à condition toutefois, que pour ſoulager ſa pudeur, elle l'attendroit ſans lumiére, quitte à en faire allumer après qu'ils auroient fait connoiſſance. Et en cela elle ne fit que prévenir heureuſement la demande que Saint Soulieu lui devoit faire de cette précaution. Il fut donc arrêté que le Prince viendroit à minuit, avec une ſimple lanterne ſourde, qu'il n'ouvriroit, que quand la Belle lui en donneroit la permiſſion: Que l'hôte du logis, où elle demeuroit, tiendroit ſa porte ouverte toute la nuit: Qu'il y feroit la garde tout ſeul: & qu'il laiſſeroit monter à la chambre de la Dame, ſans s'informer de quoi que ce fût, ceux qui viendroient pour la voir à cette heure-là; ce que Saint Soulieu ordonna auſſi-tôt de la part du Prince à cet hôte, qui tint à beaucoup d'honneur qu'une ſi noble intrigue ſe paſſât dans ſa maiſon. J'allai me préparer de mon côté à

faire

faire le Prince le mieux qu'il me ſeroit poſſible : & quand l'heure vint, que j'avois attenduë avec l'impatience d'un homme à bonnes fortunes, je me mis en chemin avec mon ami Saint Soulieu, pour aller au champ de bataille : mais une diſgrace effroyable m'y attendoit, que je n'avois nullement prévûë. Le mari ayant été averti que je ſollicitois plus ſouvent ſa femme, que mes Juges, & ſe trouvant delivré de ſa goutte, étoit venu en poſte à Paris, pour obſerver nôtre conduite. N'ayant pas trouvé la Belle à Paris, il ne s'y donna le loiſir que de faire repaître ſes chevaux & vint le plus vîte qu'il pût à S. Germain. Ayant été mené droit au logis de ſa femme par un Valet d'écurie, il demanda ſa chambre à l'hôte qui la lui enſeigna, croyant qu'il fût Officier du Prince. Il y monta juſtement un peu devant que j'y arrivaſſe, & ſa femme l'ayant traité d'Alteſſe à l'entrée de la porte, où elle le prit pour le Prince, cela cauſa un deſordre épouventable. Car comme j'entrai chez elle, immédiatement après lui, il me ſaiſit par le bras. Je fus contraint d'ouvrir ma lanterne ſourde pour me reconnoître. La Dame tomba évanouïe en reconnoiſſant ſon mari. Ce jaloux me ſuivit dans la ruë, où je décendis malgré ſa réſiſtance. Nous y mîmes l'épée à la main : & nous allions nous battre, ſi Saint Soulieu & beaucoup de voiſins ne nous euſſent ſéparez. Voilà, Meſdames, ajoûta le Chevalier, la véritable cauſe de l'accident qui m'arriva hier. Saint Soulieu avoit néanmoins fait je ne ſçai quel accommodement entre nous : car comme nous nous étions ſervis du nom du Prince, nous étions bien aiſes d'empêcher que le bruit de cet-

te

te avanture ne vint à ſes oreilles, quoi qu'il n'y eût qu'à rire pour le Prince même. Et après avoir remontré au Jaloux, que ſon heureuſe arrivée lui avoit ſauvé ce qui lui pouvoit faire de la honte en cette occaſion ; après mille ſermens qu'on me fit faire que je n'en dirois jamais mot, & à lui de ne s'en plus reſſouvenir ; après enfin m'être condamné volontairement aux dépens du Procès, on nous obligea de nous embraſſer, & je le fis d'auſſi bon cœur, que ſi je ne lui euſſe pas voulu de mal, de m'avoir empêché d'embraſſer ſa femme. Cependant, vous avez vû par la noire action qu'il voulut hier commettre, qu'il n'a pas pris autant de patience que moi, mais auſſi c'eſt une raiſon, qui fera que je ne m'abſtiendrai plus d'en faire deſormais de bons contes à ſes dépens.

Et par quelle avanture, dit le Marquis au Chevalier, t'eſt-il venu rencontrer ſi à propos ſur ces chemins ? Par quelle avanture ? repartit le Chevalier, je n'en ſçais rien, à moins que ce traître ne m'ait eſpié à Fontainebleau, où je le vis, il y a quatre ou cinq jours. En vérité, dit Madame de Mulionne, il n'y a jamais eu une Hiſtoire plus plaiſante. Ni plus follement contée, ajoûta le Marquis. Oüi, pourſuivit Mademoiſelle de Barbeſieux ; mais le Chevalier n'eſt pas aſſez ſage devant des femmes. Vous vous plaignez qu'on vous ſert trop bien, répondit-il. Si vous prétendez le faire changer, dit Mademoiſelle Velzers, vous vous tromperez. Vous étes toutes de bonnes hypocrites, repliqua le Chevalier, qui feignez d'être fâchées de ce qui vous divertit le plus ; & s'il y avoit à redire à ma façon de conter les choſes, ce ſeroit à Mademoiſelle de Kermas qui ne dit mot,

que

que je voudrois m'en rapporter plûtôt qu'à vous ; mais je ſçais bien qu'elle n'y a point trouvé de mal. Moi ? dit cette Demoiſelle, je ne philoſophe point ſur les paroles d'un Hiſtorien, & je m'attache ſimplement à l'Hiſtoire, ſans m'arrêter aux ornemens qu'il y ajoûte. Il eût mieux valu, lui repartit ſa compagne Velzers, que tu te fuſſes tûë encore, que d'ouvrir la bouche pour répondre ainſi & te déclarer contre nous. Mais auſſi, repliqua cette Fille, que voulez-vous que je vous diſe? on ne trouve en ces ſortes de recits que le mal qu'on y veut penſer. Encore, dit Madame de Mulionne ? ah ! vraiment j'avois cru juſqu'ici, que vous vous taiſiez de colere, quand le Chevalier diſoit ſes folies ; mais puiſque vous avez ces ſentimens-là, je ne veux pas dire ce que je penſe de vous. Dites, dites-le hardiment, Madame, pourſuivit le Chevalier, car je vous ſoûtiens moi, que Mademoiſelle de Kermas eſt la plus ſage de vous quatre.

Durant cette converſation le Marquis étoit à part, & liſoit une lettre avec beaucoup de myſtere. Mademoiſelle Velzers s'approcha de lui, pour tâcher de découvrir ce que ce pouvoit être; mais, d'aſſez loin, elle s'aperçût que c'étoit une lettre qu'elle avoit laiſſé tomber. Elle fit un effort pour la reprendre. C'eſt un Poulet, dit le Marquis, il eſt d'un homme heureux, & la violence qu'elle me fait pour le retirer, juſtifie bien qu'elle y eſt intéreſſée. Hé quoi ! Mademoiſelle, lui dit Montal, j'ai un Rival heureux? Ah ! non, répondit-elle à demi confuſe. C'eſt une Hiſtoire que cela & je n'y ai point de part. Si c'eſt une Hiſtoire, repliqua-t-il, vous la conterez donc auſſi bien que nous avons

conté

conté les nôtres, autrement nous en croirons ce qu'il nous plaira. Vraiment, dit Madame de Mulionne, voilà de quoi faire la matiére du plus joli Roman du monde, si chacun veut conter la sienne. J'offre la mienne, dit Mademoiselle de Barbesieux. J'en dirai une aussi, poursuivit Madame de Mulionne. Et moi quatre, si l'on veut, ajoûta le Marquis. A ces mots il prit la lettre qui s'adressoit à Mademoiselle Velzers, après lui avoir pourtant demandé plusieurs fois si elle consentoit qu'il la lût tout haut, parce qu'elle étoit conçûë en termes fort scandaleux. Mais elle le pressa elle-même d'en donner le divertissement à la compagnie. Je ne suis, dit-elle, pas en peine de réparer mon honneur quand je le voudrai. Voici cette belle lettre.

A MA CHERE

VELZERS.

AH! ma chere Maîtresse, que vous êtes aimable! que vous êtes charmante! & que je suis heureux, de posseder un cœur comme le vôtre! Les plus beaux jours tous entiers, valent-ils un seul moment de la nuit, que j'ai passée à vous adorer? & est-il de la felicité, ailleurs que dans les liens de lys & de roses qui m'ont serré si tendrement? Je ne pouvois comprendre pourquoi une femme appelloit, accorder la derniére faveur, ce qui n'étoit souvent que la premiére; mais une douce expérience m'a enfin dévelopé ce Mystere amoureux. Quand une Belle se résout à en faire de pareilles à celle que j'ai euë, c'est véritablement la derniére faveur qu'elle accorde à celui qui la reçoit, puisqu'il faut qu'il en meure de plaisir.

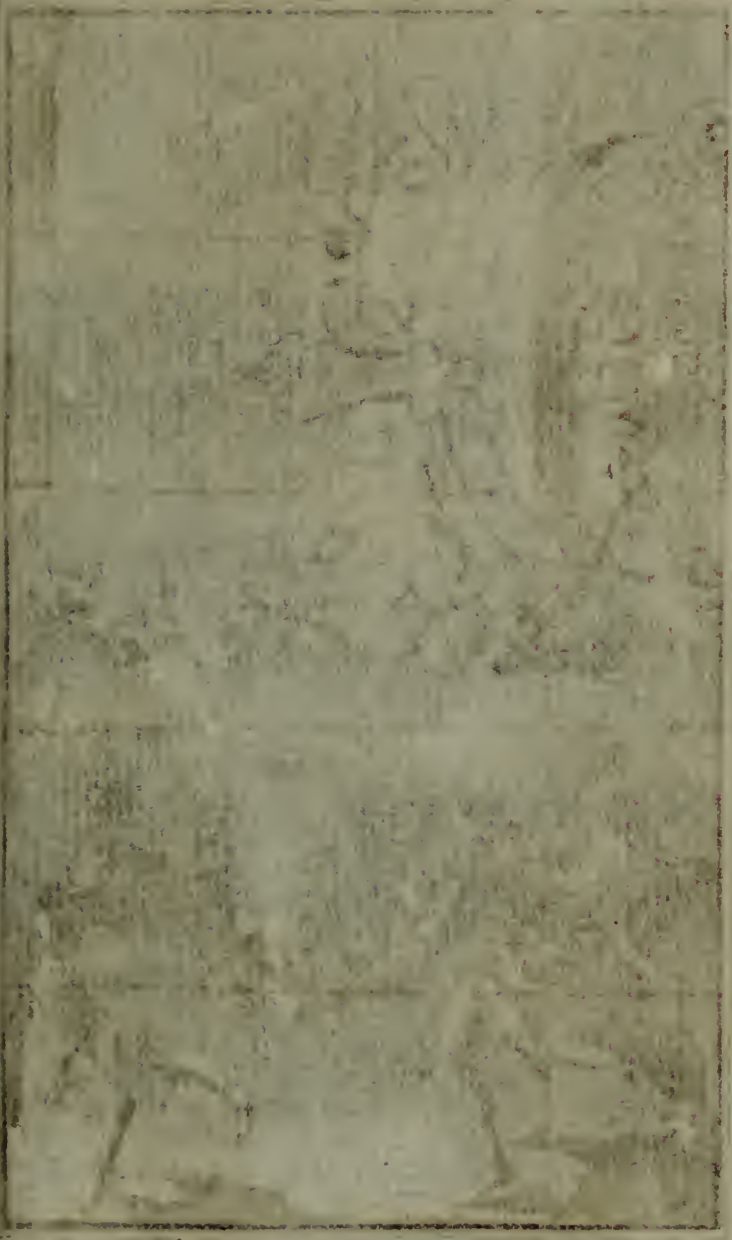
Le

Le Marquis rendit cette lettre à Mademoiſelle Velzers qui rit de tout ſon cœur, de l'étonnement où elle vit que ſa lecture avoit mis ſes amies & le Chevalier de Montal. Vous nous voulez faire croire par cette riſée, lui dit Mademoiſelle de Barbeſieux, qu'il y a là-deſſous quelque choſe de caché, qui met vôtre honneur à couvert; mais en vérité, voilà qui eſt effroyable à entendre, & c'eſt n'avoir guére de honte que d'avoir ſouffert qu'on ait lû cette lettre. On me croira une débauchée, répondit-elle en continuant de rire, juſqu'à ce que j'aye conté l'hiſtoire qui lui a donné lieu, & je veux auſſi m'en aquitter ſans retardement; car je vois bien que vous étes des gens qui n'auriez aucune indulgence pour moi. Vous ferez bien, dit Montal, & je me pendrai ſi je n'ai vite l'explication de cet horrible Poulet.

Toutefois avant qu'elle commençât ſon diſcours, le Marquis pria la compagnie d'aller dans les appartemens du Château, parce que le Soleil commençoit à ſe rendre incommode dans le Jardin, & ayant pris Mademoiſelle de Barbeſieux d'une main & Madame de Mulionne de l'autre; le Chevalier ayant donné les ſiennes à Mademoiſelle Velzers & à ſa compagne, ils allerent tous enſemble apprendre des nouvelles de la belle Clelie que ſa Gouvernante étoit venuë retrouver.

Fin du premier Livre.

HIS-



LA FAUSSE CLELIE, OU HISTOIRES FRANCOISES.

LIVRE SECOND.

LA belle Malade, qui avoit un peu reposé, se trouvoit dans un état si paisible, & voyant entrer cette Compagnie enjoüée, elle la reçût avec tant de civilité & avec un esprit si présent, qu'on ne la pouvoit croire capable de l'extravagance où elle tomboit d'ordinaire. Toutes les Dames n'eurent pas moins d'admiration pour sa beauté, que le Marquis en avoit eu, & confesserent qu'elles n'avoient jamais vû tant de douceur dans un visage, tant d'agrément dans une bouche, ni tant de grace dans toutes les actions d'une personne. Le Marquis plus que tout autre, s'attacha à la considérer, & sentit renaître en son ame, le même amour, qu'elle lui avoit donné à sa premiére vûë, & que la connoissance de sa maladie avoit presque éteint. Cependant la Malade n'osoit lever les yeux sur lui, parce qu'elle sçavoit qu'il avoit été témoin de son dernier accès, & qu'elle se souvenoit fort bien de tout ce qui s'étoit passé entre elle & lui. Enfin, tous sortirent de la Chambre, pour aller voir les magnifiques Appartemens du Château, horsmis Madame de Mulionne, que le Marquis pria de demeurer auprès

auprès de cette aimable Fille, pour disposer sa Gouvernante à la laisser venir dîner avec la Compagnie. Mais à peine cette Dame en eut ouvert la bouche que la Malade l'interrompit ; Helas ! Madame, lui dit-elle le plus agréablement du monde, où voulez-vous mener une malheureuse, que son affliction rend le joüet de tout le monde ? Il n'y a personne ici, répondit Madame de Mulionne, qui n'ait de la douleur de voir qu'une charmante Beauté comme vous, soit affligée. Mais venez, continua-t-elle, en l'embrassant & en la baisant, nous tâcherons de vous divertir, tandis que vous vous portez bien ; & peut-être que cela contribuëra au rétablissement entier de vôtre santé. Eh ! plût à Dieu ? répondit cette belle Fille en soûpirant ; mais je ne l'espere guére. A ces mots, auſquels sa Gouvernante ajoûta beaucoup de raisons pour lui persuader d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit, elle promit qu'elle y viendroit, & Madame de Mulionne en alla donner avis à la Compagnie.

Elle retrouva le Chevalier qui avoit commencé un Bal dans la Salle à son grand regret. Car il n'y avoit d'hommes que lui. Il suoit à grosses goutes, à mener danser les trois Demoiselles l'une après l'autre, au son des Violons du Marquis, dont les gens joüoient divinement. Et ces malicieuses ne lui donnoient point de relâche. Il prit prétexte de la Nouvelle que Madame de Mulionne aporta pour interrompre ce rude exercice, & jamais cette aimable Femme ne pouvoit arriver plus à propos pour lui. Aussi la remercia-t-il comme sa libératrice. Et comme s'il n'eût attendu qu'elle pour se vanger, il la prit par la main, l'emmena

où

où étoit le Marquis, & en s'en allant, il dit les plus plaisantes injures du monde à ses trois sauteuses.

La Malade arriva en suite avec sa Gouvernante, & ces trois Demoiselles l'ayant entourée & lui ayant fait beaucoup de caresses, l'emmenérent avec elles. Le Marquis avoit fait préparer en peu de temps un Festin magnifique. Le couvert étoit mis dans l'un des Salons qui donnent sur le Jardin, où il avoit régalé, peu auparavant, une belle Princesse, & les machines dont il s'étoit servi en cette occasion ayant servi encore pour ce dîner, la Compagnie en admira la galanterie. La table n'avoit rien d'extraordinaire en apparence; mais au dessus étoit suspendu un grand Amour, tenant une bouteille en chacune de ses mains, & si ingénieusement fait, qu'on l'eût pris pour un véritable enfant. L'attache qui le soûtenoit, ne paroissoit autre chose qu'un bout de son écharpe que le vent sembloit faire voltiger jusqu'au plancher, & entre les plis de cette écharpe étoit caché un petit tuyau, avec tant d'artifice, que lorsque quelqu'un de la compagnie voulut boire, il n'avoit qu'à présenter son verre à l'Amour, à l'heure même le Machiniste caché, ou quelque autre personne faisant joüer le ressort, ce petit Dieu versoit du vin de l'une de ses bouteilles, & de l'eau de l'autre, tous les deux à la glace; en sorte qu'il n'étoit besoin de gens que pour donner, laver & rendre les verres. Les viandes y furent servies dans la plus riche vaisselle qu'eut jamais homme de la condition du Marquis. Durant le dîner les Violons joüérent dans une Galerie voisine, où il sembloit à cause des Echos, qu'il y en eût cent. Et toutes les fois

que ces Violons faiſoient quelque pauſe, mille Oiſeaux, qui étoient dans une Voliére, compoſoient un agréable Concert, & rempliſſoient bien la place des Inſtrumens. On s'imaginoit être dans un Palais enchanté : Mais ce ne fut pas ce qui plût davantage à cette belle Troupe. On ſe leva de table, & par un nouveau ſurcroît de ſurpriſe, dès que les Valets eurent ôté le couvert, on vit l'Amour, qui étoit ſuſpendu, changer de poſture & décendant aſſez bas, pour pouvoir prendre la nappe avec l'une de ſes mains, l'enlever & ſe perdre par une ouverture qui ſe fit au plancher, d'où ſortit, en même temps, une agréable fumée de parfums, qui forma une eſpéce de nuage. Et comme les yeux étoient occupez à conſiderer cette merveille, la table ſe perdit auſſi, avec tant de promtitude, dans le plancher d'embas, qui étoit parqueté de mêmes figures que cette table, que n'ayant fait que remplir de ſon deſſus l'ouverture qui s'étoit faite, on crut qu'elle avoit diſparu par enchantement. Cependant il y avoit à cette galanterie plus d'invention que de dépenſe. La belle Clelie alla prendre en ſuite un Theorbe ſur une autre table, où étoient pluſieurs Inſtrumens, & charma la compagnie par l'adreſſe qu'elle montra à le toucher. Sa voix qu'elle maria avec ce Theorbe ne ravit pas moins tous ceux qui l'entendirent.

Ces perfections ne firent qu'augmenter la pitié que les Dames avoient de ſa maladie ; mais elles rallumérent l'amour du Marquis avec tant de force, qu'il ne lui fut plus poſſible de s'en défendre. Et comme le Chevalier ſe fut attaché à entretenir Mademoiſelle de Barbeſieux & Madame de Mulionne, pendant que la belle Hollandoiſe

landoise & Mademoiselle Kermas étoient allées se promener dans la Galerie, il se mit à genoux devant cette spirituelle Malade, qu'il entretint, quelque temps, avec beaucoup de plaisir. Il lui dit même des choses si tendres, qu'elle commença d'en être enviée ; Et Mademoiselle de Barbesieux en écouta les folies de Montal avec moins d'attention, pour prêter l'oreille à leurs discours. Je veux bien que tout le monde sçache que j'adore Mademoiselle d'Arviane, dit le Marquis en se retournant vers la Curieuse, & quoi que je lui parle bas, ce n'est pas mon dessein d'en faire un secret. Ah! Monsieur, repartit cette agréable Clelie, si vous avez pour moi les sentimens que vous dites, cachez-les plûtôt que de les publier ; on vos accuseroit de mal choisir l'objet de vous adorations. Non, repliqua Mademoiselle de Barbesieux, il ne doit point les cacher par cette considération qui seroit bien injuste ; mais plûtôt de crainte qu'on ne vous conseille de le rejetter comme une chose qui est commune à trop de gens. Je sçais autant de nouvelles de Monsieur, qu'on en peut sçavoir, reprit la Malade en soûriant, & dès qu'on m'a dit qu'il s'appelloit Mr. le Marquis de Riberville, j'ai bien crû qu'il me viendroit quelques fleurettes de ce côté-là. Quoi, lui dit le Marquis, avec beaucoup d'étonnement, & toutefois avec un transport de joye, vous me connoissez ? Oüi, Oüi, répondit-elle, & je connois aussi celle avec qui vôtre derniére avanture vous est arrivée. Hé! dit Madame de Mulionne, contez-nous cette Histoire, ma belle Demoiselle, je vous en prie. Ah ! si vous la contez, ajoûta aussi-tôt le Marquis, ne nommez personne ; car il n'y a rien de plus vrai

que ce n'étoit pas la Dame qu'on a mise en jeu qui étoit renfermée avec moi, & ce sont ses ennemis qui en ont fait courir le bruit. Ho ! ho ! dit Mademoiselle de Barbesieux, il craint qu'on ne nomme les gens, & il parle de Dame enfermée, ce doit être une Histoire d'importance. Hé, Mademoiselle, poursuivit-elle plaisamment, dépêchez-vous de grace de la dire, afin que je l'écrive à Herminvilliers, car il y a là une pauvre malheureuse qui a la folie de s'imaginer qu'il n'a jamais aimé qu'elle. La Malade, que le sujet d'un semblable entretien commençoit à égayer un peu, prenoit plaisir à voir le Marquis inquiet de cette raillerie, quelque bonne mine qu'il voulut faire. Elle lui dit pourtant avec une grande douceur : Ne vous allarmez point, Monsieur le Marquis, je ne nommerai personne, puisque vous ne le souhaitez pas : & se tournant après vers Mademoiselle de Barbesieux & vers Madame de Mulionne, elle commença ainsi.

HISTOIRE

De Monsieur le Marquis de Riberville & d'une belle Dame de Thoulouse.

VOus sçaurez, Mesdames, que Monsieur le Marquis étant l'Hyver passé à Thoulouse, il y fit plusieurs maîtresses ; mais il s'attacha particuliérement à deux Dames très-bien faites, voisines & bonnes amies. Je ne sçai pas même, si on ne dit point qu'elles étoient Sœurs, ou du moins Cousines germaines. Il ne pût voir l'une d'elles avec autant de liberté qu'il en eût souhaité, il la quitta pour se donner à l'autre qu'il

qu'il voyoit plus librement. Les Thoulousains qui sont fort médisans, publient qu'il étoit content de la premiére. Ah! interrompit le Marquis, c'est véritablement une grande médisance. Je le veux croire, reprit la charmante Clelie, & que si elle n'eût point été jalouse de sa Cousine ou de sa sœur, comme vous voudrez la nommer, on n'eût jamais dit cela d'elle; mais enfin on l'a dit, & c'est un malheur qui lui est arrivé.

Les amours de la seconde, poursuivit donc cette aimable Fille, firent tant d'éclat, par les soins que cette Cousine prit de les découvrir, que le Mari en devint jaloux; il défendit à sa femme de recevoir jamais le Marquis chez elle. Cela fit qu'ils se donnérent des rendez-vous depuis, dans une maison hors de la Ville. La Dame sortoit subtilement de la sienne, par l'intelligence de son Portier & de sa Femme de Chambre, si-tôt que son mari étoit allé au Palais, où il se rendoit quelquefois dès quatre heures du matin. Mais leurs mesures ne furent pas, un jour, si bien prises, que la Cousine intéressée qui se doutoit du commerce, n'éventât le secret. Elle eût avis par ses espions, qu'on avoit vû sa Rivale déguisée en habit de deüil, sortir de chez elle, & gagner la porte de la Ville par le rempart; Que M. le Marquis, de son côté, avoit laissé ses porteurs à la même porte où il leur avoit commandé d'attendre son retour, & que delà il étoit allé à pied jusqu'au lieu du Rendez-vous. Elle ne perdit pas de temps, & croyant avoir trouvé la plus belle occasion du monde de se vanger de son Infidéle, elle fut promptement éveiller Madame la Gouvernante de Thoulouse, que vous sçavez, Mesdames, qui est sœur de

Monſieur le Marquis. Elle lui dit qu'il s'étoit allé battre, & ajoûta, pour colorer l'intérêt qu'elle y prenoit, qu'il avoit choiſi un de ſes Couſins pour ſon ſecond. Jamais ſœur n'aima tant un frere que Madame la Gouvernante de Thoulouſe aime le ſien. Elle ſe fit donner ſa robbe de chambre toute éperduë, & paſſant dans ce deſordre à l'appartement de ſon Mari, elle lui dit: Ah! Monſieur, on me vient d'apprendre que mon Frere a quérelle, & qu'il eſt ſorti dès le grand matin avec le Couſin de Madame une telle, qui eſt ſon ſecond. Empêchez, s'il ſe peut, qu'ils ne ſe battent. Monſieur le Gouverneur ordonna auſſi-tôt qu'on envoyât des Gardes à toutes les Portes, & que l'on cherchât hors de la Ville juſqu'à ce qu'on les eût rencontrez. On trouva à la porte de Narbonne ſes porteurs ordinaires avec une chaiſe à porteurs, & ils avoient quitté leurs juſtaucorps de livrée, ce qui redoubla les ſoupçons. On les interroge pour ſçavoir où ils ont laiſſé leur Maître. Ils répondent qu'il leur a commandé d'attendre là, & qu'il eſt entré à pied dans le Fauxbourg. Les Gardes ſe ſéparent pour ſe mettre en quête. Ils demandent de maiſon en maiſon ſi l'on n'a point vû paſſer Monſieur le Marquis un tel, & quelques autres Gentilshommes. A la fin un Païſan dit qu'il ne connoiſſoit point ceux dont on lui parloit, mais qu'il avoit vû un Monſieur, il n'y avoit pas long-temps, entrer dans une maiſon, qu'il leur montra. Les Gardes entrent dans cette maiſon, frappent à la porte d'une chambre où Mr. le Marquis s'étoit barricadé au premier bruit. Plus ils le prient d'ouvrir & moins il répond. Ils ne firent pourtant aucune violence, parce qu'ils le crurent

crurent seul, & qu'ayant regardé par le trou de la serrure, ils n'avoient apperçû que lui dans la chambre. Néanmoins sur le refus qu'il fit d'ouvrir, ils mirent des gens à l'entour de la maison, de peur qu'il ne leur échapât, tandis qu'on iroit à Monsieur le Gouverneur; mais Madame la Gouvernante ayant prié son Mari de monter aussi à Cheval, il arriva lui-même dans le moment. Il pria d'abord le Marquis de lui ouvrir, & ayant entendu une voix confuse qui disoit. *Ah? n'en faites rien, nous sommes perdus si vous ouvrez.* Mon Frere, lui dit-il, je sçais bien que vous êtes là, & même que vous n'y êtes point seul, ne faites aucune résistance. Ouvrez, & que nous empêchions vôtre affaire d'aller jusqu'au Roi.

La belle Clelie s'interrompit elle-même en cet endroit, pour dire, Monsieur le Marquis, Mesdames, vous diroit mieux que moi, quel pouvoit être alors l'état de son ame. Je n'en sçais autre chose si ce n'est qu'il consulta fort long-temps avant que de répondre. Comme il vit toutefois, qu'il ne pouvoit éviter l'ouverture de la porte, & que de force ou de gré on le feroit obéïr, si on avoit toûjours dans la tête qu'il vouloit s'échaper pour s'aller battre, il se mit enfin à capituler avec Monsieur son Beaufrere. Il lui dit, qu'il ne nioit point qu'il ne fût là avec quelqu'un; mais que c'étoit pour toute autre chose que ce que l'on croyoit, & que ce seroit lui faire le plus grand déplaisir du monde, que de l'obliger à faire voir ceux avec qui il étoit. Mon frere, dit le Gouverneur, je vous promets d'y entrer seul; mais c'étoit de lui que la Belle en deüil apprehendoit le plus d'être vûë; De sorte que Monsieur le Mar-

quis n'avoit pas peu d'affaires. Croyant toutefois vaincre l'obſtination de ce Fâcheux, en lui faiſant une confidence qui pourroit l'obliger à ſe retirer ſans voir la Dame, il lui dit : Non, Monſieur, vous ne pouvez pas entrer, mais promettez-moi de me laiſſer libre, quand je vous aurai dit avec qui je ſuis. Je vous jure, ajoûta-t-il, ſans lui donner le temps de répondre, que c'eſt avec une Dame. A d'autres ! repartit le Gouverneur, qui commençoit à s'impatienter, vous m'obligerez enfin à me ſervir de mon authorité. Je vous commande d'ouvrir cette porte. A ces mots, Monſieur de Riberville proteſte que ce n'eſt pas une défaite que ce qu'il vient de dire.. Il jure, il menace ceux qui lui ont joüé cette piéce, & dit au Gouverneur qu'en voulant empêcher un Combat imaginaire, il l'engagera dès le jour même à un duel véritable, s'il peut reconnoître l'Autheur de cette inſulte. Enfin Monſieur le Marquis, fit tous ſes efforts pour éviter ſon malheur, mais ſes emportemens ne ſervirent qu'à l'avancer ; le Gouverneur irrité fit rompre la porte. Il entra par force dans la chambre, où il fut bien étonné de ne trouver qu'une femme maſquée.

Mais, interrompit Montal, ce Monſieur le Gouverneur qui étoit ſi fort prévenu de la penſée que le Marquis étoit ſorti pour s'aller battre, ſe contenta-t-il de n'avoir là vû que des jupes, & ne voulut-il pas voir s'il n'y avoit pas un haut de chauſſe deſſous ? Cela n'eſt point de l'Hiſtoire, reprit doucement Clelie, on dit ſeulement qu'ils furent tous auſſi confus les uns que les autres ; la Dame d'avoir été reconnuë par Monſieur le Gouverneur ; car ſon déguiſement ne-

ne l'en avoit pas garantie ; Monſieur le Marquis de n'avoir pû détourner cette diſgrace, & Monſieur le Gouverneur d'en avoir été la cauſe innocente. Mon pauvre Frere, dit-il à Monſieur le Marquis, je voi bien que je viens de te rendre un mauvais office ; mais il faut que vous vous en preniez, tous deux, à Madame une telle qui eſt venuë donner à ma femme l'avis du Duel, & lui dire que tu avois pris ſon Couſin pour ſecond, je t'aurois laiſſé en repos, ſi j'euſſe crû que ce n'eût été que ſa Couſine. Il défendit en même temps à tous ſes Gardes, d'en parler, ſur peine d'être caſſez ; mais ſoit que l'un de ces Meſſieurs eût préféré le plaiſir d'en conter l'Hiſtoire à ſon utilité, ou que la Couſine même eût pris ſoin de la faire publier, on ne laiſſa pas, dès qu'il fut jour, d'en faire de bons contes par toute la Ville. Tout le monde qui alloit viſiter Monſieur le Gouverneur, lui crioit d'auſſi loin qu'il l'appercevoit ; *Hé bien ! Monſieur, hé bien ! avez-vous ſéparé comme il faut les combattans ?* enfin la raillerie en dura plus de huit jours. Voilà, Meſdames, ce qu'on aprit, en ma préſence, à une Dame de Bourdeaux, la veille que nous en partîmes pour venir ici. Jugez s'il n'eſt pas bien dangereux d'aimer Monſieur le Marquis, avec lequel on a de ſi terribles avantures.

Je croyois ſçavoir une grande partie de ſa vie, dit Mademoiſelle de Barbeſieux ; mais à ce que je viens d'entendre, je n'en ſçai pas le meilleur. Je meure, dit le Chevalier, ſi l'Hiſtoire que Mademoiſelle vient de nous en apprendre n'eſt incomparable. Et outre cela, ajoûta Madame de Mulionne, elle prononce tout ce qu'elle dit avec tant de grace, qu'on

eſt charmé du ſeul ſon de ſa voix. Madame, reprit Clelie, Monſieur le Marquis ne conſent pas aux loüanges que vous me donnez. Je jurerois bien que ma voix a été rude pour lui, tant que l'Hiſtoire a duré, & le voilà qui me regarde encore d'un œil ſevere, parce que je vous ai plus dit de ſes nouvelles qu'il ne vouloit. Ah! cruelle, s'écria-t-il, n'ayant pas ceſſé juſques-là de la regarder amoureuſement; les perſonnes dont vous avez parlé, ſont bien plus offenſées que moi, par l'Hiſtoire que vous venez d'aprendre à ces Dames; car j'ai eu du moins le plaiſir de l'entendre raconter par une belle bouche, qui auroit même des charmes pour moi, en prononçant l'Arrêt de ma mort; mais je ne ſçais pas quelle réparation vous pourrez faire à ces deux Couſines, qui n'ont pas de quoi ſe conſoler comme moi, de l'injure que vous leur avez faite. Ha! Monſieur, reprit-elle, je vous ai tenu parole, & je n'ai nommé perſonne. Il eſt vrai, Madame, repliqua-t-il en riant, que la choſe eſt bien malaiſée à deviner, après que vous avez nommé Thoulouſe, & dit que la Dame alloit au Rendez-vous, pendant que ſon mary alloit au Palais. Mais c'en eſt fait, & je n'y veux plus penſer que pour juſtifier la perſonne à qui on a prêté la charité de dire, que c'étoit elle qui étoit enfermée avec moi: car ſérieuſement, & ce n'eſt pas pour contrefaire l'Amant diſcret que je dis ceci, mais pour m'oppoſer à une horrible calomnie, ce n'étoit point elle: c'étoit une jeune Plaideuſe à qui j'avois offert le peu de crédit que la conſidération de ma Sœur m'avoit aquis dans la Ville. Cette converſation s'étendit ſur le même ſujet, juſqu'à ce que Mademoiſelle Velzers

& Mademoiſelle de Kermas rentrérent dans le Salon, qu'elles avoient quitté, comme j'ai déja dit, pour ſe promener dans la Galerie. Ce Salon étoit ſi agréable, à cauſe du bruit de pluſieurs Fontaines, & des petites Caſcades qu'on ſembloit avoir voulu oppoſer au Soleil à l'entrée des Fenêtres, & qui de là retombant dans des Réſervoirs s'alloient mêlèr aux autres eaux du Jardin, qu'on réſolut d'y paſſer le chaud du jour. Et Montal propoſa d'obliger la belle Hollandoiſe à conter l'hiſtoire quelle avoit promiſe, pendant qu'on étoit en train d'écouter. Je ſuis aſſurée, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, que Kermas & elle, viennent de conſulter enſemble, comment elles pourront colorer l'affaire de la Lettre que nous avons lûë avant le dîner. Si on a un charme pour cela, reprit le Chevalier, on pourra en venir à bout, & celle à qui on l'a écrite, inventera une hiſtoire aſſez vraiſemblable pour mettre ſa ſageſſe à couvert: mais j'en doute fort. Je n'aurai pas beſoin de rien inventer, répondit Velzers, & vous allez voir tout à l'heure que ceux qui ſe mêlent de juger des choſes par les apparences, font ſouvent des jugemens témérarires. Meſſieurs & Dames, interrompit Madame de Mulionne, avant que vous vous embarquiez à rien, je vous avertis qu'il faut ſe rendre de bonne heure à nôtre gîte. Vous ſçavez que mon mari arrive exprès de Paris pour ſouper ce ſoir avec nous. Quoi, Madame, lui dit le Marquis, vous ne demeurerez point à Vaux quelques jours, & vous prétendez vous en retourner aujourd'hui? Oüi, répondit Montal, c'eſt une néceſſité pour Madame; mais ſon intention eſt de t'emmener. Ah! très-volontiers, repliqua le Marquis

pourvû que cette Belle Demoiſelle y vienne auſſi, ce qu'il dit en regardant Clelie. Et vous & elle, reprit Madame de Mulionne, vous nous ferez beaucoup d'honneur, & même la partie ne ſeroit pas complette ſi vous n'en étiez, j'ai fait fonds ſur vous dès le matin. La vieille Gouvernante voyoit que ſa malade ſe divertiſſoit fort dans la compagnie où elle étoit, & ne s'oppoſa point à cette partie. Elle envoya ſeulement un laquais à la Tante de cette Fille, pour lui en donner avis. Après quoi tout le monde ſe raſſembla autour de la belle Hollandoiſe, pour entendre ſon Hiſtoire qu'elle commença par ces paroles.

HISTOIRE

De Mademoiſelle Velzers, du Chevalier de la Grancourt, & du Comte de Valdame.

JE vai vous conter une Hiſtoire où j'ai beaucoup & peu de part, accordez ſi vous pouvez ces choſes. Il y eut un an, au Carnaval dernier, qu'étant allée au grand Ballet du Roi, je me trouvai auprès d'un jeune Etranger d'aſſez bonne mine, nommé le Comte de Valdame Suédois. Il m'avoit fait place entre lui & le Chevalier de la Grancourt, parce que j'étois arrivée trop tard, & que celle qu'on me gardoit avoit été priſe. Là, j'eus le crédit de captiver la liberté de ce jeune Comte, dont je fus regardée bien plus ſouvent que les danſeurs, & on dit qu'il m'aima tout d'un coup ſi fort, quand il ſçût que j'étois Hollandoiſe, qu'il lui fut impoſſible de vivre davantage ſans me le faire ſçavoir. Le Chevalier de la Grancourt qui

qui étoit de ſes amis, & à qui il en fit confidence au ſortir du Ballet, lui dit néanmoins, que ce n'étoit pas la mode en France de ſe déclarer ſi-tôt ; Qu'encore que je fuſſe d'un Païs où l'on s'expliquoit aſſez franchement avec les filles, j'avois été amenée toute jeune à cette Cour, & qu'il faloit me traiter avec la même cérémonie que les Françoiſes, qui vouloient qu'on ſoupirât long-tems avant que de ſe déclarer, ce qui fut executé à regret par le pauvre Comte, & à dire vrai il étoit brûlé tout vif. Il chercha donc toutes les occaſions de ſe trouver où j'étois, aux Aſſemblées de jeu où il y avoit des femmes, aux Comédies que j'aimois aſſez, aux Bals, & enfin par tout ailleurs, où la Grancourt qui lui mettoit ces folies dans l'eſprit, lui faiſoit preſſentir que je pouvois être ; ſi bien que je fus plus de deux mois, à ne voir que lui en tous les lieux où j'allois, ſans ſçavoir que ſe fût à moi qu'il en vouloit. Enfin, un ſoir que je me promenois à Ramboüilloit avec une troupe d'hommes & de femmes, c'étoit ſur la fin du Printemps, je fus toute étonnée, que la bande des vingt-quatre violons nous y vint donner une Sérénade. Et comme chacun de nous s'entredemandoit pour qui s'étoit, on entendit une voix qui ſe mit à chanter des paroles où j'étois nommée, ce qui ôta tout le monde de doute que ce fût pour une autre. Les hommes de nôtre troupe coururent auſſi-tôt à cette voix, pour ſçavoir qui donnoit cette Sérénade ; mais les Violons ne ſçachant eux-mêmes qui les employoit, répondirent ſeulement, qu'ils avoient ordre de joüer auſſi long-temps qu'il me plairoit, & qu'ils étoient payez pour toute la nuit. Alors, tout nôtre monde

dit qu'il faloit danſer, & l'un de ces Meſſieurs voulut me venir prendre pour commencer le Bal ; mais j'étois ſi outrée de colére, de la hardieſſe qu'on avoit euë de me nommer dans la Chanſon, que prenant celui qui venoit me demander ma main pour l'Auteur de cet *impromptu*, je la lui refuſai très-fiérement. Toutefois il me falut danſer & même eſſuyer tout ce qu'on voulût dire, au ſujet de mon Galant que je ne connoiſſois pas. Après cela, je fus plus de ſix ſemaines ſans entendre parler de rien ; mais enfin ce Suédois m'envoya un billet doux avec un Cabinet d'Allemagne très-magnifique, que l'on porta chez nous en mon abſence, & que quatre heures après le Chevalier de la Grancourt vint requerir, diſant qu'on s'étoit mépris, & que ce n'étoit pas à moi qu'il s'adreſſoit. Toutefois mon Pere qui avoit déja lû le billet, quoi qu'étonné de le voir conçû en termes d'amour aſſez particuliers, ne voulut rien rendre qu'il ne m'eût parlé. Et même il ne rendit pas le Cabinet, que le Suédois ne fut venu lui-même au logis, dire qu'il s'étoit trompé, en écrivant mon nom pour un autre qui lui reſſembloit. Encore tout cela ne pût-il empêcher que mon Pere ne veillât davantage ſur mes actions qu'à l'ordinaire. Voici l'explication de ce myſtére.

La Grancourt aſſez renommé pour beaucoup de tours d'adreſſe qu'il a faits, & qu'un autre que moi nommeroit peut-être autrement, ayant trouvé occaſion de ſe faire une dupe de cet Etranger, lui perſuada de me donner la Sérénade que je vous ai dit qu'on me donna à Ramboüillet, & de me faire le lendemain une déclaration d'amour par écrit, qu'il s'offrit de compoſer

poſer pour lui. Car c'eſt le Chevalier de la Grancourt qui a fait la Lettre que vous avez lûë & celles que vous lirez encore, par où ce pauvre Suédois penſoit tous le jours me découvrir ſa paſſion. Il les tranſcrivoit ſeulement, parce qu'il ſçavoit peindre aſſez bien la Lettre bâtarde. Et vous allez avoir, dit-elle en tirant un paquet de Lettres & de billets hors de ſa poche, comment cet impertinent de la Grancourt m'y faiſoit répondre par celles qu'il lui récrivoit ſous mon nom. J'avois apporté toutes ces folies dans le deſſein de vous en divertir comme d'une nouveauté, & de vous apprendre cette inſigne fourberie. A ces mots tirant une de ces Lettres du paquet, Voici, dit-elle, la premiére déclaration d'amour.

POUR MADEMOISELLE

VELZERS.

JE me laſſe de ménager ma vie, en ne vous découvrant ma paſſion que par des ſoûpirs & par des Sérénades. Dûſſai-je mourir pour vous l'avoir déclarée autrement, j'aime mieux mourir & que vous la ſachiez. Depuis le Ballet du Roi, où je vous vis la premiére fois, & qui me fera dire par tout, qu'il n'y a guére de ſûreté à la Cour de France, pour les pauvres Etrangers, j'ai preſque été une ombre attachée à vos pas, pour vous demander ce que vous vouliez faire de mon cœur que vous m'aviez pris. Mes yeux vous en ont importunée mille fois; mais je voi bien qu'ils ont parlé Suédois pour vous, & que c'eſt une langue que vous n'entendez pas. Je vous dis donc en bon François, Mademoiſelle, que je me meurs ſi vous n'ordonnez

au plûtôt ce qu'il vous plaît que je devienne. Vous direz que ce ne ſera pas grande perte, & qu'il en doit bien mourir d'autres pour l'amour de vous. Je n'en doute pas, mais il n'en mourroit jamais un ſi amoureux, ni un ſi fidelle.

LE COMTE DE VALDAME.

Et quoi, dit le Marquis, le Chevalier de la Grancourt écrivoit-il auſſi bien que cela ? Vraiment, repartit-elle, vous n'y êtes pas encore, & il y en a bien d'autres qui m'ont ſemblé plus galantes. Voici la réponſe que je faiſois à ce beau billet :

POUR MONSIEUR LE COMTE DE VALDAME.

PArdonnez-moi, Monſieur, ce ſeroit une grande perte ſi vous mouriez, & je l'empécherai ſi je puis. Je ne ſuis pas ſi ignorante des Langues, que je ne ſçache fort bien que les yeux de Suéde parlent d'amour, comme les yeux de tous les autres Païs. Mais je vous ſuplie de trouver bon que je vous paroiſſe toûjours froide en compagnie, à cauſe de mon Pere qui eſt un peu fâcheux. Un jour viendra que je ſerai en liberté de vous dire, que ſi j'ai pris vôtre cœur au Ballet du Roi, ce fut après que vous eutes pris le mien.

La jolie fille que j'étois, pourſuivit-elle, & pour qui la Grancourt me faiſoit-il paſſer ! Toutes celles qui font de pareilles réponſes, dit le Marquis, ne ſont pas à condamner, & il eſt aſſez naturel qu'une honnête Fille ſe déclare de cette maniére. Ha ! Monſieur, répondit Ma-

demoi-

demoiſelle de Barbeſieux, je ſuis vôtre très-humble ſervante, & je défére fort à vos ſentimens, mais le Chevalier de la Grancourt n'y entendoit rien, quand nous ſerions les plus amoureuſes du monde, nous ne l'avoüons pas ainſi. Je croi bien cela de vous repliqua-t-il malicieuſement, à cauſe qu'on ſoupçonnoit cette Demoiſelle d'aimer en ſecret un homme de grande qualité, à qui on la croyoit même mariée, mais toutes celles de vôtre ſexe ne vous reſſemblent pas. Vous diſputerez de cela une autrefois, interrompit Mademoiſelle Velzers, je n'ai pas trop de temps pour achever mon Hiſtoire.

Le pauvre Etranger eut tant de joye d'avoir reçû une réponſe ſi favorable qu'on dit qu'il fut long-temps comme un fou à ne ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il embraſſa mille fois le Chevalier de la Grancourt pour le bon conſeil qu'il lui avoit donné, & il attribua ma bonne volonté aux petits ſoins qu'il lui avoit perſuadé de me rendre. Il proteſta de ne vouloir jamais avoir d'autre confident que lui, & de ne dire ni écrire que ce qu'il lui auroit dicté. En quoi je vous prie de remarquer l'aveuglement de ce pauvre homme, de s'imaginer qu'encore qu'il ne ſçût qu'à peine baragouiner le François, je croirois que des Lettres ſi galantes viniſſent de lui. Mais la Grancourt connoiſſoit bien ſa Dupe, & cherchant quelqu'un qui le défrayât il avoit eu bonne raiſon de jetter les yeux ſur lui. Cependant, il m'écrit ce ſecond billet que vous allez entendre, qui étoit une galanterie ſans pareille, car j'y étois le Mont Ethna à qui un Berger parloit. Ce que ce fou de la Grancourt avoit peut-être compoſé, parce que l'autre s'étoit attaché à cette penſée.

Montal.

Montal qui s'étoit endormi tout familiérement, dès le commencement de l'Hiſtoire, quoi qu'il eût paru des plus intéreſſez à entendre ce qui juſtifioit Mademoiſelle Velzers, ſe réveilla bruſquement à cet endroit, où la viſion du Mont Ethna faiſoit un peu rire la compagnie. Et s'imaginant qu'on rioit de lui ; Pardon, dit-il encore tout aſſoupi ; Cette belle Hollandoiſe a la voix ſi douce qu'elle endort. J'ai pourtant fort bien entendu, ajoûta-t-il, qu'on a parlé de billet & de Mont Ethna, & je n'ai pas perdu un mot de l'Hiſtoire. Madame de Mulionne & Mademoiſelle de Barbeſieux ne laiſſérent pas de lui faire une grande honte, de ce qu'il s'étoit endormi parmi des Dames. Et le Marquis, l'en raillant auſſi, dit fort plaiſamment ; S'il s'y endort le jour, jugez, Meſdames, de ce qu'il pourroit faire la nuit. Mais Velzers qui ſçavoit bien qu'elle avoit dequoi l'embaraſſer, ſe contenta de lui donner le billet à lire & à expliquer. Et après s'être un peu frotté les yeux, il commença par ce Tître.

LE BERGER DU NORT

AU MONT ETHNA

Quel Diable de Monſtre eſt-ce ici ? dit-il, après avoir lû. Eſt-ce le Suédois qui eſt ce Berger du Nort ? Oüi, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & Mademoiſelle Velzers eſt le Mont Ethna : liſez ſeulement. Liſons donc, reprit-il, & il lût :

CHer Mont, autour duquel j'ai tourné près de ſix mois ſans repos : que tes Echos amoureux répon-

répondent toûjours à mes brûlans soûpirs, comme ils y ont enfin répondu ! Je ne vois rien en toi qui ne soit plein de merveilles. Tu es couvert d'une neige qui par sa blancheur, te rend à mes yeux le plus aimable objet de nos plaines, & tu sembles de glace au dehors, quoi que tu sois rempli au dedans d'un brasier immortel. Mais ne permets qu'aucun Pasteur s'aille rouler sur cette neige en mon absence, ni qu'aucun Belier grimpe sur ton coupeau, ni qu'aucun larron se retire dans le creux de tes concavitez pour me nuire. Adieu.

Chacun se tuoit de rire de l'étonnement avec lequel Montal lisoit cet admirable billet. Et en effet, c'étoit un mystére pour lui qui n'avoit pas entendu le commencement de l'Histoire, mais enfin regardant Mademoiselle Velzers avec un sérieux tout particulier ; Parbleu ! lui dit-il, Mademoiselle, si vous êtes cet honnête Mont-là ; c'est quelque chose de joli que ce coupeau & que les concavitez dont il parle ; Un homme qui vous écrit de cette façon, doit avoir joüé un joli personnage avec vous ? Et c'est tout à fait bien justifier la lettre de tantôt, que de produire encore des billets de cette nature. On ne lui répondit qu'en continuant de rire, jusqu'à ce que Madame de Mulionne reprit la parole & dit : Il faloit que ce Suédois n'eût pas plus d'esprit que de raison, d'envoyer une telle sottise à une personne qu'il aimoit, pour la seconde fois qu'il lui écrivoit. Bon ! reprit Mademoiselle de Barbesieux, un homme qui n'entendoit pas le François, croyoit que ce billet étoit la plus belle chose du monde, & il suffisoit qu'il y vit le Mont Ethna. Pensez-vous qu'il prit garde au reste, il s'en rapportoit

toit au Chevalier de la Grancourt. Ce traître, dit le Marquis, s'en divertiſſoit par deſſus le marché, & en alloit faire après de bons contes chez ſes amis. Non pas chez ſes amis, lui repartit Mademoiſelle Velzers, mais chez une Maîtreſſe qu'il avoit, & qu'il enrichit long-temps aux dépens de ces folies-là : car vous ſçaurez qu'elle profita d'une infinité de préſens que le Chevalier de la Grancourt perſuadoit à cet Etranger de me faire, & c'eſt dont je vous ferai le recit en ſon lieu. Le tour étoit commode, dit Mademoiſelle de Barbeſieux. La Grancourt n'a jamais vécu que de Dupes, ajoûta le Marquis.

Le Suédois, continua Velzers, m'envoya donc ce beau billet, où du moins ce fut ſon intention : Et comme le Chevalier de la Grancourt m'érigeoit en Fille ſçavante au beſoin, en compoſeuſe de petits Vers s'il le faloit : enfin en tout ce qui pouvoit ſervir à ſon deſſein, il me fit encore répondre à ce billet comme vous l'allez ouïr.

LE MONT ETHNA AU BERGER DU NORT,

BErger inquiet
Dont l'ame eſt atteinte
D'une folle crainte
Sans aucun ſujet :
Sçache qu'encor qu'une Montagne
Doive livrer mille combats
A tous les vents de la campagne
Elle n'y tourne pas.

Encore

Encore un coup, Berger, ne t'étonne point si tu ne me vois jamais te montrer mes flammes, jusqu'à ce que nôtre entrevûë soit secrette. J'aurois peur que leur fumée ne nous découvrît, & ce ne seroit pas accommoder nos affaires. Adieu.

Et remarquez, continua Velzers, que le Chevalier de la Grancourt ne me faisoit prier souvent l'Etranger de trouver bon que je fisse semblant de n'avoir aucun commerce avec lui, que de peur que nous n'eussions tout gâté en nous rencontrant ensemble. En effet, mon indifference lui eût assez fait comprendre qu'on le joüoit; mais comme il croyoit que je feignois, ma contrainte imaginaire lui donnoit, dit-on, plus d'amour que si je lui eusse dit des douceurs. Cette fureur d'écrire dura un mois, pendant lequel il ne cessoit d'admirer mon bel esprit qui parut dans beaucoup de semblables billets; mais pourtant ce fut sans oser jamais jetter les yeux sur moi. On me fit appercevoir de cette retenuë, à force qu'on la lui vit affecter par tout où nous nous rencontrions: & même quand, par raillerie, je voulus quelquefois lui en demander la raison, il s'éloignoit de moi & me faisoit signe des yeux, dont je n'étois pas peu étonnée. Mais enfin, mon Amant se lassa d'aimer par billets, & une fois qu'il me rencontra seule à Saint Germain, dans l'Antichambre de la Reine par où je passois, pour aller chez Madame de Montausier, il m'y arréta, & il m'y fit des discours si impertinens, aufquels je ne comprenois rien, ne sçachant pas la fourberie de la Grancourt; & m'y tint des propos si impudens, sous le nom de son Mont

Etran-

Ethna, que je fus contrainte d'éclater contre lui & de le traiter tout à fait mal.

Comme en cette diſpute, où il m'accuſa d'inconſtance, je l'avois aſſuré que je n'écrivois jamais aux hommes, & que ceux qui lui avoient rendu des Lettres de ma part, les avoient contrefaites, & s'étoient voulu moquer de lui, cela penſa rompre toutes les meſures que le Chevalier de la Grancourt avoit priſes, car mon Suédois n'entendoit pas raillerie. Il alla auſſi-tôt lui faire mille reproches de ce qu'il l'avoit trompé, & lui dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main: ce qui n'eût pas peu embarraſſé le Chevalier de la Grancourt qui ſe ſentoit piquer d'honneur, s'il n'eût fait céder ſa bravoure au deſir de conſerver une ſi bonne Dupe. Mais voici comment il s'y prit. Après avoir répondu plus haut qu'on ne lui avoit parlé, & fait mille Gaſconnades ſur le défi, il dit au Comte, qu'il ne ſçavoit pour quelle raiſon je l'avois ainſi mal traité, mais qu'après qu'il s'en ſeroit éclairci, & qu'il auroit juſtifié ſon procédé, il conſentiroit à ſe battre, & même qu'il l'en preſſeroit. Là-deſſus ſe quittant tous deux, le Suédois ſe retira chez ſoi, & la Grancourt ſe dépêcha de m'aller faire écrire une belle Lettre, qu'il lui envoya le lendemain matin par ma femme de chambre. Cette coquine étoit d'intelligence à me fourber: & voici comment il me faiſoit parler dans cette Lettre.

POUR

POUR MONSIEUR LE

COMTE DE VALDAME.

QUoi que je m'imagine bien que vous avez mal passé la nuit à cause du mauvais traitement que je vous fis hier, je ne vous écris que pour vous quéreller encore. Aussi m'avez-vous pensé perdre, en me parlant dans le vieux Château de S. Germain. Et si Madame de Choisi, qui nous écoutoit dans une porte voisine, n'étoit pas la plus discrette & la meilleure Dame de la Cour, on y feroit déja de bons contes à mes dépens ; le traitement que j'ai affecté de vous faire, ne m'en garantiroit pas. Je n'aurois jamais crû que vous eussiez eu l'imprudence de m'entretenir de nos secrets, en des lieux où les murailles ont des oreilles, & j'avouë que la colere où cela me mit, m'aida beaucoup à vous dire des choses trop fâcheuses. Toutefois j'en eus du regret un moment après, parce que je ne suis pas bien aise de vous faire souffrir, & cela est si vrai que j'en ai pleuré toute la nuit. Je vous prie, mon cher Comte, de me pardonner la peine que je vous ai faite, & de souhaiter de moi par vengeance, tout ce qu'il vous plaira, mon amour vous accordera toutes les choses possibles pour réparation de ma Cruauté.

Le Chevalier de la Grancourt qui mesuroit toutes ses heures, entra chez l'Etranger un moment après que ma femme de chambre eut fait son message, & affectant toûjours beaucoup de froideur, lui dit qu'il venoit pour l'accompagner chez une Dame où je devois être, afin de me demander l'éclaircissement de ce qui étoit arrivé.

arrivé. Mais la pauvre Dupe que mon billet avoit renfoncé, plus avant que jamais, dans ſes chimères, embraſſa ce fourbe avec beaucoup d'amitié, le pria d'excuſer la foïbleſſe d'un Amant que l'apparence avoit trompé ; & l'ayant regagné avec beaucoup de peine, le conſulta ſur la réponſe qu'il feroit à cette lettre, bien réſolu de ſe vanger effectivement de moi, par les demandes que je lui permettois de me faire. Le Chevalier de la Grancourt lui conſeilla d'abord de ne pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion d'obtenir quelque faveur. Il n'eſt rien tel, lui dit-il, que d'engager les Dames par là. Et après avoir fait ſemblant de chercher dans ſa tête ce qu'il ſeroit plus à propos de me demander, enfin il conclut à m'obliger d'accorder une entrevûë particuliére, en tel lieu qu'il me plairoit, à mon choix: ce qui me fut écrit auſſi-tôt par cet autre billet que voici, enrichi d'une ſuſcription, qui vaut déja quelque choſe ; car il y a deſſus, *Pour la plus cruelle de toutes les Belles.*

Ha ! vraiment, interrompit Montal, cette ſuſcription n'avoit garde de vous déplaire ; on vous fait honneur par là. Sans doute, reprit-elle ; mais enfin voici le billet.

POUR LA PLUS

Cruelle de toutes les Belles.

J'Etois mort, Inhumaine, ſi vôtre lettre ne fût venuë de grand matin empêcher mon deſeſpoir ; car il n'y a point de maux que je n'aye ſouffert cette nuit, au ſouvenir des cruelles paroles qui ſortirent hier de vôtre bouche. Eſt-il poſſible que

des

des termes si rudes puissent venir d'un endroit si doux, & qu'un malheureux Amant en ait pû recevoir tant de mépris sans expirer de douleur? Mais je ne veux jamais vous pardonner le mal que m'a fait cette belle bouche, à moins que ce ne soit elle-même qui m'en prie: car puisqu'il faut vous le dire, je ne me fie plus au papier, depuis que vous m'avez si cruellement soûtenu que vous ne m'aviez point écrit; Et je ne croirai avoir reçû aucun billet de vôtre main qu'après que pour ma vengeance, vous m'aurez donné un Rendez-vous, où je puisse baiser mille fois les armes qui ont pensé causer ma mort.

LE COMTE DE VALDAME.

Sans mentir, dit Madame de Mulionne, ce la Grancourt se moquoit bien de ce pauvre Suédois. L'Histoire veut, continua Mademoiselle Velzers, que pour tenir ma parole, je lui donnai le Rendez-vous qu'il souhaitoit, & qu'à cause de mon Pere, qui me faisoit observer de trop près, c'étoit pourtant à quoi le bon homme ne pensoit guére, je ne trouvai pas de meilleur expédient que de faire venir mon Galant, à minuit, au dessous du balcon de mon antichambre, qui donne sur un cul de sac, & de le faire entrer par là dans mon appartement, en lui faisant jetter une échelle de soye. Et vous sçaurez, s'il vous plaît, que cela se fit. Mon honnête femme de chambre avoit donné sa parole au Chevalier de la Grancourt, de paroître à ce balcon & de jetter cette échelle, à condition qu'il se serviroit de quelque ruse, sur le point que l'étranger voudroit monter, pour l'empêcher d'achever son entreprise; mais le hazard voulut qu'elle fût traversée par d'autres gens.

Le Caroſſe de Monſieur de Soyecourt vint à paſſer, juſtement comme le Galant étoit ſur l'échelle de ſoye, & les flambeaux ayant jetté aſſez de lumiére dans le cul de ſac, pour donner lieu au Fils du Marquis de Maucomble, qui paſſa immédiatement après en chaiſe, d'obſerver l'Eſcalade, ce jeune Gentilhomme s'arrêta, cria au voleur, ſe ſaiſit de mon Galant qui étoit déguiſé, & le mit entre les mains du Commiſſaire du quartier, qui le mena en priſon, ſans que le pauvre Amoureux oſât ſe nommer, ni ſe juſtifier de peur de me perdre d'honneur. Voyez un peu combien je lui avois d'obligation. Plus que vous ne penſez, dit Montal ; Dieu veüille qu'il ne vous en ait point une autre. A moi ? répondit-elle, il m'en a ſans doute. N'avez-vous pas bien vû par la lettre de tantôt, qu'il a eu de moi tout ce qu'il vouloit? Vous vous moquez, repartit Madame de Mulionne, ou bien ç'a été de la même maniére que vous lui avez écrit tous les billets, & par une perſonne tierce. Hé! reprit froidement la belle Hollandoiſe, je croi que cela ſe doit entendre, & je n'ai pas une mine à vous en devoir faire juger autrement. Ma foi! dit Montal, la mine n'y fait rien, & je ne ſuis jamais venu à bout de perſonne avec plus de facilité, que de celles qui crioient au meurtre, quand on leur parloit d'amour. C'eſt pour cela, repliqua-t-elle encore plus froidement, que vous vous attachez à moi, & vous n'avez auſſi qu'à pourſuivre, vous y trouverez vôtre compte. Bien entendu, continua-t-il, vous imaginez-vous ne me point aimer déja ! Meſdames, dit-il en s'adreſſant à la Compagnie, je vous la donne pour la plus diſſimulée de toutes les Filles ;

les; car telle que vous la voyez, chaſte, fiére & inexorable, je ne me plains de ſa cruauté que de complot avec elle, pour tromper les curieux, & je ne dis point tout ce que nous avons fait enſemble. A ces mots on la vit devenir ſi rouge, que la compagnie croyant qu'elle s'étoit fâchée quérella fort Montal. Et Mademoiſelle de Barbeſieux, entre autres, lui dit qu'elle ne prendroit pas plaiſir à ces ſortes de familiaritez; Non pas qu'elle ne ſçût bien qu'entre bons amis & par galanterie ou pouvoit s'en ſervir quelquefois, mais parce que le plus ſouvent on ſe peut rencontrer avec des eſprits dont l'humeur n'a nulle ſimpathie avec la nôtre, & que ne faiſant aucune difference des gens devant qui l'on parle, on donne lieu à ces eſprits mal tournez, d'expliquer les choſes ſelon leur portée. Sérieuſement Chevalier, ajoûta le Marquis, tu es un peu trop libre, ou pour mieux dire, tu es un de ces grands parleurs qui pour vouloir trop faire les beaux Eſprits & les Galans, ne ſçavent le plus ſouvent ce qu'ils diſent. Quoi? tu en es auſſi? repartit Montal. Ah! par ma foi! je m'en vais deſormais être ſi ſage, qu'on me priera vingt fois de parler, avant que j'ouvre la bouche. C'eſt bien tout ce qu'il pourra faire, dit Mademoiſelle Velzers en ſoûriant, pour montrer qu'elle n'étoit plus fâchée: mais je ne laiſſerai pas d'achever mon conte.

Vous ſçavez, continua-t-elle, le bruit qui courut l'Hyver paſſé, qu'on nous avoit voulu voler la nuit? Oüi, répondit Madame de Mulionne, on dit qu'on avoit trouvé ſur le balcon des poignards & des neuds coulans, avec quoi on vous devoit tous étrangler, & cela ſervit d'entretien à tout Paris. On n'avoit pourtant

pas deſſein ſur ma vie, repliqua Mademoiſelle Velzers, le Voleur n'étoit autre que mon Galant, qui, comme je vous ai dit, fut mis en priſon & répondit le lendemain à ſon interrogatoire, ſous un nom ſuppoſé par les mêmes conſidérations que le ſoir d'auparavant, l'avoient empêché de ſe nommer. Helas! dit Mademoiſelle de Barbeſieux, il méritoit de n'être point ſcurbé. Ce ne ſeroit pas ce grand cauſeur de Montal, ajoûta Mademoiſelle Velzers, qui en feroit autant. A ces mots il penſa parler; mais le ſouvenir de ſa promeſſe le retint ſi plaiſamment, que cela valût ce qu'il auroit pû dire, & cependant elle pourſuivit en ces termes.

Le Chevalier de la Grancourt, qui ne perdoit pas une occaſion de profiter aux dépens du Suédois, ſe ſervit fort adroitement de celle-là, pour lui excroquer beaucoup d'argent; & s'étant accommodé avec les Greffiers à peu de fraix, pour le faire élargir, il lui dit que cela coûteroit mille piſtoles, & en mit neuf cens dans ſa poche. Ah! ma foi, interrompit le Marquis, ce fût donc de cet argent qu'il ſe fit l'Hiver paſſé ſi magnifique en équipage. Cela pourroit bien être, reprit-elle, mais, quoi qu'il en ſoit, auſſi-tôt que le pauvre priſonnier fût en liberté, il recommença à m'envoyer de ſes billets; & j'en paſſe pluſieurs ſous ſilence, pour venir à un des plus plaiſans qui eſt celui-ci.

PUR MADEMOISELE

VELZERS.

LI Miſſager, Matemoiſele, étant allé al Roy, qui l'a maandé venir al Château ſaint Germe n; j'ay

j'ay vus envoye un bel Cabinet d'Alimagne, per mettre en vous chambre, comme vus l'avez suhaitté al foire saint Germen. Aymer moy tojours de tutte vôtre ame, comme je vous aimer tutte ma vie. Et j'ay tojours grand impatience, moy, de vus ambrasser par simbole di mariage.

LE COMTE DE VALDAME.

Voilà donc, enfin, le billet que réçût Monsieur vôtre Pere, dit le Marquis. Justement, répondit-elle, du moins c'en est le papier broüillard qui est tombé entre mes mains avec les autres Lettres. Et à propos, dit Madame de Mulionne, comment est-ce qu'elles y sont tombées entre vos mains? C'est ce que vous sçaurez en son temps, repartit la Hollandoise, j'ai autre chose à dire encore auparavant. Hé! mon Dieu, dit Mademoiselle de Barbesieux, avant qu'elle rentre dans son recit, que quelqu'un m'explique ce que veut dire un Symbole de mariage; Je trouve ce terme plaisant, quoi que je ne l'entende pas. Ah! repartit le Marquis, vous avez trop d'esprit pour n'en avoir pas compris le véritable sens. Je vous jure, reprit-elle, que je ne sçais nullement ce qu'il signifie. Mais, Mademoiselle, lui repliqua-t-il, pourquoi donc cette maniére de parler vous auroit-elle plû? Hé! morbleu, interrompit brusquement Montal, qui étoit las de se taire, ne vois-tu pas bien que c'est à cause que Symbole de mariage & Concubinage sont une même chose? L'impudent! repartit aussi-tôt Mademoiselle de Barbesieux en riant & rougissant tout ensemble, ne s'étoit-il tû si long-temps que pour attendre l'occasion de me dire une telle sottise? C'est que j'enrage,

continua-t-il, d'entendre dire tant de paroles inutiles ſur un rien. Pourquoi Diable ne laiſſez-vous pas plûtôt achever l'Hiſtoire ? Allons, dit Mademoiſelle Velzers, il a raiſon ; écoutez-moi ? Et elle pourſuivit ainſi.

C'eſt donc là l'incomparable billet qui accompagnoit le Cabinet d'Allemagne que m'envoyoit le Suédois, & pour l'intelligence de ce point de l'Hiſtoire, vous ſçaurez que ce qui l'obligea à me l'écrire en cet admirable jargon, fût qu'il m'avoit vû eſtimer beaucoup ce Cabinet à la Foire, & que l'ayant acheté dans le deſſein de l'envoyer au logis, avant que j'y puſſe être revenuë, il aima mieux m'écrire, comme il pût, pour joindre un billet à ſon Préſent, que d'attendre ſon Secretaire, qui étoit allé à Saint Germain. C'étoit agir en étourdi, mais ſes imprudences ne lui faiſoient pas beaucoup de mal, & le Chevalier de la Grancourt étoit le maître raccommodeur de toutes choſes. Ce dernier fut toutefois bien ſurpris, d'apprendre à ſon retour que le Cabinet m'avoit été envoyé. Et lors qu'il ſçût que mon Pere ne vouloit pas le rendre que l'Autheur du billet n'y vint conſentir en ſa préſence, on dit qu'il n'y eut jamais d'homme plus décontenancé que ce fourbe ; car il avoit peur que ſa Dupe venant au logis, ne reconnut encore une fois qu'on le joüoit. Toutefois je vous ai dit comment il s'en démêla. Il lui fit entendre que j'étois perduë s'il ne venoit dire à mon Pere qu'il s'étoit mépris, & nier que ce fût à moi qu'il eût adreſſé le Cabinet. Par ce moyen il évita l'éclairciſſement, il retira le Cabinet de nos mains, & ſuppoſant le lendemain une Lettre, par laquelle j'ordonnois au pauvre Amant de faire porter ſon Préſent

ſent chez certaines gens ; le Chevalier de la Graucourt, de concert avec ces gens-là, s'en empara, & en fit un Préſent à ſa maîtreſſe. Cependant je ne fus pas peu étonnée en rentrant chez nous, de trouver mon Pere en méchante humeur, & à peine lui pûs-jē perſuader que j'étois innocente, en lui diſant que cet Etranger étoit un fou qui s'étoit mis dans la tête que je l'aimois. Je lui contai le compliment qu'il m'avoit fait dans l'antichambre de la Reine, les ſignes qu'il me faiſoit de n'être pas ſi familiére avec lui, quand je voulois rire des extravagances qu'il me diſoit quelquefois, & enfin la priére qu'un de ſes amis m'avoit faite de m'en divertir par pitié aux occaſions ſans le contredire. Car, diſois-je à mon Pere, on tient qu'il ne faut point aigrir ces gens-là ; & pour ce qui eſt du Cabinet qu'il m'a envoyé, c'eſt qu'il me l'a vû marchander à la Foire. Mais, interrompit Madame de Mulionne, il eſt donc bien vrai que vous le preniez pour un fou ? Rien n'eſt plus vrai, répondit Mademoiſelle Velzers, j'en étois ſi bien perſuadée, que j'avois accoûtumé mes amies à en avoir la même opinion. Et d'ailleurs, le Chevalier de la Graucourt aidoit lui-même à m'y confirmer, en me diſant que c'étoit la folie de ce pauvre homme de s'imaginer qu'on l'aimoit. Ah l'Impoſteur ! dit Mademoiſelle de Barbeſieux. Peut-on joüer quelqu'un plus cruellement ; mais, ajoûta-t-elle, comment avez-vous pû découvrir tout ce myſtére ? Vraiment, reprit la Hollandoiſe, nous n'y ſommes pas encore, & il s'eſt bien paſſé d'autres avantures, avant que j'y aye pû rien connoître.

Depuis celle du Cabinet, le Comte de Val-

dame, ſur le pied de fou, me fit ſa cour, pour le moins un mois, avec aſſez de tranquillité, & je lui accordois tout ce qu'il me diſoit qu'il avoit fait pour moi, & que j'avois fait pour lui, parce que je le traitois comme un Viſionnaire. Mais enfin une ſucceſſion importante appella mon Pere à Middelbourg, & il falut que j'y allaſſe avec lui. Vous allez entendre de terribles affaires qui arrivérent à l'occaſion de ce voyage, & pendant que nous fûmes-là. Premiérement, avant que je partiſſe, je vis répandre force larmes à mon pauvre Amant, qui m'euſſent peut-être touchée, ſi un autre que lui m'eût témoigné autant de tendreſſe: mais l'imagination que j'avois de ſa folie, étoit un bouclier pour ma ſageſſe contre toutes les atteintes de la pitié, & plus il pleuroit, plus je riois. J'eus même toutes les peines du monde à l'empêcher de nous ſuivre en Hollande, & je penſe que ſans la Lettre d'adieu que voici, où je le lui défendois, rien n'eût jamais pû l'en détourner. Elle étoit dans une envelope avec la ſuſcription ordinaire, *A Monſieur Monſieur le Comte de Valdame*; mais ſur la Lettre même il y avoit ces tendres qualitez. *Au plus aimable & au plus tendre de tous les Amans, la plus affligée & la plus aimée de toutes les Amantes.* Et je croi que cela étoit écrit avec du ſang de poulet. Elle contenoit ce que vous allez entendre.

AU PLUS AIMABLE, &c.

JE m'éloigne de vous, mon cher Comte, & Dieu m'eſt témoin que comme il n'y aura que la moitié de moi en Hollande tandis que vous ſerez

ſerez ici, je ſouhaiterois de tout mon cœur que vous y puſſiez venir, mais ma méchante fortune m'oblige à vous défendre ſeulement d'y penſer, à cauſe des mauvais jugemens qu'on en pourroit faire, & je vous commande par tout le pouvoir que vous m'avez donné ſur vous, d'attendre mon retour en France. Je ne crois pas que mon Pere ſoit long-tems à Middelbourg, mais quand cela ſeroit, ſacrifiez-moi tous les déplaiſirs que vous cauſera mon abſence, & ſongez pour vôtre conſolation, que je ſouffrirai d'auſſi grandes peines que les vôtres. Adieu, mon cher Comte, Adieu le plus aimé de tous les hommes. Ecri-moi ſouvent par la voye ſecrette que je te manderai; Et croi que je ne ſerai jamais qu'à toi, puis que j'ai commencé d'y être.

Hé quoi? dit Madame de Mulionne, le tutayement en étoit auſſi? Bien entendu, répondit Mademoiſelle Velzers; je l'aimois tant dans les Lettres du Chevalier de la Grancourt, que je n'y gardois point de meſures. Auſſi cela fût cauſe qu'il demeura en France volontiers, juſqu'à mon retour qui fût il y a trois ſemaines, en la compagnie de Monſieur le Chevalier, dit-elle en montrant Montal. Et dites-moi, Mademoiſelle, interrompit le Marquis de Riberville, avoit-il déja eu part à vos faveurs lors que vous fites ce voyage? A propôs répondit-elle, c'eſt ici le meilleur, & je l'oublioïs; Oüi, il croyoit déja que je l'avois bien traité, & l'Hiſtoire veut que je lui avois accordé tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter de moi, avant même qu'on parlât de nôtre départ. Mais admirez un peu, je vous prie, l'extravagance du Chevalier de la Grancourt, & à quels plaiſans re-

merciémens il m'expoſa le lendemain qu'il lui eut ſuppoſé quelque autre pour moi ; car ce fut enſuite de cette admirable avanture qu'il m'écrivit la Lettre qui m'a penſé perdre d'honneur ce matin. Mais, dit le Marquis, comment ne reconnut-il pas le change ? Monſieur repliqua-t-elle, diſpenſez-moi de vous en rendre raiſon. Je ne ſçai pas aſſez les cérémonies qui s'obſervent en ces rencontres-là, pour ſatisfaire vôtre curioſité. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que le lendemain il ſe loüoit fort de certains plaiſirs que, diſoit-il, je lui avois donnez, & qui étoient de l'Hebreu pour moi, qui ne ſçavois pas tout le myſtére. Mais, ajoûta Madame de Mulionne, où & comment penſoit-il que vous euſſiez pû venir à un tel Rendez-vous & découcher de vôtre maiſon ? Hé mon Dieu ! Madame, répondit Mademoiſelle Velzers, n'avez-vous pas ouï dire auſſi ſouvent que moi, que l'Amour eſt ingénieux à ſe flater, & qu'il ne ſe croit rien impoſſible ? A bien prendre la choſe, dit le Marquis, s'il eſt vrai que l'imagination fait nos plus doux plaiſirs, la Grancourt ne trompoit l'Etranger qu'à demi par cette ruſe. Ces plaiſirs là reprit-elle, lui coûtérent bon, pendant que je fus à Middelbourg, & je ne penſe pas que Monſieur ſon Confident ne lui ait tiré de la bourſe plus de dix mille écus, ſous prétexte de faire des emplettes pour moi. Eſt-il poſſible ? reprit à ſon tour le Marquis tout étonné. Je ne vous dis rien qui ne ſoit, répondit-elle, & voici comment ce fourbe vint à bout de ſon deſſein.

La premiére Lettre qu'il ſuppoſa de moi à cette pauvre Dupe, contenoit, parmi pluſieurs proteſtations de l'aimer éternellement, une très-

inſtante

instante priére, de me choisir une des plus belles tentures de Tapisserie qu'il y eût à Paris, & de m'en mander le prix avant que de me l'envoyer, afin que je lui en fisse tenir l'argent au plûtôt. Ecrire cela à un Amant comme lui, c'étoit lui dire, donnez-la moi généreusement. Il n'y manqua pas aussi, & s'en étant rapporté à son Chevalier pour la faire partir, car celui-là avoit gagné sur son esprit, qu'il ne feroit rien sans son Conseil, le voyage de cette Tapisserie en Hollande, se termina à la maison de la Maîtresse de ce trompeur, où elle alla trouver le Cabinet d'Allemagne. Il fournit cette même Femme d'un Ameublement de Damas Cramoisi, enrichi d'une Crêpine d'or & d'argent, au même prix que lui avoit coûté la Tapisserie, & il lui donna pour ses habits plusieurs piéces d'Etoffes les plus belles qui se fussent jamais fabriquées en France. Je ne sçai, dit Mademoiselle de Barbesieux, quelle sera la fin de ceci, mais il me semble que la Grancourt en fait beaucoup, pour n'être point découvert, & pour ne donner aucun soupçon au Suédois. Il ne manquoit pas de bons prétextes, reprit Mademoiselle Velzers, pour me faire demander toutes ces choses : mais comme enfin il étoit difficile, que quand je serois revenuë en France, la fourberie ne se découvrît, & que la Grancourt ne craignoit rien tant; vous imagineriez-vous bien de quoi il s'avisa ? Mon pauvre Amoureux lui avoit juré mille fois, qu'il m'aimoit avec une passion si violente, que si je venois à mourir, il s'empoisonneroit pour ne pas survivre à ma perte. La Grancourt s'imaginant qu'un Amant si passionné lui tiendroit parole, résolut de me faire mourir en idée, afin que, par un nobl[e] de-

ſeſpoir, celui-là lui épargnât le dénoüement de la Comédie. Pour venir à ſon but, il commença à me faire écrire que j'étois indiſpoſée, à quoi le Suédois me faiſoit des réponſes tendres, que je vous enleverois le cœur ſi je vous les liſois. Après cela, ce fourbe lui fit tenir d'autres Lettres, où une perſonne tierce, par mon ordre, lui mandoit les ſuittes de ma maladie ; & entre autres il y en eut une qui le toucha ſi vivement, qu'au grand étonnement du Chevalier de la Grancourt, il entra un jour tout botté chez ce fidelle Confident, pour lui dire adieu, réſolu, à quelque prix que ce fût, de me venir trouver à Middelbourg. Qu'un fourbe a de peine à remédier à tant d'incidens ! s'écria Mademoiſelle de Barbeſieux. La fourberie & l'envie ſe reſſemblent, dit le Marquis, elles ſont à elles-mêmes leur propre ſupplice. La Grancourt penſa tomber de ſon haut, pourſuivit Mademoiſelle Velzers, quand il vit le Suédois ſi déterminé à cela, & ce qui l'embaraſſoit le plus, cet Amant tranſporté étoit déja remonté à cheval avec tous ſes gens, & il n'y avoit pas moyen de l'abandonner un quart-d'heure, pour lui aller vîtement écrire des défenſes de partir. Toutesfois après avoir un peu rêvé, le Chevalier de la Grancourt feignit enfin de ſe réſoudre à le ſuivre en Hollande, & l'ayant fait deſcendre de cheval pour ſe repoſer chez lui, pendant qu'on accommoderoit le ſien ; il prit prétexte d'aller dire un mot à deux pas de là : mais ce fut pour bâtir une dépêche, où j'écrivis de ma propre main que je me portois mieux, & que nous reviendrions bien-tôt afin qu'il y prît plus d'aſſurance. Le Chevalier de la Grancourt rentrant chez lui, peu après la lui avoir fait rendre, fei-

feignit d'être agréablement surpris, quand il la lui montra, puis remerciant Dieu de ma guérison, il ne trouva plus de difficulté à rompre ce voyage. Et voilà comment il para encore ce dernier coup. Mais tout cela ne faisant que redoubler la crainte qu'il avoit d'être un jour découvert, ne servit aussi qu'à lui faire impitoyablement précipiter l'heure de ma mort. Et voici la Lettre fatale par laquelle, huit jours après, je l'annonçai à mon pauvre Amant, dans le temps qu'il juroit le plus de ne me jamais survivre, & qu'il avoit toûjours de l'Opium tout prêt; de sorte que la Grancourt songeoit déja comment il le feroit enterrer, après la lecture de cette Lettre.

A MON FIDELLE.

NOTRE Destinée, mon cher Comte, ne permet pas que je vous revoye, & ma maladie m'a tellement abattuë depuis quatre jours, qu'il n'est rien de plus assuré qu'il faudra que j'en meure avant la fin de celui-ci. Je prévois que cette fâcheuse Nouvelle que vous n'attendiez pas, vous portera de cruelles atteintes; & comme je ne me sens pas capable de vous survivre si vous mouriez devant moi, je ne doute pas que ma perte ne vous jette dans un horrible desespoir.... Helas! s'il étoit vrai que les Amans se réünissent là-bas; je n'aurois pas tant de regret à la vie.... Adieu mon cher Comte, je ne sçaurois plus dicter, la douleur & les sanglots me ferment la bouche. J'ordonne que l'on ne vous envoye cette Lettre qu'après ma mort. Je meurs toute vôtre & la plus fidelle de toutes les Amantes.

Le Chevalier de la Grancourt y avoit encore ajoûté en caracterés tremblans, ces mots : *Adieu le plus aimé qui ſera jamais* ; & c'étoit afin que de douleur, ou autrement, le Comte en mourut plus vîte : Mais, pourſuivit-elle en riant, il y a de l'apparence que les Suédois, tout comme les autres, ne ſe croyent point obligez de tenir parole aux morts. Bien loin de ſe tuer, le mien n'eut pas plûtôt ſoûpiré un quart d'heure de la perte qu'il avoit faite, que parmi un grand nombre de ſoucis qui l'aſſaillirent, il demanda s'il perdroit encore l'argent de ſa Tapiſſerie, & ſi mon Pere ne le lui rendroit pas ? dont la Grancourt fut ſi étonné qu'il en penſa mourir au lieu de lui. Je le croi bien, dit le Marquis en riant de tout ſon cœur, car voici une rude touche pour ſon adreſſe. Madame de Mulionne en rit auſſi, comme le reſte de la Compagnie : mais ce fut d'un ris tout étonné, & en faiſant une réflexion morale ſur le changement du Suédois. Ces traîtres d'hommes ! s'écria-t-elle, dira-t-on après cela qu'il y en ait un qui vaille quelque choſe ? Hé, mon Dieu ! lui repartit la belle Hollandoiſe, laiſſez-moi achever. Leur procédé ne m'étonne pas, & nous ne devons pas attendre que ces Meſſieurs-là ſoient ſi honnêtes gens, que de mourir glorieuſement pour nous. Ils ſeroient bien ſots de le faire, dit Montal, & encore moins après la mort de ce qu'ils aiment, que devant. Et quand veux-tu donc qu'ils le faſſent, lui répondit le Marquis ? Il me ſemble que ſi le deſeſpoir doit tuer quelqu'un, c'eſt quand il a perdu pour jamais ce qu'il a de plus cher au monde. C'eſt un conte, lui repliqua Montal, le deſir étant mort avec l'objet, nous ren-

rentrons en nôtre bon ſens, & comme les vivans ſont faits pour les vivans, nous laiſſons-là le mort pour un autre qui boit & mange. Auſſi me fierois-je fort à vous, lui dit Madame de Mulionne, ſi je voulois être aimée de quelqu'un ? Moi, reprit-il, je ſuis le plus fidelle de tous les hommes, j'ai penſé me tuer dix fois pour les cruautez de ma Maîtreſſe, & continua-t-il en regardant Mademoiſelle Velzers, cette Belle en a été témoin en Hollande. Vraiment, répondit-elle en raillant, c'étoit moi qui étois la cruelle. Oüi ! oüi, repliqua-t-il, belle Rieuſe, c'étoit vous : & vous ſçavez qu'il n'a tenu à rien que je n'aye fait pluſieurs fois la folie de m'empoiſonner ; mais je m'en garderai bien deſormais, & moins après vôtre mort, qu'en un autre temps. Vous n'avez pas beſoin d'en jurer pour me le faire croire, dit-elle avec une petite mine aſſez froide. Mademoiſelle, reprit-il en ſe radouciſſant, peut-être que comme je vous aime avec une paſſion démeſurée, le premier effort de ma douleur me cauſeroit naturellement la mort ; mais pourſuivit-il en regardant la Compagnie avec ſa plaiſanterie ordinaire ; non aſſurément je ne me tuerois pas, & nous ne ſommes plus au temps de ſe poignarder pour la mort de quelqu'un. Mais quelle raiſon as-tu, répondit le Marquis, de vouloir te tuer plûtôt, devant qu'après ? Ha, ha ! repliqua Montal, quelle raiſon j'ai ? quand nous ſommes obligez de voir ſouvent une femme que nous aimons éperdûment, & qui nous refuſe ſa poſſeſſion ; l'objet émouvant ſouvent la puiſſance & l'amour irrité pas les refus nous jettant en freneſie, nous ſommes capables de préférer du poiſon à une vie ſi fâcheuſe ; mais

ôtez

ôtez l'espérance de posseder la personne, ce qui ne se peut que par sa mort, je te l'ai déja dit, nous rentrons dans nôtre bon sens. Cette raison, dit Mademoiselle de Barbesieux, seroit bonne pour un brutal qui aimeroit sensuellement une femme, & non pour un honnête homme. Mon Dieu! interrompit-il, je sçai ce que vous m'allez dire; mais vous seriez toutes bien attrapées, si on ne vous aimoit qu'à la façon des Anges, & lors qu'on nous prêche cette spiritualité d'amour, ce sont de belles chimeres dont on nous berce. Ah! repartit Madame de Mulionne, je vous soûtiens qu'il y a des hommes qui aiment avec la plus grande honnêteté du monde, & sans aucune prétention. Et moi, repliqua-t-il, je vous soûtiens que cela ne se peut. Ils prétendent peut-être plus honnêtement, mais ce n'est qu'amuser le tapis & on en vient toûjours au but. Mesdames, dit alors le Marquis, si l'on en croit sa Philosophie, il n'y aura plus de commerce entre les deux sexes qui ne soit bien dangereux. Tu fais le rieur toi, lui dit Montal, mais tu ne m'entens pas. Bien va, repliqua le Marquis, ni ces Dames, ni moi, nous ne voulons plus t'entendre, & nous aimons mieux que Mademoiselle Velzers nous dise comment le Chevalier de la Grancourt, s'est tiré du mauvais pas où nous l'avons laissé.

Comment il s'en est tiré? reprit-elle. Il se battit deux jours après contre un homme qui le tua, & je pense qu'il n'en seroit jamais sorti à son honneur autrement. Il n'y a donc guére long-temps que cela est arrivé, dit Mademoiselle de Barbesieux, car il n'y a pas plus de trois semaines que le Chevalier de la Grancourt

a été

a été tué. Vous pouvez bien vous imaginer que cela eſt tout nouveau, répondit Mademoiſelle Velzers, puiſque je vous ai dit qu'il n'y a que trois ſemaines que je ſuis revenuë de Hollande : le Chevalier de la Grancourt ne fut tué que deux jours auparavant. Je croi pourtant, continua-t-elle, que s'il eût vécu davantage, il eût trouvé quelque nouvelle invention pour ſe débarraſſer de ſon homme. Il avoit même commencé une autre machine pour faire en ſorte que le Suédois s'en allât hors de Paris, & lui remit entre les mains toutes les Lettres qu'il croyoit avoir reçûës de moi. Il lui diſoit que ſi mon Pere faiſoit la moindre difficulté de rendre l'argent qu'avoient coûté les meubles, ce ſeroit le moyen de tirer raiſon du Vieillard, que de le menacer de publier ces Lettres de ſa défunte Fille. Néanmoins le ſuccès de cette fineſſe étoit ſi incertain, & les ſuites en devoient être ſi embarraſſantes, que je vous aſſure que le Chevalier de la Grancourt fit vingt fois mieux de ſe faire tuer, que de s'y fier. Mais ſi ſa mort le tira de peine, elle nous y mit en récompenſe mon Pere & moi, dès que nous fûmes de retour. L'Etranger le vint trouver deux jours après & lui en faire en ſa langue, que mon Pere entend fort bien, des Compliimens de condoléance ſur ma mort. A quoi mon Pere, qui étoit prévenu de la penſée que ce pauvre homme fût fou, & qu'il faloit faire ſemblant de croire tout ce qu'il s'imaginoit, répondit comme s'il eût été vrai que je fuſſe morte. Ce qui lui fut d'autant plus aiſé qu'une Dame de nos amies m'avoit retenuë chez elle comme nous paſſâmes par deſſus ſes terres, & que n'étant pas encore revenuë à Paris je ne pouvois détruire

re ce qu'il diſoit par ma préſence. Il regarda même l'imagination de ce Suédois, comme un moyen de me défaire à la fin d'un fou importun: & croyant que ce qu'il diſoit de la Tapiſſerie & du lit de Damas, dont il vouloit avoir l'argent, ne fût qu'une viſion pareille à celle de ma mort, il lui répondit encore pour ne le pas aigrir, qu'il attendoit des Lettres de change, & qu'auſſi-tôt qu'elles ſeroient arrivées il lui rendroit cet argent. L'Etranger vint pluſieurs fois demander des nouvelles de ces Lettres de change, juſqu'à ce qu'ayant été mené près de quinze jours & l'impatience le prenant, il envoya enfin un autre Suédois dire à mon Pere qu'il ne pouvoit plus attendre; que des gens de nôtre qualité n'étoient pas ſans mille ou douze cens piſtoles qu'il redemandoit ſeulement: qu'il en avoit affaire pour s'en retourner en Suéde, & qu'abſolument il les vouloit avoir. Mon Pere qui connoiſſoit parfaitement cet autre Suédois, qui ſe nommoit Monſieur de Gruſtaw, & qui ne s'étoit chargé de ce meſſage, que parce qu'il étoit de nos amis, auſſi bien que de ceux du Comte de Valdame, le railla d'abord de ſa bonne foi qui lui avoit fait prendre toutes les imaginations du Suédois, pour des véritez. Il rit encore de meilleur cœur de ce qu'il avoit donné dans le paneau touchant mes amours, en ſorte qu'on ne vit jamais un homme plus étonné que Monſieur Gruſtaw. D'un côté il regardoit que mon Pere étoit incapable de lâcheté; de l'autre il n'avoit jamais reconnu de folie dans le Comte de Valdame, & réduit à penſer mal de l'un ou de l'autre, il ne ſçût long-temps que dire. Toutefois à force d'être perſuadé par mon Pere, que l'Etranger étoit

étoit hypocondriaque : ma mort en idée, & mes prétenduës Lettres qui n'étoient pas de mon écriture : le rapport des Rouliers qui n'avoient porté aucuns meubles en Hollande, dans le temps & sous la marque que le Suédois avoit dit, & mille autres circonstances aussi peu vrai-semblables, ayant convaincu suffisamment Grustaw, qu'il faloit que ce Comte eût l'esprit blessé, joint qu'il y avoit un an qu'il ne l'avoit vû, & qu'on peut bien devenir fou en moins de temps que cela ; il fit des excuses à mon Pere de la commission qu'il avoit prise, & témoignant de s'affliger du desordre de ce pauvre Malade, il retourna pour le voir. Et c'est ici le plus plaisant, en ce que le Comte lui ayant demandé avec empressement des nouvelles de sa négociation ; Grustaw le croyant fou, observa le même tempérament, que mon Pere, à lui répondre. Il lui dit qu'il ne s'embarrassât l'esprit de rien, que mon Pere étoit un homme d'honneur qui lui feroit raison de son argent. Et cependant il le pria de s'aller reposer : lui demanda s'il dormoit bien la nuit, de qui il avoit apris que j'étois morte, & depuis quand on lui avoit voulu faire croire cette fausseté. Enfin il le traita comme un visionnaire qu'il faut amener doucement au point que l'on veut. Le Suédois répondit, qu'il étoit très-assuré que j'étois morte, & que je lui en avois donné avis par une Lettre, ce que Monsieur Grustaw prît pour un autre effet de folie : mais le plaisir fut, quand ce Monsieur Grustaw crut avoir trouvé le secret de ramener l'esprit du jeune Comte, en lui prouvant que j'étois en vie. Pour cet effet, ayant sçû le lendemain que j'étois arrivée, il pria mon Pere de m'amener chez le pauvre Suédois pour l'en con-

convaincre, afin que par après & peu à peu, on lui pût faire connoître que toutes ſes autres imaginations étoient auſſi fauſſes que celle de ma mort, & mon Pere m'y mena auſſi dans cette intention; mais je ris encore de l'état où je le trouvai. Il étoit au milieu d'un Médecin & d'un Apoticaire à qui il diſoit mille injures en ſon baragoüin, parce qu'ils lui vouloient perſuader qu'il étoit malade, & qu'ils l'avoient même menacé de lui donner par force un reméde s'il n'y conſentoit de gré à gré. Auſſi-tôt que le pauvre homme m'apperçût, ce fût un malheur pour lui & un grand contentement pour ces Meſſieurs-là; car la ſurpriſe qu'il eut de me voir en vie l'ayant fait tomber évanouï, ils le portérent ſur le lit, priérent mon Pere de mettre la main à l'œuvre, & mettant le rideau entr'eux & moi, pour m'épargner un ſpectacle fâcheux pour une Dame, ils prirent ce temps-là pour lui donner ce reméde dont il penſa crever de dépit, quand il fût revenu à ſoi. *Ah! Fantâme*, s'écria-t-il auſſi-tôt après, en me regardant encore avec effroi; *méchante l'image d'un femme que j'ay tant aimé. Et py vus*, dit-il, s'adreſſant à l'Apoticaire & au Médecin, *ſortileges*, il vouloit dire ſorciers, *qu'à fait li moy à vus*? Je ne ſçaurois me reſſouvenir de ſes propres termes; mais enfin il jargonna beaucoup de ſemblables choſes, comme s'il eût voulu accuſer ſes Médecins, & Monſieur Gruſtaw, d'avoir évoqué mon Ombre pour le tourmenter, ce qui m'obligea de lui dire; Hé quoi! Monſieur de Valdame, ne m'aimez-vous plus? & pour l'amour de moi ne voulez-vous pas bien qu'on vous guériſſe? quelle raiſon avez-vous de me croire morte? Donnez-moi la

main,

main, lui dis-je, & touchez la mienne pour vous détromper. A quoi ce pauvre Gentilhomme m'ayant répondu seulement des yeux, il s'écria enfin en langage Suédois qu'il adressa à Monsieur Grustaw, qui me l'expliqua : Ah ! Grustaw, est-il donc vrai que je suis un fou comme on me le veut faire croire ? Et d'ailleurs si cela n'étoit pas, seroit-il possible que les personnes que j'aime le plus eussent entrepris de faire un tel affront à un homme de ma qualité ? que mon ami, que mes domestiques eussent tous conspiré la même chose ? A ces mots il se tourna vers la muraille pour ne plus voir personne, & le Médecin croyant qu'il s'endormoit, fit signe de la main à tout le monde de se retirer. Ce que nous fimes à la réserve de Monsieur Grustaw qui demeura toûjours auprès de son lit. Helas ! dit Madame de Mulionne, il me fait pitié. C'étoit pour le faire devenir fou en effet, ajoûta le Marquis. Il fût saisi d'une grosse fiévre, continua Mademioselle Velzers, & je ne sçai encore quel en sera l'événement : mais pour reprendre le fil de mon Histoire, ce malheureux joüet de la fortune & de l'amour, ayant vû qu'il étoit seul avec Grustaw, se retourna tout d'un coup vers lui, & lui dit encore tout tremblant de ce qui s'étoit passé ; Di-moi donc Grustaw, parle-moi sérieusement, suis-je fou ? ne le suis-je pas ? Est-ce par quelque vengeance qu'on me fait ce traitement ? ou si j'ai quelque maladie qui le rend nécessaire ? Je ne le croi pas ; mais enfin, explique-moi donc ce mistére. Ne crains pas d'avoir affaire à un fou dont il faut ménager l'esprit. Quelque infirmité que l'on veut que j'aye, je raisonne encore ce me semble ; apprens-

prens-moi du moins ſur quoi l'on fonde ma folie. Gruſtaw l'entendant parler de la ſorte, lui répondit, qu'aux dépens de tout ſon ſang il eût voulu le voir en bonne ſanté; & qu'il pouvoit bien croire que s'il y étoit on n'auroit pas pris ſoin de le traiter comme un malade. Vous ſçavez, lui dit-il Monſieur, que je ſuis un pauvre Gentilhomme qui tiens toute ma fortune de la faveur de Monſieur vôtre Pere, & que vous ayant l'obligation que je vous ai, outre que je ne me joüerois pas au fils d'un des plus grands Seigneurs de Suéde, je ne voudrois rien faire qui vous déplût. Laiſſe-là les complimens, reprit le Comte, & comme tu ne dois pas douter que je n'aye, du moins maintenant, quelque bon intervale, puis que je te demande ſi froidement raiſon de mon malheur, contente-moi, je te prie. Hé bien! Monſieur, répondit Gruſtaw, que voulez-vous qu'on penſe de vôtre eſprit, quand vous voulez faire croire que Mademoiſelle Velzers vous a aimé; que vous en avez reçû mille billets; qu'elle vous a donné des Rendez-vous; qu'elle vous a demandé des tapiſſeries, des meubles, des habits? Et pour ſurcroît d'égarement, vous vous imaginez qu'elle eſt morte lors qu'elle n'a pas ſeulement été malade; vous en allez conſoler ſon Pere, & au bout du conte vous lui allez redemander des ſommes imaginaires. Que voulez-vous, dis-je, que l'on penſe autre choſe de vous, ſinon que ce ſont des viſions que vous vous étes miſes dans l'eſprit? peut-être au commencement par contagion de la vanité françoiſe, car les billets que vous vous étes fait écrire en ſont une grande marque; & en ſuite pour vous être tellement perſuadé à vous-même

vos

vos propres mensonges, que vous en êtes devenu hypocondriaque ? Pardonnez à mon zéle & à mon âge la liberté de cette réprimande. Plût à Dieu ! quelle pût guérir entiérement vôtre esprit, qui est peut-être blessé pour jamais. Ils se dirent encore beaucoup de choses en Suédois. Le Comte fit ses objections à Grustaw, & Grustaw y répondit. Il lui dit que c'étoit une chose purement fausse qu'il m'eût jamais vûë à aucun Rendez-vous, ou qu'il faloit qu'on lui eût supposé quelque femme qu'il eût prise pour moi: que quand je lui avois avoüé qu'il m'avoit donné quelque chose, ou que je lui avois écrit, ou que j'avois reçû de ses Lettres, c'étoit dans la pensée de m'en divertir & de ne le point contrarier, parce que le Chevalier de la Grancourt, m'avoit fait entendre que c'étoit un fou. Il lui dit enfin tant de particularitez, que le pauvre malade reconnut que le Chevalier de la Grancourt l'avoit toûjours trompé. Ah ! dit-il alors, mon cher Grustaw, je vois à cette heure d'où est venuë vôtre erreur & la mienne ; le traître que vous venez de nommer m'a vilainement joüé, & l'état où je me trouve, est la déplorable suite de ma crédulité & de ses tromperies. Il m'en coûte quinze mille écus, & peut-être m'en coûtera-t-il encore la vie. Ils s'expliquérent ensuite plus particuliérement, & le malheureux Suédois rappellant dans sa mémoire toutes les apparences du pour & du contre, ne douta plus que le Chevalier de la Grancourt n'eût profité de tout l'argent & des Présens qui ne s'adressoient qu'à moi. Mais, qui fut bien étonnée quand Monsieur Grustaw vint instruire mon Pere de tout cela, je vous assure que ce fut moi: principalement quand je sçûs que

ma

ma femme de Chambre en avoit été complice; car je ne l'euſſe jamais crûë capable de me trahir ſi honteuſement. L'intérêt, dit le Marquis, peut tout ſur ces ſortes de gens-là. Qu'eſt-elle devenuë? ajoûta Madame de Mulionne, a-t-elle bien eu l'effronterie d'attendre l'éclairciſſement de toutes ces intrigues? Non ſans doute, répondit Mademoiſelle Velzers, & la friponne m'a quittée dès que j'étois encore à la campagne, où elle avoit eu le vent de l'orage qui s'apprêtoit à Paris, car mon Pere m'avoit mandé la derniére viſion de l'Etranger. Nous n'avons pas laiſſé toutefois de la bien trouver, & de découvrir par ſon moyen beaucoup de choſes, qui aideront peut-être à faire recouvrer les Tapiſſeries & l'Ameublement; mais je croi que ce ne ſera pas ſans peine. C'eſt d'elle auſſi que j'ai retiré une partie des Lettres que je vous ai montrées, qu'elle conſervoit par divertiſſement, car c'étoit elle qui les recevoit pour moi. Et Monſieur Gruſtaw m'a remis les autres entre les mains, de peur qu'on ne les publiât à mon deſavantage, bien qu'elles fuſſent ſuppoſées. Cependant, pourſuivit-elle, & je penſe vous l'avoir déja dit, une groſſe fiévre prît à l'Etranger, de dépit qu'il eût d'avoir été dupé, & on ne ſçait ce qu'il en arrivera. Monſieur Gruſtaw & mon Pere ont eu, depuis deux jours, de grandes conférences, dont je ne ſçai pas auſſi le ſujet, à moins que ce ne ſoit pour prendre des meſures, pour agir contre les héritiers de la Grancourt. Voilà toute l'Hiſtoire que j'avois à vous dire, qui me rend ce me ſemble aſſez innocente des galanteries dont on m'accuſoit. Elle ne contribuera pas peu, que je croi, à embellir le Roman que nous avons commencé. Parle maintenant qui voudra

Ce

Ce fut le Chevalier de Montal qui voulut parler, comme s'il eût fait semblant de n'être pas bien persuadé de cette Histoire. Mais on vint dire qu'il étoit heure de partir & que le carosse étoit prêt. Madame de Mulionne pressa tout le monde d'y aller prendre place & cela fut cause que le Chevalier fut mal écouté, il falut qu'il remit à dire sur les chemins ce qu'il avoit sur le cœur. Encore ne trouva-t-il personne qui fût pour lui, lors qu'il eut dit sa pensée; car plûtôt que de soupçonner Mademoiselle Velzers de peu de sagesse, on aima mieux lui faire l'injustice de croire qu'elle n'avoit pas assez d'esprit, toute spirituelle qu'elle étoit, pour avoir inventé sur le champ une intrigue si bien suivie.

Cependant le Marquis continuoit ses adorations à Clelie, & comme il se penchoit dans le carosse, pour lui dire quelque chose à l'oreille, cela donna lieu à la belle Hollandoise d'appercevoir un papier qu'il avoit dans sa poche, & qu'elle pouvoit aisément prendre sans qu'il le sentît. Mademoiselle de Barbesieux, qui le vit aussi-tôt qu'elle, lui fit signe de n'en perdre pas l'occasion, & lui dit tout bas, que c'étoit peut-être un billet doux qui serviroit à la vanger : mais le Marquis en empêcha le coup en se retournant tout à propos pour connoître leur dessein; & s'écriant que cela étoit injuste de lui vouloir voler quelque chose d'un côté, tandis qu'on prenoit son cœur de l'autre, il mit promptement la main à sa poche. Monsieur le Marquis, lui dit Madame de Mulionne, montrez-nous ce papier. Quel papier, Madame? répondit-il. C'est, reprit-elle, ce poulet de Mademoiselle de Sencelles que nous venons de voir à l'entrée de vôtre poche. Ah! repliqua-t-il,

la ruſe eſt groſſiére, on veut ici me nuire auprès de la belle perſonne que j'aime, en me faiſant la guerre d'une autre que je n'aime pas : mais Mademoiſelle d'Arviane n'a que trop d'eſprit, pour découvrir l'artifice. A tout cela cette charmante Malade ne répondit que par de petits ſoûris qui faiſoient admirer ſa belle bouche ; mais enfin pour entretenir la Compagnie dans l'enjoüement où elle étoit, elle devint, ou feignit de devenir curieuſe. Quelle eſt donc cette Demoiſelle de Sencelles ? dit-elle à Mademoiſelle de Barbeſieux. N'y a-t-il pas moyen que je ſçache le commerce qu'il y a entre elle & Monſieur le Marquis ? Et ſa beauté eſt-elle ſi redoutable, que je doive craindre qu'il m'oublie auſſi-tôt qu'il la reverra ? Ce ne ſeroit rien, repartit Madame de Mulionne, ſi vous n'aviez à craindre que la beauté de cette Demoiſelle ; mais ce n'eſt pas d'elle qu'il eſt amoureux, & elle n'eſt que la Confidente, ou pour mieux dire, l'Agente d'une des plus belles Dames du Royaume. Ha ! reprit Clelie, que la Compagnie me traite donc à la pareille. J'ay conté l'Hiſtoire que je ſçavois de Monſieur le Marquis ; je prie quelqu'un de me conter auſſi celle-là. Helas ! dit Mademoiſelle de Barbeſieux, on peut vous la dire en peu de mots.

HISTOIRE

De Madame la Comteſſe de Tourneüil.

C'Eſt de Madame la Comteſſe de Tourneüil que Monſieur le Marquis eſt amoureux. Vous pouvez juger ſi ſes amours ſont déja placées en lieu opulent. Chacun ſçait que cette jeune

jeune Dame a été sacrifiée par son Pere à un mari qu'elle n'aima jamais, car le Comte de Tourneüil est un de ces faux zélez & un homme grossier, & il n'y a rien de si mignon & de moins dévot que sa femme ; la simpathie n'a point accoûtumé de naître de qualitez si opposées. Monsieur le Marquis de Riberville, qui semble être né pour profiter de toutes les bonnes occasions, se trouva un jour en visite chez la Comtesse, comme ce vieux jaloux & elle venoient de se quéreller : & le sujet de leur quérelle, étoit que par une bizarrerie digne de ses pareils, il avoit fait barboüiller un tableau qu'elle avoit à la ruelle de son lit, à cause, disoit-il, que c'étoit une nudité qu'il n'étoit pas honnête à une jeune Dame de regarder, & que cela pouvoit lui faire venir de méchantes pensées.

Parbleu ! interrompit le Chevalier, il avoit raison, c'étoit une fine Politique d'ôter ainsi tout prétexte aux tentations de Madame la Comtesse. Que sçait-on, si elle ne fût pas venuë lui rompre la tête, dans un temps qu'il auroit peut-être destiné à des exercices spirituels ? Taisez-vous causeur, reprît Mademoiselle de Barbesieux, on ne vous demande pas s'il a eu raison ou non, de faire ce qu'il a fait. La Comtesse de Tourneüil, qui n'avoit aucune tentation pour des peintures, ou qui songeoit moins à la malice, que ne font ces Messieurs les zélez, n'en alloit pas chercher des sujets jusques dans les choses insensibles, avoit donc été extrêmement touchée du fâcheux effet qu'avoit produit l'impertinent scrupule de son mari. Et son déplaisir alla jusqu'à ce point, qu'après avoir rappellé dans sa mémoire mille autres mécontentemens qu'elle avoit d'un homme si ridicule, elle ne pût

Universitas

pas demeurer davantage avec lui. Elle dit au Marquis la réſolution qu'elle avoit priſe de s'en ſéparer ; dans laquelle il eut ſoin de la bien fortifier, juſqu'au jour qui avoit été choiſi pour l'execution : & ce jour-là étant venu, la Dame ſortit à minuit de chez elle, en habit de Cavalier : ſe rendit à une maiſon du Marquis à trois lieuës de Paris, & y demeura le reſte de la nuit. Il ne s'y paſſa rien que d'honnête, dit l'Hiſtoire, & rien que toute belle Femme, étant en la place de la Comteſſe de Tourneüil, n'eut pû faire ſans danger, en réconnoiſſance des ſervices du Marquis ; car elle en fut quitte pour lui promettre toutes ſortes de faveurs, lors qu'elle auroit pû obtenir de retourner en France pour y être la maîtreſſe chez elle, & le Marquis s'en contenta... Ah ! s'écria le Chevalier, on te bourre Marquis, on te bourre, & te voila récompenſé de la ſageſſe que tu as euë à contre-temps avec cette Dame, s'il eſt vrai toutefois que tu en as eu ; car je ne te crois pas ſi ignorant de la maniére dont les femmes veulent être traitées. Si ce que l'on me ſuppoſe étoit véritable, répondit le Marquis, peut-être que je n'aurois pas eu moins de reſpect pour cette Dame. Nous ſçavons bien, repliqua Mademoiſelle de Barbeſieux, que vous contrefaites l'honnête homme quand vous voulez, & vous avez intérêt qu'on vous croye tel ici. Mais enfin, pourſuivit-elle, je n'ai rien ſuppoſé dans cette Hiſtoire. Le Marquis jura une fidélité inviolable à la Comteſſe, pour l'obliger à ſe ſouvenir un jour de ce qu'elle lui avoit promis. Les meſures furent priſes, pour un commerce de Lettres, quand la Dame ſeroit en Angleterre, où elle faiſoit deſſein d'aller trouver ſes parens.

rens. Mademoiſelle de Sencelles, dont nous avons parlé, qui a une maiſon dans Herminvilliers, ou pour mieux dire proche de là, car Herminvilliers n'eſt qu'une ſeule maiſon, cette Demoiſelle, dis-je, qui a de la joye quand elle peut rendre de certains ſervices, fut choiſie pour recevoir & faire tenir ces Lettres. On réſolut même, que le Marquis prendroit pour lui tout ce qui ſembleroit n'être écrit qu'à cette bonne Demoiſelle, & qu'il ſe feroit une petite marque à côté de ces mêmes Lettres, pour avertir toutes les fois qu'il faudroit les expliquer ainſi; c'étoit une précaution contre les curieux, en cas qu'elles vinſſent à être interceptées. Le lendemain on partit en poſte avec l'habit de Cavalier, on gagna Calais, on s'embarqua dans le premier vaiſſeau, & on arriva enfin à la Cour d'Angleterre, d'où l'on écrit tous les jours aſſez tendrement au Marquis. Et c'eſt le ſujet pourquoi je l'ai ſoupçonné cette nuit, d'aller en cachette près d'Herminvilliers, parce qu'on nous a dit qu'il y va ſouvent de la ſorte.

Jugez, Mademoiſelle, ajoûta-t-elle, en s'adreſſant à Clelie, ce que l'on doit penſer d'un homme qui a de ſi belles eſpérances & même ſi prochaines, car on dit que la Dame revient, & qui cependant s'amuſe à faire le languiſſant auprès de vous? Quoi? dit cette belle Malade, la Comteſſe revient? Madame, lui répondit le Marquis, on vous a conté une Fable, en ce qui touche la part qu'on me donne dans l'Hiſtoire de la Comteſſe: mais quand tout ce qu'on vient de vous dire ſeroit vrai, vous pouvez m'écouter en ſûreté, s'il n'y a que ſon retour qui vous en empêche. Ha! reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, on m'a aſſurée qu'elle étoit

à Calais, & que ſon mari avoit conſenti par accommodement, de n'être plus le maître chez lui. Mademoiſelle, lui repliqua-t-il, j'en ſçais mieux que vous toute l'Hiſtoire. Vraiment, dit Madame de Mulionne, nous n'en doutons point après ce que Mademoiſelle de Barbeſieux nous a conté. Eh ! reprit-il plaiſamment, Mademoiſelle de Barbeſieux eſt jalouſe de ce que j'ai donné mon cœur à Mademoiſelle d'Arviane ; & il ne faut pas croire tout ce qu'une jalouſe peut dire. Mais enfin voici cette Hiſtoire que je me vante de ſçavoir mieux qu'elle, & elle mérite bien de tenir une place parmi les autres.

HISTOIRE

Du Comte de Tourneüil.

LE Comte de Tourneüil étoit allé viſiter, il y a environ deux mois, un homme de qualité à quinze ou ſeize lieuës de Paris. Il n'y avoit qu'une Paroiſſe, pour trois ou quatre Gentilhommiéres qui ſont à l'entour du Village de cet homme-là. Un jour que le Comte y fut à la Meſſe, il y vit une jeune fille, dont le pere étoit Receveur de l'une de ces petites terres. Elle n'avoit pas plus de quinze ans, & elle avoit des yeux extrêmement dangereux ; elle plût au Comte & penſa renverſer toute ſa dévotion. Il ſortit de l'Egliſe tout troublé, & comme il avoit accoûtumé de combattre un peu de temps, avant que de ſe laiſſer aller à la tentation ; il ſongea aux moyens d'éviter une autrefois la rencontre de cette fille : il lui fit dire par le Curé de la Paroiſſe, qu'il la prioit de

n'y plus venir à la Messe jusqu'à ce qu'il s'en fût retourné à Paris. Ce premier moyen n'ayant pas réüssi, car le pere & la mere de cette fille étoient de bonnes gens craignant Dieu, qui ne vouloient pas qu'elle perdît la Messe, il leur fit proposer de la mettre dans un Cloître pour être Religieuse, & qu'il en payeroit la dot. Mais ils répondirent qu'ils avoient de quoi marier leur fille; qu'ils la vouloient voir pourvûë d'un bon mari, & même que leur Seigneur étoit sur le point de l'épouser. De sorte que le pauvre Comte de Tourneüil au desespoir se résolut à la fuite, & s'en revint à Paris au plûtôt, mais il portoit le trait dans le cœur. Cette idée toute-puissante ne le laissa en repos en aucun lieu. Il eut beau jeûner & mortifier sa chair, le sang d'un Bigot est plus pétillant que celui d'un autre, les coups de discipline ne firent que l'échauffer de plus en plus. Que fera le pauvre homme en cet état? On lui vient demander s'il n'y a pas moyen qu'il se raccommode avec sa femme, ce message lui paroît de Dieu, il ne juge rien de plus salutaire qu'elle à sa guérison: & pressé par le Démon impitoyable qui le tourmentoit, il consent qu'elle revienne à telles conditions qu'elle voudra; pourvû que ce soit promptement. On envoye à Londres, elle repasse la mer & vient jusques à Calais où le Comte avoit promis de l'aller recevoir; mais par malheur la tentation avoit eu le loisir de se diminuer, pendant qu'on alloit & venoit de France en Angleterre. Quand la Dame fut arrivée à Calais, elle ne vit personne de la part du Comte. Elle n'y fût complimentée que par un homme à grand capuchon, qui lui dit qu'el-

le ne pouvoit faire ſon ſalut ſi elle ne ſe ſoûmettoit à ſon mari. Et comme ce n'étoit pas de quoi elle étoit le plus en peine, elle ſe rembarqua le lendemain avec plus de haine pour Monſieur le Comte de Tourneüil, qu'elle n'en avoit auparavant. Voilà, Meſdames, la raiſon pourquoi elle ne revient pas.

Comme il achevoit ces paroles le caroſſe s'arrêta. On vit que l'on étoit arrivé à la maiſon de Monſieur Prevôt, & Monſieur de Mulionne y étoit, depuis deux bonnes heures, avec ſa Compagnie ordinaire, c'eſt à dire avec ſon petit Procureur. Le Marquis donna la main à ſa Clelie & à Madame de Mulionne qu'il mena à la chambre de ſon vieux mari. Le Chevalier de Montal prit ſoin des autres Dames; & toute cette belle troupe étant décenduë de caroſſe, ſongea à de nouveaux divertiſſemens.

Fin du ſecond Livre.

HIS-

LA FAUSSE CLELIE, OU HISTOIRES FRANCOISES.

5

LIVRE TROISIE'ME.

LA belle Mademoiſelle d'Arviane, ou ſi l'on veut, la nouvelle Clelie, parut la plus belle de la troupe aux yeux du vieux Conſeiller, qui commença par elle à ſaluer les aimables Demoiſelles que ſa femme lui amenoit. Après cela, il les mena faire un tour de promenade dans le Jardin, qui n'a pas la magnificence de celui de Vaux, mais qui a des ombrages plus commodes. Là, toute la compagnie s'aſſit ſur un tapis de gazon, en attendant le ſouper, & Madame de Mulionne ayant dit à ſon mari qu'on l'obligeroit à conter quelque Hiſtoire, dès qu'on auroit ſoupé, pour ſatisfaire à une loi que la compagnie avoit faite; ce bon Vieillard gai & complaiſant, s'informa plus particuliérement de cette loi, répondit qu'il y ſatisferoit de tout ſon cœur, même avant ſouper, ſi l'on vouloit, & qu'on avoit jugé dans ſa chambre une Cauſe qui lui en fourniroit les incidens. En vérité, Monſieur le Conſeiller, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous nous ferez plaiſir, auſſi bien ſommes-nous en train d'écouter. Meſdames, reprit-il, l'Hiſtoire en ſera un peu gaillarde, mais le ſujet le veut.

Peut-être, dit la Demoiselle, que vous ne nous direz rien que nous ne puissions entendre ? Ah ! répondit le Conseiller, je sçai le respect qu'on doit au beau sexe, & je n'ai garde de le perdre devant une si chaste compagnie que je crois qu'est la vôtre. Vous sçaurez donc qu'avant hier nous cassâmes un mariage, & voici le fonds du Procès.

HISTOIRE

Du Baron de Coulan & de Mademoiselle de la Templiére

LE Baron de Coulan, qui est un Gentilhomme bien fait & bien disant, & à peu près, dit le bon Vieillard en regardant le Marquis de Riberville, de la taille de Monsieur le Marquis que voilà : c'est à dire, ajoûta-t-il en se radouciſſant, un homme de très-bonne mine. Monsieur, interrompit le Marquis, épargnez-moi, s'il vous plaît, je suis vôtre très-humble serviteur. Je suis le vôtre, reprit le bon homme, & continuant son Histoire ; Ce Gentilhomme, dit-il, ayant donc habitude chez le Tuteur d'une jeune fille nommée Mademoiselle de la Templiére, de Poitou, fit grande connoissance avec elle & en devint passionnément amoureux. Elle étoit jolie, elle chantoit & dansoit bien, avoit beaucoup d'esprit, & ce qui étoit peut-être de plus solide entre toutes ses belles qualitez, elle devoit avoir douze ou quinze mille livres de rente.

Cela étoit beau sans doute, interrompit Madame de Mulionne. Oüi, reprit-il, mais ne trouvant pas bon qu'elle eût parlé, Ma femme, lui

lui dit-il, taisez-vous, & ne m'interrompez point, cela fait perdre le fil de l'Histoire à toute la compagnie. Monsieur, lui répondit-on, n'apprehendez pas qu'on perde un mot de ce que vous direz, nous vous écoutons avec trop d'attention. Bien donc, repliqua-t-il, si cela ne trouble point la compagnie, il faut que j'avouë ma foiblesse, cela me trouble, moi. Cette réponse ayant fait une espéce de loi contre les causeurs; Le Tuteur de cette jeune fille, poursuivit-il, n'aura pas tant de loüanges de moi que j'en ai donné au Galant & à la Pupie. C'étoit un homme avare, & par conséquent capable de toutes sortes de lâchetez, car il n'y a rien qu'on ne fasse par avarice. Il reculoit le plus qu'il pouvoit de la marier, parce qu'il lui étoit fort doux de jouïr de son bien, & que peut-être il n'aprehendoit rien tant que de rendre compte; mais toutes ses remises ne lui servirent pas de grand chose, & quand les parties se trouvérent portées l'une pour l'autre, de quelque bonne volonté, il falut répondre aux inclinations de cette jeune fille, qui étoit adroite, & pour lui faire bien de la peine en cas de refus. Profitant néanmoins autant qu'il pût de la violente passion, qu'il reconnut que le Baron de Coulan avoit pour elle, il fit proposer à ce Gentilhomme de lui donner une Garenne qu'il desiroit avoir il y avoit long-temps, parce qu'elle étoit à sa bien-séance, au moyen dequoi il consentiroit qu'il épousât sa Pupile, sinon qu'il n'avoit que faire d'y prétendre. Le Sieur de Coulan qui eût donné sa vie pour parvenir à épouser sa Maîtresse, ne fit d'abord aucune difficulté d'y consentir; mais quand ce vint à la veille des nôces où l'autre le pressa de lui passer un con-

trat de vente de cette Garenne avec la quittance au bas, il eût bien voulu conſerver la Garenne & avoir la femme, & s'étant imaginé que les choſes étoient trop avancées pour craindre que cet avare oſât rompre, & qu'il auroit peur qu'on ne vint à ſçavoir pourquoi, il propoſa de remettre l'execution de cette vente après le mariage: il eſpéroit peut-être la pouvoir éluder enſuite facilement, mais cela fût cauſe que le Tuteur de Mademoiſelle de la Templiére, rompit le mariage tout net, & qu'il défendit ſa maiſon à l'Amoureux. Il enjoignit pareillement à ſa Pupile de ne le plus recevoir ſur peine d'être enfermée dans un Cloître: mais défendre à de jeunes gens qui s'aiment de ſe voir, c'eſt le leur commander. Et nos deux Amans auſſi ne manquérent pas de le prendre de ce biais-là; car la gentille Demoiſelle ſe réſolut à pouſſer même l'affaire plus loin, & un jour que ſon Oncle y penſoit le moins, elle ſe fit enlever par ſon Accordé: alla épouſer dans un Village où étoit une Abbaïe de Filles, & au ſortir de la Paroiſſe, ſe mit dans cette Religion, d'où elle préſenta requête auſſi-tôt, à ce qu'il lui fût permis d'aller avec ſon mari nonobſtant les oppoſitions de ſon Oncle.

Mais, Monſieur, ſans vous interrompre, lui dit froidement Montal en ſe levant, entra-t-elle dans ce Convent ſans coucher avec le Baron de Coulan? La belle queſtion! s'écria Mademoiſelle de Barbeſieux en le retirant rudement pour le faire raſſeoir; il étoit bien néceſſaire qu'il ouvrît la bouche, pour dire cette impertinence. Monſieur, dit-elle au Conſeiller, ne prenez pas garde à lui au moins, car le Chevalier de Montal eſt l'homme le plus fou qui ſoit

soit en France. Hé ! répondit doucement le bonhomme, la question que Monsieur fait n'est pas des plus déraisonnable de ce monde, & il eût bien mieux valu que Mademoiselle de la Templiére eût couché avec son mari, avant que d'entrer dans le Convent, que de faire ce qu'ella a fait depuis. Ah ! repliqua Mademoiselle de Barbesieux, c'est autre chose, & je ne sçai point ce qu'elle a fait. On prétend, continua-t-il, que comme son Tuteur poursuivoit Mr. de Coulan pour le Rapt, & qu'il alléguoit pour témoin de la violence, que ce Gentilhomme avoit été obligé de mettre sa Demoiselle dans cette Abbaïe, à cause qu'elle n'avoit jamais voulu consentir à l'effet du mariage, cette gentille Espiégle se laissa faire un enfant par lui, à travers la grille du parloir, pour montrer que ce n'étoit pas manque de bonne volonté, si elle n'avoit pas consommé auparavant le mariage. A ces mots, il n'y eut pas jusqu'à la belle Clelie qui ne pût s'empêcher de témoigner sa surprise, au commencement par un rire qui demeura long-temps entre cuir & chair comme aux autres Filles, puis enfin qui éclata en un ris desordonné. Cependant Madame de Mulionne prenant la parole ; Voila, dit-elle, un beau conte que Monsieur le Conseiller nous fait. Ecoutez, Madame, lui répondit-il, je ne vous dis que ce qu'on a plaidé, & je m'en rapporte à ce qui en est.

Les Religieuses, parties intervenantes pour la pollution du Convent, prétenduë commise par le sieur de Coulan, ont soûtenu qu'il avoit fait cet enfant dans la Cellule de la Pensionnaire, présente certaine Mademoiselle de Messine, autre Pensionaire, laquelle de peur que le Galant ne

se

ſe méprit ; parce qu'elle couchoit avec Mademoiſelle de la Templiére, ſe couſoit la chemiſe par le bas toutes les nuits : que pour cet effet, il avoit paſſé par deſſus le mur du petit Jardin, où répondoit la fenêtre de la Demoiſelle de la Templiére, & qu'étant là il s'étoit ſervi d'une échelle avec quoi on émondoit les arbres, & étoit entré par cette fenêtre dans ſa chambre. Cela eſt bien plus vrai-ſemblable, repliqua Madame de Mulionne. Et pourquoi, Madame? repartit Montal, je trouve moi, qu'il y a bien plus d'aparence que cela ſe ſoit fait au parloir, qu'ailleurs ; car il ne faloit pas tant de myſtére pour y entrer, & pour peu que la jeune Demoiſelle eût en horreur la profanation du Convent, elle aima ſans doute bien mieux ce lieu-là qui n'eſt pas conſacré, qu'un autre.

Les quatre Filles durant cet entretien, s'entredemandoient cent choſes confuſes, pour faire accroire qu'elles n'y avoient pas d'attention : mais Montal s'étant attiré une eſpéce de ſoufflet de Madame de Mulionne, pour lui avoir dit à l'oreille quelque ſottiſe, ſur la même matiére, elles recommencérent à rire de concert, & d'une telle force, que cela fit bien connoître qu'elles n'avoient pas même perdu un mot de tout ce qu'il avoit pû dire.

Montal cependant ſe retira avec ſon ſoufflet, d'une ſi plaiſante maniére, que le bon homme & le Marquis ne pûrent s'empêcher d'en rire auſſi ; le Conſeiller toutefois en fit des reproches à ſa femme, mais elle lui dit, je vous prie, Monſieur le Conſeiller, mêlez-vous d'achever vôtre conte, & ne prenez pas connoiſſance de cela. Ce qu'elle diſoit pourtant en regardant à tous momens derriére elle pour voir la contenance du

Che-

Chevalier, qui dès que le souvenir de sa disgrace se fût un peu passé, vint se mettre auprès de Mademoiselle Velzers, mais elle ne le voulut point recevoir, & ainsi firent toutes les autres auprès desquelles il se voulut asseoir ; de sorte que cela le fit s'écrier contre toutes les femmes, & qu'il fût contraint de se tenir debout.

Sur ces entrefaites on vint avertir Monsieur le Conseiller qu'un laquais étoit venu de la part de Monsieur de Lucheres, demander s'il étoit arrivé, & qu'il avoit dit que son maître n'étoit pas loin, qui avoit deux mots à lui dire : ce qui obligea ce bon Vieillard de quitter la compagnie pour aller recevoir ce Gentilhomme, avec lequel il avoit des affaires. Avant toutefois qu'il se levât, Madame sa femme lui demanda s'il n'acheveroit point son Histoire, & si elle finissoit en un si bel endroit ? A quoi répondant que c'étoit tout, & surquoi ils avoient jugé : il dit que la Cour avoit enfin annullé ce beau mariage : défendu au Baron de Coulan de faire plus d'enfans à la Demoiselle de la Tempiére à travers la grille, & l'avoit condamné à certaine chose & le Tuteur aussi, l'un pour le rapt & la profanation de la grille, l'autre pour avoir exigé la Garenne. Néanmoins permis audits de Coulan & de la Tempiére de se remarier une autre fois, pourvû que ce fût avec toutes les formalitez requises. Ainsi finit le recit du Conseiller, qui à ces mots les laissa tous dans le Jardin jusqu'au revoir.

Quand il fût parti, le Marquis prenant la parole ; Si, dit-il, j'étois aussi hardi que Montal, je vous conterois une plaisante Histoire de ce Monsieur de Lucheres, qui, si je ne me trompe, est un gros homme de Normandie, & dont

la

la femme eſt auſſi innocente qu'il eſt fin & ſpirituel. Il eſt de Normandie ? repartit Montal. Ah ! ſi c'eſt Monſieur de Lucheres de Normandie, je le connois auſſi bien que toi, & ſa femme auſſi ; & j'en vai conter l'Hiſtoire ſi l'on veut. Conte-la donc, reprit le Marquis, je t'en céde la gloire. Et nous, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, s'il y a des folies, nous ne la voulons point écouter. Allez, Meſdames, répondit Montal, je vous aſſure que le venin n'eſt qu'à la queuë, & que vous pouvez entendre le commencement ſans rien craindre ; je vous avertirai de l'endroit chatoüilleux & j'arrêterai-là ſi vous voulez. Soit, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, mais je vous avertis qu'en cas que vous bronchiez, ma main eſt encore plus peſante que celle de Madame de Mulionne. Hé bien, dit-il, vous ferez tout comme vous voudrez, écoutez-moi à cela près.

HISTOIRE

De Monſieur de Lucheres & de Madame ſa femme.

POur vous diſpoſer à croire ce qui eſt arrivé à ce gros Gentilhomme, il faut vous dire qui étoit Madame ſa femme avant qu'il l'eût épouſée. Elle étoit Veuve d'un homme de condition fort riche, très-chagrin, très-jaloux, & très-vieux ; trois qualitez qui lui avoient fait rechercher une femme qui n'eût pas l'eſprit de les connoître, & qui fût aſſez ſimple, pour croire que tous les hommes riches étoient bâtis comme lui. Il avoit rencontré cet heureux naturel en cette Dame, qui étoit de Picardie, je vous nomme ſon Païs, pour ne pas faire trop d'hon-

d'honneur au Païs Normand, en lui attribuant de ſi rares productions. Elle étoit de bonne maiſon & s'en piquoit extrêmement, mais elle avoit fort peu de bien. Ce n'eſt pas mon deſſein de vous raconter tout ce qui s'eſt paſſé durant leur mariage, j'en ſçais trop peu de choſe; vous jugerez ſeulement de la piéce par l'échantillon. Vous avez ouï dire qu'autrefois la Reine ayant demandé à un grand Seigneur de la Cour, quand ſa femme accoucheroit, il répondit. *Quand il plaira à Vôtre Majeſté, Madame.* Ce fut peut-être que ce bon Seigneur-là avoit pris un mot pour un autre, mais quand Madame de Lucheres fit une ſemblable réponſe, à une ſemblable demande, ce fût par un deſſein formé de civilité & de ſoûmiſſion, aux volontez d'une grande Princeſſe; & ſa niaiſerie alla ſi loin, qu'étant échapé depuis à cette Princeſſe de lui dire, par maniére de ſouhait, Mon Dieu! Madame, que vous me feriez grand plaiſir d'accoucher ce mois d'Août, afin que vous pûſſiez venir à Bourbon avec moi; elle s'en retourna chez elle, dire à ſon mari qu'il envoyât querir la Sage-femme, qu'elle ne vouloit point deſobliger une ſi bonne Princeſſe, & qu'elle vouloit abſolument accoucher dès la nuit ſuivante. Voila, Meſdames, & le vrai caractére de l'eſprit de Madame de Lucheres, & ce qui s'eſt paſſé, de ma connoiſſance, du vivant de ſon premier mari; vous allez ſçavoir maintenant ce qui arriva de plaiſant le jour de ſes ſecondes nôces.

Ah! que tu vas vîte, Chevalier! interrompit le Marquis: eſt-ce que tu ne ſçais autre choſe d'elle juſqu'à ſon ſecond mariage? Non, lui répondit Montal. Je m'en vai donc le conter, reprit le Marquis, car tu oublies un des meilleurs endroits.

Elle

Elle étoit Veuve il y avoit ſix mois, & comme tout le monde l'aimoit, autant à cauſe de ſa beauté, qui étoit admirable que pour cette naïveté en quoi elle excelloit par deſſus toutes celles de ſon ſexe, peu de gens paſſoient aux environs de ſon Village, ſans ſe détourner un peu, pour la viſiter. Monſieur le Duc de Longueville voyageant par la Province, entra un jour de grand matin chez elle, & fut plûtôt à ſon appartement qu'elle n'eut le loiſir d'en être avertie. Elle étoit encore au lit quand elle vit ce Prince entrer dans ſa chambre. Hé ! mon Dieu, Monſeigneur, s'écria-t-elle ; quelle confuſion Vôtre Alteſſe me fait ici ? Hé, juſte Dieu ! Monſeigneur, m'aimez-vous ſi peu, que vous me vouliez ſurprendre de la ſorte, & me réduire à la néceſſité de faillir à mon devoir ? Son affliction venoit de ce qu'elle ne pouvoit faire des révérences dans ſon lit, & elle ajoûta : Prenez donc la peine, Monſeigneur, d'attendre un moment & n'avancez pas davantage. Après, elle ſe leva toute nue en ſa préſence ; alla prendre elle-même ſa juppe, & s'en vint lui faire cinq ou ſix grandes révérences : puis s'applaudiſſant de ce qu'elle avoit fait ſon devoir, elle fut ſe remettre au lit comme elle en venoit de ſortir. Monſieur le Duc de Longueville prit place auprès du lit ; & comme parmi beaucoup de choſes qui ſervirent à leur entretien, ils furent enfin venus à parler du Village de la Dame : Je penſe, Madame, lui dit-il, que cette terre eſt bien Seigneuriale. Oüi, Monſeigneur, répondit-elle, il y a droit de Four, de Tor & de Verat, & outre cela je puis faire garder les cochons à tous ceux qui y ſont. Ah ! Monſieur le Marquis, dit Mademoiſelle

de

de Barbeſieux, vous ajoûtez quelques ornemens à l'Hiſtoire. Car ſeroit-il poſſible que l'on fut ſi ſimple ? Parbleu ! Mademoiſelle, reprit Montal, il vous dit vrai. Il n'y eut jamais de ſimplicité pareille à celle de Madame de Lucheres, n'en as-tu plus rien à dire ? ajoûta-t-il en s'adreſſant au Marquis. Non, lui répondit le Marquis, & tu peux maintenant conter les folies qui reſtent, ſi ces Dames te veulent écouter. Oh ! non qu'il s'en garde bien, s'écriérent-elles. Hé, mon Dieu, Meſdames, reprit-il, fiez-vous à ma parole, il n'eſt pas encore temps de vous allarmer, & je vous ai promis que je vous avertirois du bon endroit. Hé bien, dit Madame de Mulionne, laiſſons-le parler, & s'il oſe dire des folies, qu'il en diſe. Par la tête-bleu ! repondit-il, je ne ſuis qu'en défiance avec vous, & j'aimerois autant être parmi les ennemis. Pourſui, pourſui, lui dit le Marquis en ſoûriant, elles ne ſeront pas ſi méchantes qu'elles diſent. Ah ! maudit précieux, lui repartit Montal, c'eſt toi qui me perds auprès d'elles, & qui par l'oppoſition d'une fauſſe ſageſſe dont tu te veux maſquer, malgré ce que l'on ſçait de ta vie, gâtes ici tout ce que je dis. On rioit de cette repartie : mais Mademoiſelle Velzers dit. He ! laiſſez-le achever ſon Hiſtoire, afin qu'il ſe faſſe battre. Oüi, oüi ? repartit Mademoiſelle de Barbeſieux : voilà comme il faut dire quand on aime à entendre des folies ; il y a de l'apparence que tu es une bonne piéce, auſſi bien que lui. Laiſſons toutes ces conteſtations, reprit le Chevalier, ſi j'ai à être battu, je le ſerai, & voici la ſuite de mon Hiſtoire.

Deux ou trois jours devant que la Dame ſe mariât

mariât à Monſieur de Lucheres, un Gentilhomme, proche parent du mari, voulant donner lieu à quelque plaiſanterie le jour des nôces, dit à la fiancée qu'elle étoit bienheureuſe, d'épouſer un homme comme Monſieur de Lucheres, qui étoit eſtimé par tout, pour ſon mérite, pour ſon humeur agréable, & pour mille autre belles qualitez. Et à cette heure, Madame, lui dit-il, ce que j'y trouve de plus avantageux ; c'eſt que vous êtes aſſurée qu'il vous traitera bien mieux que n'a fait vôtre premier mari. Ha ! Monſieur, répondit la ſpirituelle Dame : Mon premier mari m'a bien traitée, & j'aurois tort ſi je me plaignois de lui. Helas ! le pauvre homme, il m'a laiſſé vingt mille livres de rente, que vouliez-vous qu'il fît davantage, que de me donner tout ſon bien ? Le bien eſt une belle choſe, repartit le Gentilhomme ; mais ce n'eſt pas aſſez pour une femme de qualité comme vous, ſi on ne la traite avec tout le reſpect qui lui eſt dû, & c'eſt ce que vôtre premier mari n'a jamais fait. Ah ! Monſieur, reprit-elle, pardonnez-moi. Mon Dieu ! Madame, lui dit-il, il s'eſt vanté du contraire à moi-même qui vous parle. Il vous traitoit comme les petites gens traitent leurs femmes & comme un Païſan traiteroit la ſienne, mais non pas en perſonne de vôtre naiſſance. Et comment donc cela ? repliqua-t-elle, toute étonnée. Cela eſt bon, Madame, lui repartit le Gentilhomme, en faiſant le rieur, comme ſi vous ne le ſçaviez pas ? mais vous en uſez en honnête femme, de cacher les défauts de vôtre défunt mari. Je vous aſſure, Monſieur, lui dit-elle, que ſi vous ne vous expliquez autrement, je ne ſçai pas ce que vous me voulez dire.

Et

Et je t'assure à toi, interrompit le Marquis, que si tu n'acheves bien vîte, tu ne seras point battu, car je vois Monsieur le Conseiller qui nous ameine son homme, & les voilà au bout du Jardin.

J'acheve, dit Montal, & il attendoit qu'à ces mots les Filles s'en allassent de peur d'entendre la fin de l'Histoire : mais pas une ne bougea de sa place, ce qui commença à lui donner quelque frayeur. Vous êtes témoin, Mesdames, leur dit-il, qu'il n'y a pas eu la moindre parole scandaleuse en tout ce que je viens de dire. Oüi, répondit Mademoiselle de Barbesieux, & nous ne pouvons rien vous reprocher jusqu'à cette heure. Oh ! reprit-il, mes belles Demoiselles, prenez donc la peine, s'il vous plaît, de vous en aller où il vous plaira, car le reste ne sera pas de même, & il n'y a que Madame de Mulionne qui puisse l'entendre honnêtement. Moi, répondit-elle, je ne veux pas l'entendre non plus, & je veux m'en aller avec les autres. Nous ne prétendons pas nous en aller, dit Mademoiselle de Barbesieux, & nous avons dessein de le bien frotter s'il n'est pas sage. Ne voila pas de nos gens, repartit Montal ; je sois damné si elles n'ont plus d'envie de le sçavoir que moi de le dire : mais pour leur punition, ajoûta-t-il en parlant au Marquis, je te le dirai à l'oreille & elles n'en entendront rien.

A ces mots s'approchant en effet de l'oreille du Marquis, il lui dit : Tu sçauras donc que sur la contestation qui étoit entre le Gentilhomme & la Dame, qui ne pouvoit deviner comment son mari l'avoit maltraitée ; ce Gentilhomme lui dit, N'est-il pas vrai Madame, que lors qu'il vous rendoit ses respects amoureux il vous

vous donnoit le deſſous ? mais il le dit bien plus cruëment, & je t'adoucis tout exprès le terme, de peur que ces Demoiſelles, qui ne veulent pas m'entendre parler haut, ne tâchent d'écouter ce que je te dis tout bas, afin de me faire quérelle. Le Marquis ne pût s'empêcher de rire avec éclat de la maniére dont le Chevalier lui avoit debité cette folie, & Madame de Mulionne dit, je penſe qu'il vient de lui dire une bonne ſottiſe ? J'en ſçavois bien le conte, répondit le Marquis ; mais je vous avouë que j'aurois eu peine à adoucir ſi bien le recit. Ne leur dis pas cela, reprit Montal, elles enrageroient de ne l'avoir pas entendu. Je veux croire pourtant, ajoûta-t-il, qu'elles n'en ont pas perdu un ſeul mot : mais quoi qu'il en ſoit, ce fut la plaiſanterie que le Gentilhomme fit à Madame de Lucheres, & elle lui répondit ; Eſt-ce donc que mon mari ne me devoit pas traiter ainſi ? O Dieu ! Madame, repliqua-t-il, en doutez-vous ? les gens de qualité en uſent bien plus honnêtement avec leurs femmes, mais vôtre vieux mari n'entendoit rien à la civilité, ou croyant qu'il faiſoit aſſez de vous donner ſon bien, il ne tenoit compte de vous traiter mieux. Helas ! Monſieur, reprit-elle, je croyois que toutes les femmes devoient être traitées de même, & je ſouffrois cela avec ſatisfaction & ſans murmure : mais que voulez-vous ? j'étois une jeune innocente à qui il en faiſoit accroire, car ſi j'euſſe ſçû qu'il en devoit uſer d'autre ſorte, je me piquois aſſez de garder mon rang pour ne rien ſouffrir qui l'eût pû bleſſer.

Le bon de l'affaire fut, qu'à quelques jours de là il falut que la Dame épouſât Monſieur de Lucheres, & que comme on eut couché le marié, & qu'il

& qu'il la voulut caresser, elle ne voulut pas souffrir qu'il s'y prît de cette façon. Elle disputa fort & ferme contre lui, & dit qu'on la mettroit plûtôt en piéces que de l'y faire consentir, ajoûtant qu'on traitoit autrement les femmes de sa condition, & que si le défunt avoit abusé de sa jeunesse, elle empêcheroit bien qu'un autre n'en fit autant à l'avenir. Enfin cette belle dispute dura si long-temps, qu'il falut que le Gentilhomme qui écoutoit à la porte avec quelques-uns des conviez, la vint desabuser à force d'en railler le nouvel Epoux. Je serai fort trompé, Mesdames, s'il y en a jamais parmi vous, qui expose son mari à de semblables railleries.

Là finit le Comte de Montal, & on n'eut pas le loisir de lui repartir grand'chose, parce que Monsieur de Lucheres aborda la Compagnie. Il salua toutes les Dames & le Marquis; il embrassa le Chevalier de Montal bras dessus bras dessous, à cause de la connoissance; & après quelques complimens fort enjoüez de part & d'autre, Monsieur le Conseiller dit qu'il étoit temps d'aller souper. Toute la troupe se rendit dans la Salle où l'on se mit à table. Ce ne fut pas un Festin préparé avec galanterie, comme le dîner qu'avoit donné le Marquis de Riberville, mais on ne trouva pas le souper moins bon: & ceux qui connoissent l'humeur somptueuse de Madame de Mulionne, ne douteront pas qu'ayant prévû qu'elle traiteroit une si belle Compagnie, elle ne s'en soit aquittée comme il faut. On fit voir que les viandes étoient bonnes en mangeant beaucoup, & quand la grosse faim fut un peu appaisée, on recommença à s'entretenir & on but des santez. Le Marquis débuta par celle de Madame de Mu-

lionne qu'il adreſſa au Chevalier de Montal. Oüi, répondit le Chevalier, c'eſt à cauſe du ſoufflet qu'elle m'a donné que tu veux que je boive à ſa ſanté, mais il faut que j'y ſonge deux fois. Allez, lui dit-elle, Monſieur le Chevalier, buvez-la, je ne vous donnerai plus de ſoufflets. Mais Madame, reprit le Marquis, ce qu'il vous a dit ne ſe peut-il donc révéler? Par ma foi, repliqua Montal, je le dirai bien encore. Tout beau, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous êtes bien près de moi, & vous ſçavez ce que je vous ai dit de la peſanteur de ma main. Et tête-bleu, reprit-il en hauſſant les épaules, & regardant avec pitié Monſieur de Lucheres, où ſuis-je? Mon pauvre Ami, lui dit-il, tu crois t'être venu mêler parmi des Anges & ce ſont des Diables. Je n'ai pas encore reconnu cela, répondit ce Gentilhomme, & ſi tous les Diables étoient faits comme elles, on s'y donneroit de meilleur cœur qu'on ne s'y donne. Hé! bien, bien, repliqua Montal, tu ſçauras avec le temps ce qu'elles valent, je m'en vais toûjours faire raiſon au Marquis de la ſanté qu'il m'a portée. Grand-merci, Monſieur le Chevalier, répondit Madame de Mulionne. Après cela on but celle de Monſieur le Conſeiller qui en fit autant pour Mademoiſelle d'Arviane, & cette belle fille ayant été priée de chanter par le Marquis de Ribervile, qui ne détournoit pas les yeux un moment de deſſus elle, régala toute la Compagnie d'un petit air bachique, qui mit le vieux Conſeiller en bon train. Ce fut pour lors qu'on commença à dire de bons mots, & à laiſſer régner la joye ſans contrainte: qu'on ſe fit cent petites

niches

niches pour rire, à quoi entre autres ne servit pas peu la tromperie que les laquais firent au petit bon homme Procureur, que le Conseiller avoit amené avec lui ; car ces fripons sçachant qu'il haïssoit l'eau mortellement, ne lui servirent autre chose dans un verre double, par le pied duquel ils avoient versé le vin à égale hauteur, & on voyoit ce pauvre petit homme grimacer toutes les fois qu'il faisoit raison, sans oser dire ce qui en étoit cause, ni pourquoi il ne buvoit pas tout, & ne faisoit que toucher le verre.

Enfin après qu'on eût apporté le fruit, Madame de Mulionne se penchant vers l'oreille du Marquis ; Monsieur, lui dit-elle, si nous voulons entendre encore une Histoire plaisante, il faut que nous obligions ce petit homme à nous conter ce qui lui est arrivé depuis peu. Je crois Madame, répondit Monsieur de Luceres qui avoit entendu ce discours, que la chose ne sera pas mal-aisée à obtenir, pourvû que vous témoigniez que vous la desirez. Non, reprit-elle, cela ne plairoit peut-être pas à mon mari venant de ma part, il faut que ce soit autre que moi qui mette l'affaire sur le tapis, & Mademoiselle de Barbesieux seroit toute propre à cela. A quoi serois-je propre ? répondit cette Demoiselle qui s'ouït nommer avec mystére. Monsieur le Marquis vous le va dire, lui repartit Madame de Mulionne, & en effet le Marquis lui dit dequoi il s'agissoit.

Aussi-tôt elle se fit donner du vin, & pria la Compagnie d'en faire autant, puis s'adressant à Monsieur le Conseiller, elle dit qu'elle alloit porter sa santé à la ronde ; mais que comme on l'avoit avertie que quelqu'un trichoit, celui

qui laiſſeroit du vin dans ſon verre conteroit ſur le champ la plus plaiſante avanture de ſa vie, & cela ſans exception de perſonne, non pas même de Monſieur le Procureur. Le bon homme voyant bien pour qui la partie étoit faite, répondit en riant à Mademoiſelle de Barbeſieux, qu'on n'avoit pas conſpiré contre lui d'une voix ſi baſſe, qu'il n'eût bien entendu ce que Madame de Mulionne avoit dit à Monſieur le Marquis, mais qu'il aimoit mieux ſe réſoudre à ne rien laiſſer au fond de ſon verre. En ce cas, lui repartit-on, Monſieur le Procureur, vous ne ſerez obligé à rien. A ces mots il penſa vuider la coupe en avalant tous ce qui étoit dedans; mais il ne fut jamais plus ſurpris que quand il y vit tout le vin demeuré, & qu'il commença enfin à reconnoître la tromperie. Ah! pauvre Monſieur Tigean, lui cria le Conſeiller, on t'a fourbé! Ma foi, oüi Monſieur, répondit-il, & je n'ai pas encore bû une goute de vin. Cependant la Compagnie ſe tenoit les côtez de rire, & Mademoiſelle de Barbeſieux dit, en pourſuivant ſa pointe; Allons, allons, Monſieur le Procureur, vous voudriez bien trouver quelque échapatoire, mais vous avez encouru la peine, puis que vôtre verre n'eſt pas vuide; & il faut que vous nous contiez l'Hiſtoire de vôtre Prieuré. Ah! répondit le petit bon homme, j'en appelle par devant Monſieur le Conſeiller, cela n'eſt pas juſte. Mon pauvre ami, reprit le Conſeiller, je ne ſuis pas ici le plus fort, & tu es vendu. Elles m'ont obligé moi-même, en arrivant, de leur conter une Hiſtoire; & ſi elles ont réſolu que tu contes la tienne, il n'y a point de rémede, je te conſeille de boire trois ou quatre bons coups où il n'y

ait

ait point d'eau, & d'en passer par où elles voudront. Cela est poutrant bien rude, Monsieur, repliqua-t-il ; mais enfin il faut vouloir ce qu'il plaît aux Dames. Si elles se moquent de moi, du moins ne seront-elles pas les premiéres qui l'auront fait.

A ces mots il se fit apporter un verre & une bouteille du meilleur vin, dont il but selon l'ordonnance du Conseiller, à la santé de ses auditeurs : & cette liqueur l'ayant animé un peu plus que l'eau qu'il avoit beuë, il commença de cette sorte l'Histoire qu'on vouloit sçavoir.

HISTOIRE

De l'Abbé de Saint Firmin, de Mademoiselle de Beffemont, & du Procureur Tigean.

JE ne suis pas le seul qui a contribué aux incidens de cette Histoire, & d'autres que moi y ont eu bonne part, mais je suis celui que l'on a le plus berné. Il y a environ six mois qu'un Gentilhomme, ou soi disant tel, c'étoit toûjours un homme de façon modeste, & qu'on n'eût jamais pris pour un fripon, mais je vous assure qu'il ne faut guére juger des gens à la mine. Ce Gentilhomme donc, qui se disoit de Thoulouse, rechercha en mariage une fille de ma connoissance. Ce fut une Demoiselle qui avoit servi long-temps Madame la Duchesse de.. de.. de.. je ne me souviens plus de son nom : mais tant y a qu'elle avoit amassé environ deux mille écus d'argent à son service, & qu'outre cet argent-là, elle avoit de bien bonnes parties : car elle avoit l'humeur gentille, elle causoit

bien, & enfin ne rebutoit point les Marchands. En un mot c'étoit unt fille que Monſieur l'Abbé de Saint Firmin, celui qui fait ſi bien ces petites Chanſons, voyoit & cajolloit ſouvent; toutefois on n'en ſoupçonnoit aucun mal, & on les eſtimoit tous deux fort honnêtes gens. Celui qui la rechercha s'appelloit Monſieur de Broyonne, & vous remarquerez que c'étoit un nom qu'il s'étoit donné, tout ſemblable à celui d'un Gentilhomme de Thoulouſe qui poſſedoit une terre aſſez jolie; ce qu'il avoit fait pour tromper plus aiſément la Demoiſelle, ſi elle fut venuë à s'informer des biens qu'il diſoit avoir dans cette Province.

Les choſes étant bien avancées, au grand contentement de la fille, & les articles du mariage ſignez, on n'attendoit plus qu'une Lettre de change de quatre mille francs, que le futur époux diſoit être en chemin pour lui, & qu'on lui envoyoit de ſon Païs pour acheter tout ce qui étoit néceſſaire, mais cette Lettre tardant trop à venir, parce qu'elle n'étoit qu'en idée: Enfin nôtre Gentilhomme, qui avoit ſon but en tout cela, s'aviſa d'en faire écrire une, par laquelle on lui mandoit les raiſons de ce retardement, dont il feignit d'être au deſeſpoir. Et en même temps, il s'en fit adreſſer une autre qu'il avoit lui-même écrite auſſi bien que la premiére, & dans celle-ci on lui donnoit avis de la mort d'un certain Prieur de Languedoc, dont le Benefice valant trois mille livres de rente, étoit à ſa nomination. Cette nouvelle étant venuë à ce Gentilhomme, jugez quelle fut la grandeur de ſa joye; elle n'eût point paru plus naturelle ſi cela eût été vrai; Dieu lui renvoyoit par ce moyen dequoi regagner

gner l'argent de la Lettre de change qui lui avoit manqué : & cela ne servit pas peu à faire encore que cette fille s'en estimât plus heureuse, considérant le beau droit de Patronage qui étoit annexé à la Seigneurie de son Amant.

Elle ne pût laisser passer la journée sans le publier à ses amis, & à l'Abbé de Saint Firmin tout le premier. Celui-ci lui ayant ouï parler de trois mille livres de rente, songea qu'il auroit de quoi faire des Chansons tout à loisir avec ce revenu-là : & mordant à l'hameçon, mon Dieu, lui dit-il Mademoiselle, comme vous avez tout pouvoir sur ce Monsieur-là, ne pouvez-vous pas faire en sorte qu'il me nomme à ce Benefice ? Il aimera mieux obliger un homme comme moi, qui ai de la réputation, & qui lui ferai outre cela un Présent fort considérable, que d'en favoriser peut être un inconnu, à la seule recommandation de quelque grand Seigneur, qui ne lui en sçaura aucun gré. Voyez, proposez-lui la chose, & faites que je vous aye l'obligation d'avoir ajoûté trois mille livres de rente à mon petit revenu : ce sera dequoi réchauffer la Muse : & mort ! laissez faire, nous en mangerons les chapons. La Demoiselle lui promit qu'elle en parleroit, & de fait, elle en parla dès le soir même à son Accordé. Celui-ci crut déja avoir excroqué trois ou quatre cens Louïs à l'Abbé de Saint Firmin. Il répondit à Mademoiselle de Beffemont, c'étoit le nom de cette fille, qu'elle étoit la maîtresse absoluë de tout ce qui lui appartenoit ; qu'elle pouvoit donner sa parole à Monsieur l'Abbé ; que ce seroit pour lui le Benefice, & qu'elle disposeroit aussi de la reconnoissance qu'il en feroit.

L'Accordée toute joyeuſe annonça dès le lendemain cette bonne nouvelle à l'Abbé, qui en alla remercier le Gentilhomme, & lui faire les plus belles amitiez du monde. Il ne ſe paſſa aucun jour qu'il ne lui envoyât des Poëſies; je ne ſçais point comment on les appelle; je penſe qu'on nomme cela des Verdelets ou Virelets. En attendant ſa nomination il lui décrivoit dans ces Poëſies les plaiſirs que leur vaudroit le revenu du Prieuré, qui feroit toûjours autant au Gentilhomme qu'à lui; & enfin il lui mandoit quantité d'autres belles choſes auſquelles le fin Matois ne répondit que par de ſemblables Vers, ne ſe preſſant point de faire cette nomination; car il ne vouloit nullement ſe fier à la libéralité que l'Abbé lui pourroit faire, & même il ne jugeoit pas qu'il eût les reins aſſez forts pour fournir la ſomme qu'il prétendoit. Comme néanmoins il avoit donné ſa parole à la Demoiſelle d'en pourvoir cet Abbé, & qu'elle le preſſoit tous les jours d'en venir aux effets, il eût falu enfin qu'il s'y fût réſolu. Mais pour faire en ſorte qu'elle le priât autant à l'avenir de ne point donner ce Benefice à l'Abbé de S. Firmin, qu'elle l'avoit preſſé juſques-là du contraire; & pour avoir le temps par même moyen, d'attendre qu'il ſe préſentât une Dupe un peu plus en fonds que cet Abbé, qui ne fut autre que moi, de par le Diable! voici la ruſe dont il s'aviſa. Comme il n'y a guére de filles qui n'ayent fait quelques fredaines, les unes plus criminelles, les autres moins; mais toûjours aſſez pour y avoir dequoi médire d'elles quand on les ſçait.

A vous, Meſdemoiſelles, s'écria le Chevalier de Montal; voilà Monſieur le Procureur qui parle à vous.

à vous. Hé! nous l'entendons bien, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & nous voyons bien qu'il ſe vange de nous, mais patience. Ah! Mademoiſelle, pardonnez-moi, repliqua le petit homme, j'ai dit cela ſans y ſonger & honni ſoit qui mal y penſe. Mon Dieu! lui repartit Montal, pourſuivez, Monſieur le Procureur, & ne craignez rien; ſi vous aviez dit auſſi vrai toute vôtre vie, que vous venez à cette heure de le dire, il n'y auroit pas au monde un homme plus véritable que vous. Hola donc, Chevalier, repartit Mademoiſelle Velzers, en lui donnant un petit coup de ſa fourchette ſur les doigts, je vous trouve plaiſant de dire qu'il n'y ait pas une fille qui ſoit ſage! Je ne l'ai pas dit en ces termes-là, ajoûta-t-il, mais puiſque vous m'en donnez l'exemple, je ne croirois pas mentir quand je le dirois, & je penſe même qu'il n'y a rien de plus véritable. L'impertinent! s'écria Mademoiſelle de Barbeſieux, & puis s'adreſſant au Conſeiller, n'eſt-il pas vrai Monſieur, lui dit-elle, que nous devrions noyer cet homme-là? Ecoutez, reprit le bon Vieillard en riant, il n'y a que vous qui ſçachiez s'il a raiſon ou non. He quoi? lui dit Mademoiſelle Velzers, vous doutez auſſi de nôtre vertu? & vous avez peur de vous méprendre en parlant à nôtre avantage? Non pas cela, repliqua-t-il, mais je dis qu'il faut que Monſieur le Chevalier ſçache de vos affaires, pour avancer ce qu'il avance. Helas! Monſieur, reprit froidement Montal, il n'y en a pas une des quatre que vous voyez-là, de qui je ne pûſſe avec raiſon dire pis que pendre, ſi je l'avois entrepris. Quoi, dit Madame de Mulionne, ſans en excepter Mademoiſelle d'Ar-

viane que vous ne connoiſſez que d'aujourd'hui ? Moi, reprit-il, je la connois aſſez pour ſoûtenir qu'elle eſt la plus ſage des quatre. Cette aimable malade rougit un peu à ces mots, comme ſi elle eût reconnu qu'il lui donnoit par malice cette loüange de ſageſſe, parce qu'elle étoit ſujette à tomber quelquefois en une eſpéce de folie ; & le Marquis en fit des reproches au Chevalier par pluſieurs ſignes. Cependant le Conſeiller dit, Vous avez tous preſſé & tourmenté Monſieur Tigean pour lui faire conter ſon Hiſtoire, & voila que vous ne vous en ſoüciez plus. Comment, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, nous ne nous en ſoucions plus ? nous n'avons pas oublié l'endroit où nous en ſommes demeurées, & nous ne prétendons pas que la folie du Chevalier nous faſſe rien perdre. Monſieur le Procureur m'excuſe bien, reprit Montal, je ne lui ai pas fait tant de déplaiſir qu'on croit, & je n'ai fait que lui donner le temps de reprendre un peu de courage : allons, pourſuivit-il en choquant ſon verre contre le ſien, à vôtre ſanté Monſieur Tigean. Le petit bon homme lui fit raiſon, & après que chacun lui eût prêté une nouvelle attention, il recommença à parler de cette ſorte.

J'en étois, ce me ſemble, demeuré à la ruſe dont mon Gentilhomme ſe ſervit pour faire en ſorte que ſa Maîtreſſe ne le preſſât plus de donner le Benefice à l'Abbé. Ayant donc déterré de certaines médiſances qu'on faiſoit d'elle, comme par exemple, qu'elle avoit été longtemps bien avec le mari de ſa Ducheſſe, & qu'un jour que cette Ducheſſe rentra aſſez inopinément dans ſa chambre, elle avoit trouvé Monſieur le Duc ſi en deſordre & la Demoiſelle

ſi

ſi rouge, qu'il y avoit dequoi ſoupçonner qu'il l'avoit preſſée & qu'elle s'étoit défenduë; ayant, dis-je, apris cela quelque part, ce ruſé Tholozain fit tomber la choſe à propos, en cauſant un jour avec elle, lui demanda ſi elle connoſſoit bien cet Abbé, & ſi elle étoit bien aſſurée qu'il fût des ſes amis. O! répondit-elle, c'eſt le meilleur que j'aye, & un homme qui donneroit ſa vie pour mes intérêts. Ne vous fiez plus à lui, reprit ce fourbe, car il m'a dit telle & telle choſe de vous, & ſous prétexte de vouloir reconnoître la grace que je lui devois faire, de le nommer au Prieuré, par un avis de véritable ami, il a fait tout ce qu'il a pû, pour me détourner de vous épouſer. Je vous laiſſe à penſer ſi la Demoiſelle de Beffemont fut en colére de cette prétenduë perfidie de l'Abbé de Saint Firmin. Ah! Monſieur, s'écria-t-elle, c'eſt un Impoſteur, c'eſt un méchant, puis qu'il faut que je le diſe, qui a toûjours eu de folles prétentions ſur moi, & qui vous a dit cela par jalouſie; mais ſi vous m'aimez vous m'en vengerez, & bien loin de lui donner le Prieuré, vous lui donnerez cent coups de bâton. Elle diſoit cela avec une colére horrible, parce que la vérité l'avoit peut-être offenſée, & que comme on ſe trompe toûjours, elle s'imaginoit qu'il n'y avoit que l'Abbé qui eût pû dire de ſes nouvelles : toutefois il en étoit fort innocent. D'autre côté, mon Impoſteur rencontrant ce pauvre jeune homme au ſortir de chez elle, lui dit avec une haute effronterie. Monſieur l'Abbé, ma Maîtreſſe eſt dans une furieuſe colére contre vous, & m'a bien défendu de vous nommer deſormais au Benefice, à cauſe que vous avez chargé quelqu'un

de m'avertir des médisances qu'on faisoit d'elle, & je vous conseille d'y remédier avant que cela prenne racine : ce qu'il disoit afin qu'il y allât sur le champ, & que cette fille extrêmement emportée, le maltraitant tout à fait, ils se broüillassent davantage, ainsi que la chose arriva ; car comme le pauvre Abbé voulut entrer dans sa chambre pour se justifier, elle ne l'apperçût pas plûtôt, qu'elle le prit aux cheveux, & que le terrassant sur le plancher elle lui donna tant de coups de pieds, d'ongles & de dents, qu'il falut que les voisins accourussent au secours pour les séparer. O Dieu ! dit Mademoiselle de Barbesieux, c'étoit le pauvre Orphée que déchiroit une Bacchante. C'étoit ce qu'il vous plaira, reprit le Procureur, mais l'Abbé de S. Firmin dégoisa pour se vanger tout ce qu'il sçavoit d'elle, en sorte que c'étoit le plus beau charivari du monde, & que le fourbe eut le contentement de les voir broüillez pour long-temps. Or voici maintenant mon tour à moi, & je vai joüer mon personnage dans cette Comédie.

A quelques jours de là, Mademoiselle de Beffemont vint au Palais faire des empletes : & comme je la connoissois particuliérement, je lui dis, l'ayant rencontrée à un des Pilliers de la grand' Salle, Bon jour, Mademoiselle, bon jour : hé bien ? quand danserons-nous ? Helas ? répondit-elle mon pauvre Voisin, tout est presque rompu, & vous ne vous imagineriez jamais le lâche tour que m'a joüé l'Abbé de Saint Firmin ? Ce traître, dit-elle, à qui je découvrois bonnement tous mes secrets, avec qui je vivois sans façon, & que je croyois de mes meilleurs amis, a été dire des sottises à Monsieur

de

de Broyonne pour le détourner de m'épouſer. Cela n'eſt pas bien, repliquai-je, & il a tort. Ce ne ſeroit rien, reprit-elle, s'il ne m'avoit point eu d'obligation, mais c'étoit pour me récompenſer d'un Prieuré de trois mille livres de rente que je lui faiſois donner ; ſe peut-il voir une plus haute ingratitude ? Vous lui faiſiez donner, repartis-je, un Prieuré de trois mille livres de rente ? Oüi, me répondit-elle, mon pauvre Monſieur Tigean ! un Prieuré de ce revenu-là, auquel Monſieur de Broyonne a droit de préſenter, & dont il m'avoit laiſſé la diſpoſition pour celui qu'il me plairoit. Mais vraiment, lui dis-je tout étonné, oubliez-vous que je ſuis vôtre très-humble ſerviteur, & qu'outre cela je ne ſuis pas ingrat envers les gens qui me font plaiſir ? Pourquoi ne ſongez-vous pas à moi quand il vous vient de ces bonnes aubeines ? vous m'avez entendu dire ſi ſouvent que ſi je trouvois un Benefice je me retirerois du Palais ? Helas ! dit-elle tout en pleurant, il ne tiendra qu'à vous qu'il ne l'ait jamais, & qu'on ne vous mette en ſa place ; car je pérdrois plûtôt corps & ame que de conſentir qu'il en fût pourvû ; & s'il l'emportoit malgré moi par ſes artifices, il n'y auroit point de dévolus que je ne fiſſe jetter deſſus : je ſçai aſſez de ſa vie pour en venir à bout ; & à l'heure que je vous parle, il eſt encore entretenu par une vieille bigotte, qui toutes les fois qu'elle veut qu'il aille à certain Rendez-vous, met à ſa fenêtre un petit linge qu'il voit en paſſant, & cela leur ſert de billet d'avis.

L'invention n'en eſt pas mauvaiſe, interrompit Monſieur de Lucheres, & c'eſt le moyen de

n'être pas trahi par des valets. Croyez-vous donc cela ? dit Madame de Mulionne ? Si je le croi Madame ! repartit Montal, n'en doutez nullement. Hé ! je le croirois bien, ajoûta Mademoiſelle de Barbeſieux ; car il n'y a rien de plus damné ni de plus méchant que de certaines bigottes, & à moi qui vous parle il n'y a point de piéces qu'une de ces ſcélérates ne m'ait faites. Je vous en ferai le conte quand ce ſera à mon tour de parler.

Pour moi, reprit le Procureur, je ſongeai à me pourvoir du Prieuré, ſans m'arrêter aux choſes qu'on dît de l'Abbé de Saint Firmin, & même je ne les écoutai pas trop ; car je n'ai jamais pris plaiſir à entendre les médiſances. Je m'imaginai que tout ce que la Demoiſelle ſçavoit de lui, étoit l'effet de quelque fauſſe confidence qu'il lui avoit faite, comme c'eſt l'ordinaire de ceux qui veulent tromper les filles, de leur conter des fables & des bonnes fortunes qu'ils n'ont euës qu'en idée, afin de les amener à leur but par cet étalage, qu'ils font tacitement de leur mérite & de leurs proüeſſes.

Ha ! Monſieur le Procureur, s'écria à ces mots le Chevalier, vos digreſſions nous perdent, & vous découvrez tellement à ces Dames toutes nos fineſſes, qu'elles ſeront couſuës de fil blanc à l'avenir, quand nous voudrons nous en ſervir contre elles. Il eſt vrai, ajoûta Madame de Mulionne, que c'eſt par où ces traîtres d'hommes commencent, quand ils n'oſent tout d'un coup parler de leur paſſion ; ils font des Hiſtoires, comme dit Monſieur Tigeau, & les bêtes de filles qui les déviſageroient s'ils leur avoient parlé d'amour de but en blanc, ſe laiſſent

sent toucher par l'exemple de ces avantures chimériques, où ils gliſſent inſenſiblement le venin de leurs méchantes maximes qui font une vertu du vice, & puis voila comme elles ſe perdent toutes. Hé Madame! s'écria deux fois Mademoiſelle Velzers, faites grace à quelques-unes, & croyez du moins qu'il y en a ici qui ne ſe laiſſeroient pas prendre de la ſorte. Croyez qu'il y en a, à qui Monſieur le Chevalier auroit beau conter ſes bonnes fortunes, avant qu'elles fuſſent tentées d'en augmenter le nombre. J'en doute, reprit Madame de Mulionne. Morbleu! Madame, dit ce Chevalier en prononçant l'R bien fort, vous avez raiſon; Car elle qui veut être exceptée ſeroit la premiére à s'en laiſſer chatoüiller. Tu ne manques pas de vanité, lui répondit Monſieur de Lucheres, & je crois Mademoiſelle plus inſenſible que tu ne dis. Mais, Madame, ajoûta la belle Hollandoiſe à Madame de Mulionne, ces contes-là vous ont-ils quelquefois touchée, vous, puiſque perſonne n'en échape? Non, répondit-elle, parce qu'on m'a mariée ſi jeune que je n'en étois pas capable: mais je ne ſçais ce qu'ils feroient ſi j'étois encore fille, & que je n'euſſe pas mon compte. Ah! reprit Velzers entre ſes dents, c'eſt donc que vous avez vôtre compte, j'en ſuis bien aiſe. Cela fit rire, & ce fou de Montal relevant encore la choſe, Par ma foi, dit-il Monſieur le Conſeiller, vous devez être bien glorieux de faire ainſi le compte de Madame.

Le bon Vieillard dormoit à demi, quand on lui porta cette attaque, & cela le réveilla & le fit rougir en même temps. Ha! répondit-il, vous êtes tous de bonnes gens, & vous n'engendre-

gendrerez jamais de mélancolie. Là-deſſus Monſieur le Marquis reprenant la parole, à cauſe qu'il voyoit auſſi le petit bon homme prêt à dormir ? Meſſieurs & Meſdames, dit-il, Monſieur le Procureur s'ira coucher ſi vous ne l'écoutez, car il s'endort. Ha ! pardonnez-moi, répondit-il en ſe réveillant bruſquement, pardonnez-moi ; je ne fai pas cette incivilité dans une ſi bonne Compagnie, & j'acheverai mon recit ſi l'on veut. Oüi, lui dit-on, Monſieur Tigean, on vous en prie.

Je preſſai donc la Demoiſelle, pourſuivit-il, de m'aboucher avec ſon Monſieur de Broyonne, qui lui ayant proteſté que les médiſances de l'Abbé n'avoient pas diminué ſon amour, lui fit les mêmes complimens pour moi que pour cet Abbé, & lui promit de faire tout ce qu'elle ſouhaiteroit. Je convins avec lui de lui faire une donation de quatre mille livres comptant, en avancement de ma ſucceſſion à laquelle je voulois qu'il eût part, pour marque de la longue amitié qui avoit été entre nous. Laquelle donation étoit de ces ſimonies à la mode, par la ſubtilité deſquelles on a trouvé le ſecret de ne ſe plus damner qu'au ſeul jugement de Dieu, en ſe ſauvant dans l'opinion des hommes. Et je dois bien me conſoler ſans doute d'avoir perdu cet argent, car encore valoit-il mieux que je le perdiſſe que mon ſalut. Voilà de bons ſentimens, Monſieur Tigean, lui dit le Conſeiller, & vous ne pouvez manquer de regagner ailleurs vôtre argent, tandis que vous les aurez. Helas ! Monſieur, répondit-il, je n'y ſonge plus ; puis reprenant le fil de ſon diſcours : Après que j'eus fait cette belle donation, mon Gentilhomme

homme me dit qu'il ne vouloit point toucher mon argent que je ne me fusse bien informé de lui, ce que le traître faisoit afin de me piquer d'honneur, & que je le lui comptasse plûtôt comme je fis, en lui disant qu'il se moquoit de moi; je ne pensois pas dire si vrai. Ce n'est pas que je ne me fusse déja informé de ce Prieuré: On m'avoit même fait réponse du Convent, qu'en effet, Monsieur de Broyonne en étoit le Patron: mais ce n'étoit pas le Broyonne que nous connoissions Mademoiselle de Beffemont & moi. Quoi qu'il en soit, la présentation faite & mon argent touché par ce fourbe, j'envoyai en Cour de Rome pour mes Bulles. Cependant mon homme qui n'avoit attendu qu'après mes Louïs pour se marier, épousa la Nymphe qui lui compta aussi ses deux mille écus dont il donna bonne quittance. Nous étions les meilleurs amis du monde. Je les traitois encore tous les jours, & ne me sentois pas d'aise de songer qu'on m'appelleroit à l'avenir Monsieur le Prieur. J'en donnai avis à tous mes amis qui m'en félicitérent, & il n'y eut pas jusqu'à une Dame, laquelle ne m'avoit jamais voulu avoüer pour son parent étant Procureur, qui commença de m'appeller mon cousin à tour de bras devant tout le monde, dans l'espérance peut-être que le Prieuré retourneroit un jour à Monsieur son fils. Quand mon argent ne m'auroit valu que cette reconnoissance illustre, encore est-ce quelque chose. Ces réjoüissances publiques durérent bien six semaines, après lesquelles elles furent augmentées par l'arrivée des Bulles. Alors Mr. de Broyonne résolut de me faire partir pour aller me mettre en possession, &

pour

pour mener en même temps sa nouvelle épouse dans ses biens de Languedoc. Je fus deux jours à recevoir les adieux & les complimens de tous mes amis, & à en traiter à bouche que veux-tu tout autant qu'il en venoit, ce qui, je croi, m'en attiroit le plus grand nombre. Après cela je me mis en chemin pour ce beau-Voyage dont je fis encore les fraix, donnant les violons tous les soirs par dessus le marché à nos mariez, & aux filles des Bourgs & Villages, où nous gîtions, pour commencer la vie de la plûpart des autres Beneficiers, & nous arrivâmes dans cette gayeté à une journée, près du Prieuré. Là, nôtre homme nous dit qu'il faloit qu'il nous devançât, pour aller donner ordre à ma réception, & me recommandant d'amener doucement sa chere femme, à qui il dit adieu fort tendrement, le galant fendit le vent avec mes quatre mille francs & les deux mille écus de la nouvelle Dame de Broyonne, & je croi que ce ne sera de nôtre vie que nous le reverrons. Cependant je suivis ma route le lendemain avec la Demoiselle, que je remerciai encore tête à tête plus de mille fois de la bonne affaire qu'elle m'avoit fait faire, à quoi elle se tuoit de répondre par d'autres complimens remplis d'une si tendre amitié, que cela me tiroit des larmes de reconnoissance.

Mais, dit Montal, étant comme cela seul avec une mariée, Monsieur le Procureur ne la cajolloit-il pas un peu? Hé mon Dieu? Monsieur, répondit le bon petit homme, si je m'en fusse mêlé elle m'eût trouvé aussi fourbe en amour que son mari l'étoit en autre chose; car ce n'est pas à mon âge où l'on y peut avoir de la sincérité.

rité. Mais enfin, continua-t-il, nous arrivâmes le lendemain sur le soir au Prieuré; & sur ce que je déclarai le sujet de ma venuë, on me reçût avec grande exultation & grand respect. On mit Madame de Broyonne dans l'appartement destiné aux Dames qui survenoient; Et moi on me logea en pompe & cérémonie dans celui de Monsieur le Prieur: où si je ne dormis guére à cause de ma joye, du moins je dormis mieux que la nouvelle épouse, qui ne pouvoit deviner pourquoi son mari n'étoit pas encore arrivé au Convent. Les Religieux ravis que leur Patron eût fait choix d'une si belle femme, la consolérent le mieux qu'ils pûrent, & lui dirent qu'ils la viendroient peut-être surprendre agréablement le lendemvin dès le grand matin, ce qui arriva. Mais ce fut le Diable, ce n'étoit point nôtre homme. C'étoit le véritable Monsieur de Broyonne de Thoulouse qui étoit revenu de Paris presqu'en même temps que nous, & qui fut bien étonné d'être marié sans le sçavoir, & d'avoir nommé un Prieur sans s'en ressouvenir. On l'amena à sa prétenduë femme qui ne le connut point, & qui n'avoit garde de le connoître. On me l'amena aussi, & on me demanda en vertu dequoi j'étois Monsieur le Prieur. Je montrai mes Provisions. Les Bulles étoient vrayes, mais la présentation étoit fausse, & par conséquent on me dit que j'étois un fourbe. Quelques Religieux qui aimoient bien à fesser, dirent que je méritois qu'on me fît faire une promenade à l'entour du Convent, & puis qu'on me livrât au Bras séculier, pour servir d'exemple. Le véritable Monsieur de Broyonne qui reconnut bien que nous avions plûtôt la mine d'avoir été

fourbez

fourbez que d'être des fourbes, nous ſauva cet affront à la jeune épouſée & à moi, & il falut que nous priſſions patience. Voila, Meſdames, l'Hiſtoire dont Madame de Mulionne a voulu rire encore une fois, mais je vous conſeille à tous d'aller vous coucher : cela vous fera plus de bien qne toutes les réflexions que vous pourriez faire ſur mon avanture.

Fin du troiſiéme Livre.

LA FAUSSE CLELIE, OU HISTOIRES FRANCOISES.

LIVRE QUATRIE'ME.

TOUTE la Compagnie suivit le conseil du petit bon homme Tigean. Les Dames un peu fatiguées de n'avoir pas bien dormi la nuit précédente, à cause du changement de lit, se retirérent volontiers, à l'exemple de Monsieur le Conseiller qui se faisoit déja conduire dans son appartement, sans dire mot, & le Marquis de Riberville, & le Chevalier de Montal en firent de même. Mais le lendemain tous se rassemblérent dans la chambre de Madame de Mulionne pour sçavoir à quoi on passeroit le temps ce jour-là, qui étoit un des plus beaux jours de l'Eté; il n'y eût que Monsieur de Lucheres que ses affaires avoient obligé de s'en retourner dès le point du jour.

D'abord on y proposa cent sortes de divertissemens; mais comme on sembloit embaraſſé au choix, Monsieur Tigean sçût résoudre la difficulté, en disant qu'il faloit commencer par un bon déjuner. Allons, dit le vieux Conseiller, Monsieur Tigean a raison, qu'on nous apprête quelque chose, un doigt d'excellent vin nous pourra donner conseil. Le déjuner fut aussitôt préparé dans la Salle où chacun alla se rendre,

dre, la joye s'y réveilla avec l'appétit, mais on ne pût tromper pour la ſeconde fois le petit bon homme Procureur, avec un autre verre qu'on lui avoit préſenté, dans le pied duquel le vin s'enfuyoit quand on le portoit à la bouche. On ne trompe pas deux fois de ſuite un Procureur en Parlement, dit-il, & c'eſt lui qui attrape les autres. Il eſt vrai, lui répondit en riant Mademoiſelle de Barbeſieux, que vous attrapâtes bien l'homme au Prieuré ? Et à propos, dit Madame de Mulionne, nous laiſſâmes hier achever cette Hiſtoire, ſans plaindre Monſieur Tigean de ſon infortune. Helas ! ajoûta-t-elle, ce pauvre Monſieur Tigean ! il eſt ſi honnête homme ! Oüi, je croirois aſſez ce que vous dites, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux. Oh ! s'écria Madame de Mulionne, perſonne n'en doute, & tel que vous le voyez il n'a jamais fait aucune fourberie depuis quarante ans qu'il fait ſa profeſſion, ce qui eſt une choſe preſque inconcevable. Vous penſez railler ici mon Procureur, dit le Conſeiller, mais il eſt vrai, ſans offenſer les autres, que je n'en ai point connu de plus conſcientieux que le petit bon homme Tigean, & que c'eſt pour cela que je l'aime. Monſieur, répondit-il, je doi à vôtre ſeule bonté la bonne opinion que vous avez de moi. Fort bien, dit Montal, qui ſe vint mêler à cet entretien ; mais malgré la bonne opinion, qu'on a de lui, vous verrez qu'avec toute ſa conſcience, ce Monſieur Tigean ne laiſſera peut-être point de ſe conſoler de la perte de ſes quatre mille francs, aux dépens de la Demoiſelle de Beffemont, qu'il a ramenée à Paris ; & qu'au hazard de la fourber il lui fera l'amour. Hé ! mon Dieu, Monſieur, lui repartit bruſquement & plai-

plaisamment le petit homme : j'ai deux fois ôtre âge, & je ne suis point courtisan ; mais quoi que j'aye dit, peut-être la fourberois-je encore moins que vous ne fourbez vos maîtresses; car souvent ce qui reluit n'est pas or, & les femmes ne se contentent point de babil. Un éclat de rire s'éleva à ces mots, & rendit Montal quelque temps assez interdit, parce qu'il n'avoit pas attendu cette replique : mais enfin Madame de Mulionne, craignant que ce défi du Procureur ne portât le Chevalier à une conversation un peu trop libre, comme la matiére sembloit l'y engager, le tira d'affaire en mettant autre chose sur le tapis. Hé bien, dit-elle, que voulons-nous donc faire aujourd'hui ? conterons-nous encore des Histoires ? tout le monde n'a point satisfait à la loi que nous fimes hier. Non, Madame, lui répondit le Marquis de Riberville, qui jusques-là avoit entretenu paisiblement sa Clelie ; N'y eût-il que vous. Ho ! pour moi, repliqua-t-elle, je n'en sçais point : & comme j'ai déja dit, nous n'avons point fait l'amour mon mari & moi, avant que de nous marier. Mais, Madame, dit le Chevalier, est-ce que vous n'auriez pû faire d'Amans depuis vôtre mariage ? Sauf la révérence de Monsieur le Conseiller, ajoûta-t-il en folâtrant, vos yeux n'ont pas été faits pour le visage d'une Dame, qui ait dû être sans soûpirans jusqu'ici, & si je croyois que vous n'en eussiez point, je deviendrois vôtre Galant dès à cette heure, en présence même de Monsieur vôtre mari. Monsieur, repliqua le Conseiller en soûriant, ne lui faites point cet honneur, je vous assûre qu'elle en a d'autres que vous, & même de plus pressans. J'aime Monsieur le Conseiller, dit Mademoiselle de Barbesieux,

d'être comme cela de bonne foi. Hé bien, Madame, pourſuivit-elle, en s'adreſſant à Madame de Mulionne, vous nous conterez donc, s'il vous plaît, l'Hiſtoire de vos Amans, puis que vous en avez : & vous ne prétendrez pas vous diſpenſer de la loi, qui a obligé les autres de conter leurs avantures. Ha ! répondit Madame de Mulionne, c'eſt moi qui ai fait la loi, & le Légiſlateur eſt au deſſus d'elle. C'eſt pourtant bien nôtre intention, repartit Montal, qu'elle ſera au deſſus de vous, & que vous nous direz même tout à l'heure quels ſont ces Amans-là, autrement nous publierons que vous avez des intrigues ſi honteuſes, que vous n'oſeriez les avoüer. Ah ! dit le Marquis de Riberville, je ne penſe pas que ce ſoit ce que Monſieur le Conſeiller apprehende, & je croi qu'il eſt bien aſſuré de Madame. Ma foi, dit le bon Vieillard, il n'y a qu'heur ou malheur à cela, & les femmes ſont fidelles ou infidelles ſelon les occaſions. Lucrece étoit la plus cruelle femme de Rome, & elle ne laiſſa point de ſe rendre avant que de ſe tuer. A ces mots, Madame de Mulionne vouloit répondre, mais la belle Mademoiſelle d'Arviane qui entendit parler mal de Lucrece, prenant la parole pour dire qu'il ne devoit point faire ce tort à cette Romaine, lui dit ſérieuſement qu'il ſe trompoit : c'eſt à dire que la pauvre fille retomba peu à peu dans ſon extravagance. Cependant le Conſeiller qui ignoroit encore les viſions qu'elle avoit, & à qui l'on ne pouvoit, ou plûtôt à qui l'on ne vouloit point dire par malice qu'elle étoit hypocondriaque, afin d'avoir le plaiſir de leur diſpute, ſoûtint toûjours que Lucrece ne s'étoit tuée que de honte d'avoir bien voulu donner ce qu'on

lui

lui avoit demandé. Madamoiselle d'Ariviane lui soûtint avec aigreur que cela étoit faux, ce qu'il reçût quelque temps assez en galant homme, mais dont enfin il se fâcha croyant qu'elle vouloit le tourner en ridicule. Il lui remontra toutefois auparavant que dans Tite-Live, & dans tous les autres Historiens qui avoient parlé de cette Dame Romaine, la même chose s'en trouvoit écrite ; mais elle lui répondit que Tite-Live & tous les autres en avoient menti, & sur ce qu'il vouloit encore ouvrir la bouche pour dire quelque chose, elle ajoûta tout en colére, Allez cela est infame, & il n'appartient qu'à un vieux Sénateur corrompu, comme vous, qui a toûjours été dans le parti des Rois, & qui est ennemi de la liberté du peuple, de deshonorer de la sorte la mémoire de la chasteté même. Il y avoit assez dequoi soupçonner, que celle qui faisoit de tels reproches n'avoit pas l'esprit bien réglé, mais le bon homme étoit lui-même tout étourdi de voir que la compagnie se tuoit de rire au lieu de l'éclaircir. Il s'alla mettre encore dans l'esprit qu'on lui reprochoit qu'il avoit été fidelle au Roi durant les barricades, au lieu que la Malade le prenoit pour un Sénateur Romain. Ce chapitre sur lequel il étoit très-délicat, lui fit monter le sang au visage pour dire qu'il ne se repentoit point d'avoir été contre les Frondeurs, & qu'il seroit serviteur du Roi jusqu'à la mort. Les éclats de rire se redoublant à tous ces *qui-pro-quo*, redoublérent aussi son desordre ; En sorte que dépité contre tout le monde, & plein d'une colére épouventable, il fit signe au petit bon homme Procureur de sortir avec lui de la Salle, fit mettre les chevaux au carosse, & avant

que la Compagnie, qui rioit encore en le cherchant ailleurs que là où il étoit, ſe pût appercevoir de ſon deſſein, il reprit le chemin de Paris.

Comme on crut que ſon départ pourroit chagriner Madame de Mulionne; cette avanture modéra tout d'un coup les envies de rire, que rien juſques-là n'avoit pû appaiſer; mais lors qu'on reconnut que cette Dame n'en étoit pas fort affligée, on ceſſa auſſi de s'en inquiéter, & on dit qu'on n'en iroit que plus librement où on voudroit. Elle dit elle-même que cela ſeroit cauſe qu'elle feroit à la Compagnie l'Hiſtoire de ſes Amans, qu'elle n'eût jamais racontée en préſence de ſon mari. Cependant elle donna ordre que la Malade fût traitée comme il faut: la colére où l'intérêt de Lucrece avoit mis cette pauvre fille, rendoit l'accès de ſa fiévre plus violent que le dernier qu'elle avoit eu, & c'étoit pitié & plaiſir tout enſemble, d'entendre les plaintes qu'elle faiſoit encore contre Monſieur le Conſeiller, de ce qu'il avoit parlé contre Lucrece. Mais ce qui étonna le plus; ce fut que le Marquis voulut demeurer auprès d'elle, lui voulut lui-même porter ſon boüillon, & lui rendit tant de ſoins qu'il le falut arracher de là, pour l'obliger de ſe joindre à la Compagnie qui avoit fait deſſein d'aller dîner dans le petit Bois: encore ne s'y fût-il pas réſolu, n'eût été pour laiſſer ſa Clelie en état de repoſer plus facilement, ſi par hazard l'envie lui en pouvoit prendre.

On l'en railla d'auſſi loin qu'on le vit revenir de la chambre de cette belle malade, & Mademoiſelle de Barbeſieux lui dit: A ce que je voi, Monſieur le Marquis, c'eſt donc tout de bon;

bon ; mais prenez garde, continua-t-elle, ce n'eſt pas peu d'avoir Monſieur Aronce pour vôtre Rival, & je ne vous conſeille pas de vous engager ſi avant dans vôtre amour, que vous ne puiſſiez après vous en retirer comme vous voudrez. Ne me faites pas plus de peur que je n'en ai, répondit-il en ſoûriant, je crains aſſez de l'aimer à la fin plus que je ne veux, & qu'elle n'y réponde pas autant que je voudrai. Ce vous ſeroit un grand ſuplice, lui dit Madame de Mulionne : & ſi l'exemple d'un malheureux Amant que j'ai, pouvoit quelque choſe pour vôtre guériſon, pendant qu'il en eſt peut-être encore temps, j'offre de vous en conter l'Hiſtoire tout à l'heure, mon pauvre Monſieur le Marquis. Hé bien, contez-la, Madame, lui répondit-il du même ton doucereux, dont elle lui avoit parlé ; nous verrons ſi cela me fera du bien. Ecoutez-moi donc auſſi vous autres, dit-elle à Montal & à Mademoiſelle Velzers, qui ſe parloient tout bas, puis elle commença ainſi.

HISTOIRE

De Monſieur de Greaumont & de Madame de Mulionne.

L'Hiver paſſé je fus à un Bal où ſe rencontra un jeune Cavalier fort bien fait, & qui attiroit les regards de toute l'Aſſemblée, à cauſe de ſa bonne mine & de ſa beauté : C'eſt aſſez vous dire que je l'admirai auſſi. Il me vint prendre pour danſer, & augmenta par les fleurettes qu'il me dit, l'eſtime que j'avois pour lui ; mais un quart-d'heure après je me trouvai mal, pour avoir ſouffert qu'il s'approchât

trop de moi. Qu'on n'explique toutefois ceci à ſon deſavantage ni au mien : c'eſt qu'il portoit ſur lui certaine ſenteur de roſe que je n'aimai jamais par un caprice de mon tempérament. Et quelques vapeurs que cette ſenteur avoit excitées, ſe mêlant en ſuite à ma maladie, je fus obligée de ſortir du Bal pour m'en retourner promptement au logis. Cependant il m'arriva la plus étrange avanture dont vous ayez jamais ouï parler. Mes laquais n'ayant pas eu le loiſir d'allumer leurs flambeaux, & étant ſortis pour appeller mon Cocher, un autre Cocher qui dormoit ſur ſon ſiége ſe réveilla à leurs cris. Celui-là croyant que ce fût à lui qu'on en vouloit, parce qu'il s'appelloit comme le mien, fit vîte avancer ſon caroſſe ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit, tant il étoit endormi. Trompée de mon côté auſſi bien que lui, & mon mal ne me donnant pas le loiſir de rien examiner, je me jettai dedans avec ma Suivante, & ainſi, quelque temps après, je fûs menée au logis d'un homme. Qui fut bien étonnée, ce fut la pauvre fille que j'avois avec moi, quand elle reconnut la mépriſe, & que cependant mon mal angmentoit de plus en plus. Le Cocher peſtoit d'ailleurs contre nous, dans l'apprehenſion que cette bévûë ne donnât occaſion à ſon maître de s'impatienter s'il venoit à ſortir du Bal & à ne trouver point ſon caroſſe. Et enfin ce brutal m'eût pû laiſſer mourir ſans ſecours ; mais par bonheur Madame de Greaumont, mere de celui à qui étoit le caroſſe, & qui joüoit encore dans ſa chambre avec une de ſes parentes, envoya ſçavoir pourquoi ce Cocher faiſoit tant de bruit. Ma Suivante apprenant qu'il y avoit des femmes dans cette mai-

maiſon, implora leur aſſiſtance pour moi, dont elle dit le nom & l'avanture, & pria qu'on me fît mettre ſur un lit. Madame de Greaumont qui étoit une des plus obligeantes femmes du monde, ayant apris ces nouvelles deſcendit auſſi-tôt avec ſa parente, & faiſant ouvrir la chambre de ſon fils, qui ſe trouva la plus proche & la plus commode, y faiſant allumer bon feu, m'encourageant & me plaignant tout enſemble, me fit porter ſur le lit de ſon fils même, qui fut fort étonné à ſon retour de trouver une jolie femme dans ſon lit: car, dit-elle en ſoûriant, je ſuis aſſez jolie, & d'autant plus que ce fils-là étoit le Gentilhomme avec qui j'avois danſé au Bal.

Quoi Madame, dit le Marquis, c'étoit ce beau garçon, dont vous nous avez parlé au commencement, qui étoit le fils de la maiſon? Oüi, reprit-elle, c'étoit lui-même qui s'appelloit Monſieur de Greaumont auſſi. Ah! dit Montal, j'attens avec impatience de ſçavoir le compliment qu'il vous fit. Le même que peut-être vous m'euſſiez fait, ſi vous euſſiez été en ſa place, répondit Madame de Mulionne. Ma foi Madame, reprit-il, j'en doute, & vous ne le diriez pas ainſi: car je ſçai bien ce que je vous aurois fait, ſi je vous avois trouvée dans mon lit. Ce jeune homme, pourſuivit-elle, qui étoit du moins auſſi fou qu'il étoit beau: qui, comme Monſieur le Chevalier de Montal, s'imaginoit que toutes les femmes devoient être amoureuſes de lui: qui faiſoit une vertu de l'effronterie, & croyoit qu'on ne réüſſiſſoit auprès de nous que par-là: à qui enfin j'avois plû au Bal, pour rendre cette avanture plus rare, & qui y avoit fait des extravagances épouvantables,

tables, à ce qui j'ai ſçû depuis, en parlant de moi à ſes amis, accourut à ſon lit comme un inſenſé dès qu'il ſçût que j'y étois, & ſe panchant malgré moi ſur mon viſage: Ah, Madame, me dit-il aſſez bas; mais avec un tranſport qui étonna ſa mere & qui me ſcandaliſa extrêmement; qu'eſt-ce que l'amour veut faire de nous? & qui m'eût dit il y a une heure dans le deſeſpoir où m'avoit mis vôtre ſortie du Bal, que je vous retrouverois dans mon lit, où peut-être témérairement, ajoûta-t-il avec des paroles entrecoupées de ſoûpirs, mon cœur vous a déja ſouhaité trop de fois en ſecret? Cette paſſion étoit bien violente, dit le Marquis en riant. Mon mal étoit preſſant, reprit-elle, pendant qu'il me contoit ces folies; & mes ſens étoient preſque tout engourdis par les vapeurs qui m'étouffoient; mais je vous aſſure que cette action ne ſervit pas peu à me faire revenir; & j'en fus ſi étonnée que j'en devins plus rouge que du feu, de pâle que j'étois auparavant. Monſieur, lui répondis-je trouvant des forces pour le repouſſer; ce ne pût être toutefois qu'au trois ou quatriéme baiſer qu'il m'avoit, je penſe, déja donné; Vous n'avez, dis-je, pas bien ſongé à ce que vous faites, & je ne ſçai pour qui vous me prenez. Je n'imputois qu'au hazard, le malheur d'avoir été conduite en une autre maiſon que la mienne, mais je reconnois bien enfin que la mépriſe des caroſſes eſt une trahiſon que vous m'avez faite. Puis voyant que ni ſa Mere ni ma Suivante, ni tous les efforts que je faiſois, ne pouvoient l'empêcher de me baiſer encore; Inſolent, lui criai-je, arrêtez-vous, ou je vous ferai connoître que vous n'avez point affaire à qui vous penſez. Madame

de

de Greaumont le querella auſſi bien fort : lui demanda de quelle trahiſon je l'accuſois, & s'il ſçavoit bien que j'étois une femme de qualité, qui méritois d'être traitée avec plus de reſpect. Ma Suivante indignée de l'affront qu'il m'avoit fait, lui en témoigna auſſi ſes reſſentimens ; de ſorte que ce pauvre garçon qu'un excès d'amour & de bonne fortune avoit véritablement aveuglé, en lui offrant dans ſon lit une femme qu'il ne haïſſoit pas, demeura aſſez interdit lors qu'il commença à ſe reconnoître.

Il tâcha pourtant de colorer ſon action, & il la voulut faire paſſer pour une galanterie préméditée, qui pourroit contribuer à ma guériſon. Car, ajoûta-t-il le plus gayement qu'il pût en parlant à Madame ſa mere ; avoir à ſe défendre d'un baiſer auſſi peu reſpectueux que celui que j'ai donné à Madame, c'eſt une grande affaire qui rapelle tous les ſens ; & il n'y a rien de ſi ſouverain contre les défaillances. Mais quand il vit que je me jettai à bas du lit, & que je priai Madame de Greaumont d'achever de me rendre ſon obligée, en me renvoyant chez moi, ce fut un coup de foudre pour lui : toute ſa galanterie s'évanouït. Je penſe qu'il avoit la ſottiſe de s'imaginer que je devois être dans ſon lit toute ma vie.

Il ne me reconduiſit pas, je ne le voulus point permettre ; mais le lendemain, je reçûs un poulet de ſa part à mon lever : je ne ſçais ſi je pourrai le rapporter en mêmes termes, mais ce ſera toûjours à peu près. Le voici avec le même titre qu'il y avoit mis.

A CELLE QUI M'A RAVI MON COEUR.

AVez vous bien dormi cette nuit, Madame? Je vous trouve bien-heureuse si cela est. Pour moi, je n'ai fait que penser à vous & aux moyens de vous tenir encore au même lieu où vous m'appellâtes hier insolent. Helas! Madame, vous y languissiez de douleur, & je pourrois vous y voir languir de plaisir. Etes-vous de celles qui s'offensent qu'on les aime avec transport, & qu'on leur dise tout d'un coup les pensées que leur beauté a fait naître! Non, Madame, vous avez trop d'esprit, & il faut que vous m'aimiez. Hier vos yeux me parlérent en amis de cette affaire. Ils me dirent véritablement que vous étiez une très-belle Dame, mais ils m'apprirent aussi que j'étois assez beau garçon & qu'ils avoient du plaisir à me voir. J'ai sçû d'ailleurs que vous avez un vieux mari. Tout cela, Madame, vous prescrit ce qu'il faut que vous fassiez. J'ai à vous dire encore que l'on me croit si folâtre dans le monde, qu'on ne me soupçonnera jamais d'avoir une affaire sérieuse. Ne perdons point de temps, Madame, il n'appartient qu'aux filles de laisser languir un Amant, parce qu'elles ont leurs raisons, & cela est indigne d'une belle femme.

Cet homme-là étoit fou! dit Mademoiselle de Barbesieux. Non, lui repartit le Marquis, je croi plûtôt qu'il avoit réüssi auprès de quelques femmes par cette liberté : car il y en a telles que le badinage, & l'effronterie gagnent dix fois plûtôt que tous les soins qu'on leur peut rendre,

dre. Et le Galant s'imagina sans doute que Madame de Mulionne se prendroit par-là. Vous l'avez deviné, dit-elle au Marquis; mais le mal qu'il y eut pour lui, fut que les impertinences n'avoient jamais mérité de moi que des soufflets: ces mots s'adressoient à Montal: & que cependant, ajoûta-t-elle, j'avois donné effectivement de l'amour, à ce petit jeune homme; ce qu'il n'avoit pas senti pour celles auprès de qui il avoit peut-être réüssi. Cela servit aussi à me venger comme il faut de son insolence; car dans la colére où son procédé m'avoit mise, dès que je m'apperçûs qu'il en tenoit tout de bon, il n'y eut point de fierté, point de mépris qu'on ne me vit affecter afin de rabattre un peu son orgueil. Il eut beau changer de façon de vivre avec moi, & devenir enfin aussi respectueux, & aussi timide qu'il avoit été hardi & effronté, je n'eus jamais pour lui une douce parole; je ravalai toûjours les plus belles choses qu'il disoit; je favorisai de mon entretien tous ceux qu'il en croyoit moins dignes que lui; bref, je lui fis tant de maux, qu'environ un mois après, je fus presque la cause de la mort d'un homme que je lui avois préféré dans un Bal. Et voici comment ce malheur arriva.

Le Baron de Greaumont, car c'étoit un Baron, m'obsédoit continuellement, & en quelque lieu que je me trouvasse avec lui; y eût-il des Princesses, j'avois toûjours ses premiers hommages & ses premiers soins. Il pensa donc me prendre pour danser le branle à ce Bal, & même par préférence à la Marquise de Samé qui le vouloit danser avec lui; mais je lui refusai ma main, pour la donner à un autre, dont je sçavois qu'il étoit jaloux, quoi qu'il valût autant

l'être d'un cheval de Caroſſe. Mon petit Baron eut bien de la peine à digérer cet affront-là, & je ne paſſois fois devant lui, quand quelqu'un menoit le branle, où enfin il s'étoit mis avec une autre, qu'il ne me jettât à la traverſe quelques plaintes qui ſentoient l'indignation. Mais comme j'étois curieuſe de ſçavoir juſqu'où pourroit aller la patience d'un homme qui avoit été ſi libertin; car j'ai oublié de vous dire qu'à peine aimoit-il deux jours ſes Maîtreſſes, je n'arrêtai pas encore là mes cruautez. Et comme il fût venu me demander une autre fois ma main, pour danſer une courante, je la lui donnai bien, pour ne rendre pas toute l'aſſemblée témoin d'un petit jeu que je voulois qui ne fût qu'entre nous, mais je ne lui rendis pas ſa courante: & lors qu'on m'eut repriſe à danſer, j'allai encore prendre ſon benêt de Rival au lieu de lui: ce qui penſa le faire deſeſpérer.

Auſſi la colére prit pour un temps la place de l'amour, & comme ſon Rival m'eut donné la main pour me remener à mon caroſſe après que le Bal fut fini; Madame, me dit-il tout haut, aſſez fiérement: *j'ai l'Ecole des femmes dans ma poche, & je vous la ferai lire quand vous voudrez.* Je devinai ce qu'il vouloit dire par-là, quoi qu'il eut cité aſſez mal à propos cette Ecole des Femmes; qui étant celle de Moliére ne pouvoit être appliquée à ſon ſujet. Il lui avoit ſuffi, ſans doute, de croire qu'en parlant d'Ecole, on préſuppoſeroit que je mériterois d'y aller, pour apprendre à vivre, mais quoi qu'il en ſoit ce furent ſes propres termes. Son Rival qui ſe crut obligé de lui repartir, lui dit d'un ton aſſez doux; Monſieur, ce n'eſt pas là le moyen de gagner Madame. Oh! vrayement, reprit

reprit le petit emporté, je le ſçais bien, & je ne la gagnerai jamais, ſi Dieu ne me fait la grace de devenir auſſi ſot que vous. De ces paroles ils en vinrent à de plus hautes, ils ſe quérellérent, mirent tous deux la main à l'épée; mais le ſot fut toûjours ſot & rendit ſon épée au Baron, qui la lui rejetta par dédain. Cependant le vaincu avoit bleſſé, & le combat faiſoit du bruit. Mon Galant fût contraint de ſe cacher, & j'eus ſujet d'apprehender que l'abſence ne me fit perdre un Amant ſi paſſionné. Toutefois j'en reçûs le lendemain un autre billet, a peu près conçû en ces termes.

A MADAME DE MULIONNE.

JE me ſuis caché, Madame, & je tâche d'éviter la mort qu'on mérite en tirant l'épée contre les défenſes du Roi, parce que ſi j'ai à mourir bien-tôt, je veux que ce ſoit d'amour ſeulement; mais je jure auſſi que j'en mourrai à vos pieds, ou que vous me traiterez mieux. Quoi ingrate? j'ai plus ſoûpiré pour vous que pour dix autres. Vous êtes la premiére, s'il le faut dire, pour qui j'ai ſenti un véritable amour; j'ai toûjours été préféré où je l'ai voulu être; & à la vûë de tout le monde vous me préférez un ſot? Ah! j'en ſuis dans un deſeſpoir furieux, & ſi un homme comme lui eſt digne de vos faveurs, je meurs de dépit de ne m'en pouvoir paſſer. Au moins cruelle, & croyez que c'eſt avec des pleurs d'amour & de rage que je vous écris ceci, car vous m'avez mis dans un état à faire pitié, qu'il ne me ſoit pas plus diffi-

celle de lui ôter un jour vôtre estime, qu'il me le fut hier de lui ôter son épée.

Ces Lettres-là, dit Mademoiselle de Barbesieux, sont vrayement fort plaisantes, & je commence à aimer assez ce stile mutin : Hé bien, quelle réponse y fites-vous ; Bon ! dit Madame de Mulionne, vous vous moquez de moi, de croire que je fusse assez sotte pour répondre à de telles folies : Est-ce que vous autres filles répondriez ? Quel mal y trouvez-vous, reprit Mademoiselle de Barbesieux, quand ce n'est que pour se divertir ? car aussi bien ne receviez-vous par ces Lettres-là comme un mystére, & vous en faisiez part à vos amis. Assurément, dit Madame de Mulionne, toutefois je faisois semblant de les jetter au feu en présence de son laquais, afin qu'il le lui redît, & que cela lui fit plus de peine, & pour cet effet je brûlois de petits morceaux d'autre papier. Mais, Madame, interrompit la belle Hollandoise, vouloit-il plaisanter, quand il vous écrivoit en ce stile folâtre ? Nullement, répondit Madame de Mulionne, il parloit le plus sérieusement du monde. & c'étoit de tout son cœur qu'il me menaçoit ou qu'il m'injurioit. Ah ! reprit la Hollandoise en riant, c'étoit un tresor pour vous, Madame, & vous avez dû avoir bien du plaisir d'un Amant de ce caractére. Oüi, reprit Madame de Mulionne, j'en ai eu bien du plaisir dans le commencement, mais il me fatigua dans la suite, parce que son extravagance alla trop loin.

On n'eut pas beaucoup de peine à accommoder l'affaire du combat que l'on considéra, comme une rencontre, & ainsi mon Galant recommença à paroître. A quelque heure qu'on

voulût

voulût depuis, voir le Baron de Greaumont dans ma ruë, on l'y trouvoit vis à vis de ma porte, couché en une posture de fou dans son carosse, de l'autre côté du ruisseau, & à peine quittoit-il son poste une demi-heure le jour pour aller dîner. Pas un de mes laquais ne sortoit qu'il ne l'appellât, & ne lui recommandât de me dire quelque chose à son retour; Enfin il en fit tant, que Monsieur le Conseiller touché de pitié plus que moi, ou si vous voulez par politique, aima mieux me commander de le recevoir, que de le voir là planté à tous momens. Je fus toute étonnée qu'il me l'amena un jour lui-même dans ma chambre, où j'étois avec deux de mes amies. Un criminel qu'on méne à son Juge n'est point plus pâle, que l'étoit ce martyr d'amour: & exprès pour augmenter son trouble, je dis à mon Mari avec un grand sérieux; Sçavez-vous bien, Monsieur, qui vous m'amenez, & que c'est un homme amoureux de moi, à faire tous les jours mille extravagances? Madame, me répondit ce pauvre homme en tremblant; Monsr. le Conseiller n'ignore pas quelle violence vous faites à l'ame de ceux qui vous ont une fois regardée, & s'il n'approuve pas ce que je fais, il n'approuve point aussi que vous jettiez dans le desespoir, un misérable qui ne souhaite de vous autre chose, que le bien de vôtre vûë. Non, ma femme, ajoûta mon mari, qui avoit peine à se tenir de rire; & puisque Monsieur le Baron ne veut que vous voir, laissez-vous voir tant qu'il voudra. A ces mots il nous laissa tous ensemble.

Quoi Madame? dit alors Mademoiselle de Barbesieux, il est possible qu'un homme aussi galant & aussi plein d'esprit, que vous nous

avez

avez dépeint le Baron de Greaumont au commencement de vôtre Histoire, ait été si stupide, que de s'être vû le joüet de quelqu'un sans s'en être apperçû, ou du moins sans que la honte & le dépit l'ayent guéri ? Ce sont ces Messieurs les spirituels, répondit Madame de Mulionne, qui sont d'ordinaire les plus sots quand ils viennent à bien aimer. Et puis ne sçavez-vous pas que l'amour croît par la résistance? Vous vous étonnez de ce que je dis là, poursuivit-elle en riant, parce que peut-être vous avez moins résisté à vos Amans que je n'ai fait au mien, mais c'est vôtre faute, & que vous étes toutes des friponnes. Madame, dit le Marquis, il ne seroit pas besoin que toutes les Dames fussent aussi cruelles que vous, & missent leurs Amans à une si terrible épreuve. Pour moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas de plus grand plaisir que de voir ces insolens & ces présomptueux qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, aimer sans être aimez ; & je vous avouë que je conte entre mes bonnes fortunes, l'avantage d'en avoir sçû réduire un au desespoir. Mais, Madame, dit le Chevalier de Montal, qui vous a dit que vôtre Baron ne feignoit point toutes les extravagances qu'il faisoit, voyant qu'il faloit des cérémonies pour vous voir ? Ah ! reprit Madame de Mulionne, je vous répons que ce n'étoit pas feinte, & vous allez tout à l'heure en tomber d'accord.

Après que mon Amoureux eut passé quelques mois à me suivre par tout, sans rien avancer & sans avoir même jamais pû trouver l'occasion de me parler à son gré en particulier, il s'avisa un soir de se couler subtilement dans mon appar-

appartement, il s'y cacha ſous mon lit, me vit deshabiller à ſon aiſe, me vit coucher: & quand il me crut endormie, il ſe vint aſſeoir ſur le fauteüil auprès de mon chevet, où il eut la patience d'attendre juſqu'au lendemain que je fuſſe éveillée. Et il fut ſage, Madame? dit Montal. Je penſe qu'oüi, répondit-elle en ſoûriant, ou du moins je ne m'apperçûs pas du contraire. Lors que je le vis en m'éveillant, je ne fus pas peu embarraſſée, & je ſongeai que ſi je criois & rendois bien du monde témoin de cette folie, la choſe pourroit être priſe diverſement. Les malicieux, diſois-je en moi-même, pourront n'en croire que ce qu'ils voudront, & diront que j'aurai attendu à crier qu'il ait été jour, ſans prendre connoiſſance ſi je dormois ou non. Ces belles réflexions me firent réſoudre à n'en point parler, & à trouver ſeulement les moyens de le faire ſortir, ſans qu'aucun autre que ma Suivante que j'appellai auſſi-tôt, ſçût rien de cette avanture. Il ne fut toutefois pas aiſé d'y faire réſoudre mon Baron, & ſe jettant à genoux à côté de mon lit; Madame, me dit-il, je ne ſortirai qu'après que vous m'aurez écouté. Arrive ce qu'il pourra de vous & de moi, j'ai réſolu de mourir ſi vos mépris ne finiſſent, & qui ne demande que la mort n'a point de meſures à garder. Non, Madame, ajoûta-t-il, je ne ſortirai point d'ici que vous ne m'ayez fait raiſon de vôtre injuſtice. Je ne veux qu'être écouté, & ſi vous ne m'accordez cette legére faveur, que vous ne refuſez point au dernier de tous les hommes, tremblez à la ſeule penſée de ce que pourra faire mon deſeſpoir. Cette menace qui me ſembla équivoque, fit que je lui promis bien vîte

de

de l'ecouter tant qu'il voudroit, pourvû qu'il me donnât ſa parole, qu'il ne feroit aucune extravagance. Et alors ce fou me dit ; Je ne doute point, Madame, que vous n'ayez ſujet de vous plaindre & de vous venger de moi. J'ai manqué au reſpect que je vous devois, je vous ai écrit avec trop de liberté. Enfin, Madame, je vous ai priſe pour une autre, quand j'ai crû que vous m'aimeriez facilement comme d'autres femmes m'avoient aimé : mais je reconnois ma faute, Madame, n'y a-t-il point de pardon ? Quel plaiſir prenez-vous de me deſeſpérer à toute heure, parce que vous avez reconnu que ce m'eſt une néceſſité indiſpenſable de vous aimer ? Ah ! dit-il, vous vous prévalez de mon malheur ; car ſi vous croyiez que je puſſe ceſſer d'être amoureux de vous, vous craindriez peut-être de me perdre, vous ménageriez mon eſprit, & ne le porteriez point comme vous faites aux extrêmitez les plus funeſtes. Et voilà, ajoûta-t-il en me baiſant la main malgré toute la réſiſtance que je lui pûs faire ; voilà une de vos déteſtables maximes à vous autres belles ! Que ne puis-je ratraper mon cœur ! continuoit-il ; puis il reprenoit ; Je ſçai, Madame, que les emportemens que j'ai en vous aimant, ne vous ſont pas agréables, & qu'il vous ſera impoſſible de prendre pour moi de bons ſentimens, tandis que je ferai les folies que je fais tous les jours. Oüi je me mets en vôtre place & je conçois bien qu'un Amant, dont la douleur fait tant de bruit, n'eſt point le fait d'une Dame comme vous : mais aidez-moi, à perdre cette méchante habitude que j'ai de me plaindre ? Ceſſez pour un temps de m'en donner du ſujet : il vous ſuffira de ne me traiter

pas

pas plus mal que tous ceux que vous voyez indifféremment. Hé bien, lui dis-je, je vous promets de vous mieux traiter à l'avenir, sortez promptement d'ici. Et je lui laissois encore baiser ma main, afin de l'obliger à m'obéïr plus vîte, tant j'avois peur qu'on ne le trouvât dans ma chambre; mais la délicatesse de son amour lui fit deviner que je n'avois toutes ces bontez pour lui que par considération, & s'en faisant un nouveau sujet de plainte, il me tint encore un quart d'heure à me rompre la tête de ses doléances, après quoi néanmoins il sortit.

Je ne voi là rien, dit Montal, qui me doive faire tomber d'accord, que tout cela n'étoit pas une feinte; on feroit encore plus le fou & l'enragé pour avoir le plaisir de venir à bout de vous. Ce n'est pas encore aussi, reprit-elle, par où je prétends vous en convaincre. Il faut qu'il me fâche auparavant, & que ce soit par la justice qu'il m'en fera, que vous jugiez s'il feignoit ou non. Ecoutez le reste.

Il sortit donc de ma chambre & se laissa mettre hors du logis par ma Suivante. Cette fille avoit conduit l'affaire en sorte que personne de la maison n'en avoit rien vû ni entendu, & il pouvoit même éviter qu'aucun de dehors ne s'en apperçût; mais comme il fut à moitié sorti, il s'imagina découvrir son sot, à cheval au bout de la ruë; & en effet c'étoit lui qui devoit passer par devant ma porte: Quelque priére pour lors que ma Suivante lui fit de se couler dans une ruë voisine, avant que ce Cavalier qu'elle entendoit seulement sans le voir, eût eu le loisir de s'approcher, l'insensé n'en voulut rien faire: Il lui tint au contraire la main hors de la porte, sous prétexte de la conjurer de le ser-

vir

vir auprès de moi : donna le temps à ſon Rival, de s'avancer aſſez pour le remarquer : baiſa encore la main de cette fille, pour faire ſoupçonner à celui-là que c'étoit la mienne : puis laiſſant alors retirer ma Suivante, & regardant fiérement cet autre qui étoit aſſez étonné de ce qu'il voyoit, il paſſa devant lui en la poſture d'un Rival triomphant.

Hé quoi ! Madame, interrompit le Marquis, il mouroit d'amour pour vous ; vous veniez de lui donner de bonnes eſpérances, & il vous ſacrifioit ainſi à ſa vanité dès qu'il vous avoit perdu de vûë ? Il n'eſt pas le ſeul qui en uſe de la ſorte, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, & qui ne laiſſe pas d'aimer beaucoup. Vous avez raiſon, reprit Madame de Mulionne, mon Baron étoit de ces gens qui pour faire cent fraſques à leurs Maîtreſſes ne les en aiment pas moins. C'étoit ſon Aſcendant qui le portoit à ces vanitez, & c'étoit ſa deſtinée qui lui donnoit de l'amour pour moi malgré qu'il en eût.

Je fus avertie dès le jour même de ſon impertinence : Car ce Rival à qui j'avois toûjours fait bonne mine pour faire enrager le Baron, crut avoir quelque ſujet de ſe plaindre ; & ayant remis le voyage qu'il vouloit faire, à un autre jour, il me vint trouver à ma toilette, pour me reprocher que ſa diſcrétion & ſes reſpects m'avoient moins touchée que les inſolences & les emportemens de Greaumont, & il me rendit compte de tout ce qu'on avoit affecté de lui faire voir. Je vous avouë que j'en fus ſurpriſe, parce que j'avois l'innocence de m'imaginer, que le meilleur étoit de cacher que le Baron eût paſſé la nuit dans ma chambre : mais je ſongeai enfin qu'il valoit mieux prendre le parti

de

de le publier moi-même, de peur que le myſtére n'en fût plus dangereux, & je le fis.

Cependant, l'autre qui ne ſe ſouvenoit plus que des belles eſpérances que je lui avois données de le traiter mieux, & qui n'avoit pas ſeulement fait la moindre Réflexion, ſur ce que ſon imprudence pourroit m'avoir miſe en colére; penſa me venir faire ſa cour l'après-dînée; mais bien loin de le régaler du meilleur accueil qu'il attendoit, je ne le regardai pas ſeulement. Il en demanda le ſujet à ma Suivante; elle lui répondit qu'elle n'en ſçavoit rien. Il revint le lendemain, je lui fis fermer ma porte: Il attendit que je ſortiſſe pour aller à la Meſſe; mais dès que je l'apperçûs, je commandai au Cocher à demi ſorti, de reculer, & j'aimai mieux perdre la Meſſe ce jour-là. De ſorte que rentrant de plus belle en furie contre moi, & croyant que je le joüois, il recommença auſſi ſes folies. Voici encore à peu près les termes d'un autre billet que j'en reçûs, ſur ce qu'on lui avoit dit que je faiſois mille railleries de l'amour qu'il avoit pour moi.

A MADAME DE MULIONNE.

ON dit Madame, que vôtre bel eſprit paroît à rire de mes peines, & que vous faites par tout de moi des peintures ſi agréables, qu'elles ne ſervent pas ſeulement à entretenir vôtre joye, mais qu'elles en donneroient aux plus mélancoliques. Je ne ſuis pas fâché, Madame, de vous divertir vous & vos amis, pourvû que cela ne dure point; Mais ſouvenez-vous qu'il y a de certains mépris qui font joüer

joüer de cruelles Tragédies, & que tel Amant fidelle en a supporté mille avec patience, lors qu'ils étoient secrets & sérieux, qui n'a pû résister à un mépris fait en public & avec raillerie. Je suis bien aise que vous appreniez cela de moi, Madame, & qu'il vaut mieux trancher tout d'un coup à un homme, l'espérance qu'on lui veut prendre quelquefois, que de l'amuser, pour s'en moquer. Je ne vous en dis point davantage. Adieu.

Toûjours menaces ? dit le Marquis. Oüi, répondit Madame de Mulionne, & toûjours quelques leçons très-profitables, en parlant ; car encore que la rage lui dictât ces billets, il n'y a rien de plus sagement pensé, que ce qu'il dit qu'il veut que j'apprenne de lui. Et c'est pour vous, mes Belles, ajoûta-t-elle, que je fais cette Réflexion morale : Il ne faut aussi jamais amuser les hommes qu'on ne veut point aimer. Pourquoi donc, Madame, dit Mademoiselle Velzers, avez-vous donné sujet à vôtre Baron de vous faire des reproches là-dessus ? Ce n'est point ma faute, reprit Madame de Mulionne, il s'étoit imaginé, sans raison, que je l'avois voulu amuser. Car si j'avois eu quelque douceur pour lui, c'étoit pour l'empêcher de faire dans ma chambre des folies, dont je n'eusse pas été bien aise, & pour l'en faire sortir plus aisément & plus vîte. Cela est si vrai, que vous m'avez déja oüi dire que le soupçon lui en étoit même venu. Je vous l'accorde, repliqua Mademoiselle Velzers, mais quand nous amusons quelqu'un c'est aussi par des considérations, & pour empêcher quelquefois des folies, dont nous ne serions pas bien aises aussi. Il n'y a point de doute à cela, ajoûta Mademoiselle de Barbesieux,

befieux, & ce ſont les hommes qui s'amuſent eux-mêmes, en interprétant ſouvent nos actions tout autrement qu'ils ne devroient; mais laiſſons achever Madame de Mulionne, & ſçachons enfin ce que deviendra ſon Baron de Greaumont.

Sérieuſement, reprit-elle, il m'étonna par les menaces qu'il me faiſoit de joüer des Tragédies: & me défiant d'un eſprit comme le ſien, que je voyois tomber à toute heure dans des accès de folie ſi étranges, je dis à mon Mari qu'il me défit de lui abſolument, de peur qu'il ne fit enfin quelque mauvais coup. Ce qui me confirmoit dans cette réſolution, étoit l'exemple tout frais d'une fille qu'un brutal avoit empoiſonnée, parce qu'il n'avoit pû l'obtenir de ſes pere & mere; & je ſongeois en moi-même qu'il n'y avoit point de plaiſir de s'expoſer à ces Amours-là. Monſieur de Mulionne donc trouvant un jour le Baron en lieu commode, lui dit ſa penſée de la bonne maniére ſur tout ce qui ſe paſſoit; & ſes diſcours firent tant de honte à ce pauvre garçon, qu'il prît une ferme réſolution de ſe guérir de ſon amour aux dépens de qui il appartiendroit; Et voici par où il crut en venir à bout plus facilement. Il n'y a, dit-il, que l'eſpérance de flêchir cette femme qui entretient mon amour: outrageons-la de telle ſorte, & faiſons lui de gayeté de cœur une injure ſi ſenſible, que nous n'en puiſſions jamais eſpérer de pardon, ni par conſéquent d'amour réciproque. Dans cette penſée digne de lui, il commença dès le jour ſuivant à contrefaire l'homme entiérement dégagé; Il affecta en ma préſence un enjoüement pareil à celui que je lui avois vû les premiers jours de nôtre connoiſſance; Il m'en vint conter à la vûë d'un chacun, avec l'air d'un

d'un homme qui ſeroit le plus content d'u monde, & tout cela afin qu'on s'imaginât que j'avois ceſſé de lui être rigoureuſe, comme il en avoit déja ſemé le bruit : De ſorte que ne ſçachant comment prendre cette nouvelle façon d'agir envers moi, je balançai quelque temps ſi je m'en fâcherois ou non, mais je ſçûs bien-tôt à quoi me déterminer ; car dès que je lui eus demandé la cauſe de ſa joye, comme il n'attendoit peut-être que cela pour me répondre ; il ſe jetta malicieuſement à mes genoux, & me fit tout haut des remerciemens ſi outrageans, que jamais femme ne fut plus étonnée ni plus en colére que je fus. Hé ! dequoi vous pouvoit-il remercier ? interrompit le Marquis. De ce qu'il vous plaira, reprit-elle, c'eſt tout vous dire qu'il m'offença ſi fort que je lui donnai un ſoufflet, cinquante fois mieux appliqué que celui dont Monſieur le Chevalier ſe pourroit ſouvenir. Paſſons cela, Madame, dit Montal : je le veux bien, pourſuivit-elle ; mais c'eſt que je ſuis ennemie des gens qui diſent des folies. Ce ne fut pourtant pas un moyen pour arrêter celles du Baron ; & au contraire, ce ſoufflet lui perſuadant qu'il ne devoit plus garder de meſures avec moi, il continua de dire tant de choſes fâcheuſes, & avec tant de mépris, qu'il réüſſit dans le deſſein de me rendre ſon ennemie irréconciliable. Mais auſſi j'en eus bien ma revanche, & voici par où je veux prouver à Monſieur le Chevalier qu'on ne feignoit point d'être un fou & un deſepéré pour mieux venir à bout de moi : il jugera par ce qui va ſuivre, que quand on eſt maître de ſoi on n'en vient pas aux extrêmitez où le Baron ſe porta.

Neuf ou dix jours ſe paſſérent depuis le grand exploit

exploit qu'il avoit fait, sans qu'il eût le moindre ressouvenir de son amour. Le soufflet occupa seul sa pensée. Un peu d'absence, le dessein de guérir, le peu d'apparence d'obtenir son pardon, la réflexion qu'il fit sur mes défauts, sur mes cruautez, sur sa bonne mine, qui méritoit une milleure fortune, & sur les plaisirs qu'il goûtoit durant son indifference avant qu'il m'eût vûë, tout cela lui fit croire qu'il étoit parfaitement guéri. Il étoit le premier à se railler des extravagances qu'il avoit faites, & à ne pouvoir comprendre comment il avoit pû m'aimer si fort & si long-temps. Enfin il étoit trop heureux, si pour son malheur il ne m'eût revûë après ce temps-là, chez une Dame de sa connoissance & de la mienne, à qui par hazard je rendis visite comme il y étoit. Car les défauts qu'il m'avoit trouvez en ne me voyant pas, ne lui parurent plus quand il me revit; Je lui semblai-là plus belle que jamais; Il interpréta mal une petite émotion que la haine m'avoit causée à sa vûë; Il lui prit un remords de m'avoir offensée, & tout son amour se réveillant, il revint se jetter à deux genoux devant moi sans me rien dire, comme un homme à qui la douleur avoit ôté la parole. Je fis semblant de ne m'en appercevoir pas tout d'abord, tournant la tête le plus que je pouvois du côté de la Dame avec qui j'avois lié conversation; Mais voyant que la chose duroit trop pour affecter plus long-temps de ne le point voir en cette posture, je me levai, je pris congé de la Dame, en faisant la meilleure mine qu'il me fut possible, & je me retirai comme si je n'avois par seulement pris garde à ce que le Baron avoit fait.

S'il en fut au deſeſpoir, j'en fais juge quiconque a eu la ſottiſe de vouloir guérir d'une paſſion violente, en offenſant ce qu'il aimoit, & qui cependant n'y a pas réüſſi. Cet étourdi demeura, dit-on, immobile près d'un quart d'heure : & la Dame que j'avois viſitée le retrouva encore à genoux en la même place, après qu'elle fut revenuë de me conduire. Elle le conſola, elle remit ſon eſprit le mieux qu'il lui fut poſſible, & lui conſeilla de m'écrire encore une fois, ce qu'il fit. Mais je ne puis me ſouvenir mot à mot de cette Lettre comme des autres ; parce qu'il n'y avoit plus de ces bruſqueries que j'aimois à relire à mes amis pour me divertir : & que le voir ſe plaindre de bon ſens & en honnête homme, ſur tout depuis l'équipée qu'il m'avoit faite, n'étoit pas ce que je demandois, parce que je n'en voulois pas avoir pitié. Auſſi je ne lûs qu'une fois cette belle miſſive : encore deux perſonnes qui étoient avec moi lors que je la reçûs, m'y avoient forcée par leur curioſité, après quoi je la jettai dans le feu.

Elle mériteroit pourtant que je l'euſſe retenuë, pour vous donner un exemple des diverſes métamorphoſes de l'amour ; car comme je vous ai dit, ce n'étoit plus ce ſtile menaçant à ſon ordinaire, c'étoit un ſtile propre à toucher une femme qui n'auroit pas été autant en colére que moi. Il m'y demandoit pardon de ſa derniére inſolence avec des termes qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pû coucher par écrit ſans pleurer. Jugez, diſoit-il, Madame, ce que cet amour deſeſpéré ne me pourra pas contraindre de faire contre moi, puiſqu'il m'a réduit à en chercher la guériſon, en vous offenſant vous-même comme

me j'ai fait. Il confeſſoit qu'il s'étoit juſtement attiré mon indignation ; Qu'il avoit été trop préſomptueux dans le commencement de ſon amour ; mais auſſi qu'un emportement de jeuneſſe l'avoit fait agir, trompé par quelques bons ſuccès de ſes téméritez envers d'autres femmes, & que depuis il avoit bien changé cette inclination turbulente : Qu'au moment qu'il avoit reconnu ma vertu & mon mérite, il n'avoit plus eu que de profonds reſpects pour moi : il n'avoit conçû aucune eſpérance, aucun deſir qui pût intéreſſer cette vertu : il m'avoit aimée comme un Ange m'aimeroit, & que s'il avoit eu quelques emportemens qui avoient paru éloignez de la modération d'un homme qui aime de la ſorte, c'étoit de douleur de ce que je m'obſtinois à ne vouloir point l'écouter, ni prendre connoiſſance de ce changement que ma vertu avoit fait en lui. Et puis il concluoit par mille ſermens de s'ôter la vie au retour de la perſonne qui me rendoit ſa lettre, ſi on ne lui rapportoit que je lui avois pardonné le paſſé : dequoi il tint parole un peu trop religieuſement.

Quoi, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, il ſe tua ? S'il ne ſe tua point, reprit Madame de Muſſonne, il fit du moins à peu près ce qui étoit néceſſaire pour cela : & quand on lui eut porté ma réponſe qui étoit qu'il devroit s'être déja tué & qu'il marchandoit trop, on dit qu'il tira ſon épée, qu'il ſe jetta deſſus, & s'en donna tout à travers du corps. Ah ! il vous aime, Madame, dit alors Montal, & puiſqu'il a été aſſez fou pour ſe tuer, je ne doute plus de ſon amour. Je ſçavois bien, répondit-elle, que vous n'en douteriez plus, dès que

je vous aurois apris cette circonstance ; car vous nous disiez hier que l'amour pouvoit porter des gens jusques-là. Et vous n'en futes nullement touchée, Madame ? dit Mademoiselle Velzers. Mes mouvemens se trouvérent alors trop partagez, répondit Madame de Mulionne, pour vous pouvoir dire comment je reçûs cette nouvelle. Je fremis lors qu'on me l'aprit, parce que je fremirois bien en apprenant la mort de tout autre que lui ; mais mon cœur en sentit d'ailleurs, je ne sçai quelle satisfaction, dans la pensée qu'on jugeroit par-là que je n'avois jamais écouté cet impertinent comme il avoit eu l'insolence de le publier. J'en sentis encore un autre soulagement, parce que l'équivoque de ses menaces m'avoit toûjours fait craindre que ce ne fût moi qu'il voulût envoyer en l'autre monde, & j'étois plus aise que ce fût lui-même qui en fît le voyage. Cependant Madame sa mere vint bien-tôt après me rendre visite, & me prier d'avoir pitié de son fils. Mais, lui répondis-je ? Que voulez-vous que je fasse, Madame ? vous êtes trop honnête femme pour vouloir que je trompe mon Mari, & c'est ce que vôtre fils demande. Nous fimes là-dessus, une scene très-plaisante ; elle en me conjurant de trouver quelque biais pour guérir son fils, sans y intéresser Monsieur de Mulionne ; & moi, en m'obstinant à ne lui vouloir faire aucune grace. Voyant toutefois qu'elle ne me demandoit plus que la permission de lui ordonner de ma part qu'il se laissât penser, je lui dis qu'elle pouvoit me faire parler comme il lui plairoit, pourvû que ce ne fût par aucun de mes gens, & que je ne m'en mettois point en peine.

En mourut-il enfin ? dit Mademoiselle de Barbesieux. Bien loin de cela, dit Madame de Mulionne, je le retrouvai le lendemain à la Messe tout vis à vis de moi. La blessûre qu'il s'étoit faite n'étoit pas dangereuse. Un reste de charité qu'on a pour soi-même, sans qu'on y pense, lors qu'on ne veut se tuer que par amour, fait qu'on choisit toûjours les endroits qui ne sont point mortels ; & ce pauvre Amant n'avoit percé que la graisse de son côté, qu'il avoit bien fort empoignée, avant que de se donner le coup ; de sorte que ce n'étoit qu'une playe à guérir facilement en y mettant pour un sou de baûme. Je le lui dis bien aussi, quand il pensa m'en venir parler au sortir de la Chapelle où nous étions ; mais je lui fis un nouveau dépit si sensible, que feignant de tomber en foiblesse, il se laissa couler à terre à l'entrée de la Chapelle même, afin de se vanger de moi par le fracas que cela feroit. Je vous amuse trop longtems, par le recit de ses extravagances. Il en fit encore quatre ou cinq, durant quelques jours, puis il se résolut d'aller en son Païs, où, par la grace de Dieu, il est depuis deux mois, & je souhaite qu'il y demeure jusques à ce que je l'aille requerir. Cependant c'est un bel exemple pour Monsieur le Marquis, & ce que l'amour fait faire à ceux qui ne peuvent être aimez, lui devroit persuader de penser à son salut.

Ha ! Madame, s'écria Mademoiselle de Barsieux, il n'y a point de comparaison de vôtre Baron à Monsieur le Marquis, & jamais personne ne le traitera, comme vous avez traité cet Emporté. N'importe, Mademoiselle, dit le Marquis, je profiterai de cet Exemple, & tâcherai de vivre un peu plus civilement avec Clelie, afin

qu'elle ne m'oblige point à me tuer. Cependant, Madame, ajoûta-t-il, vous venez de nous faire une Hiſtoire admirable ; & je m'étonne qu'elle ait fait ſi peu de bruit, que pour venir juſqu'à nous il ait falu que vous-même nous l'ayez apriſe. Je m'en étonne auſſi, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, car elle devoit fournir de matiére à pluſieurs bons contes : & la médiſance eſt fort ſage au quartier de Madame, d'y avoir de la ſorte enſéveli de telles avantures. Elles ont fait aſſez d'éclat dans mon voiſinage, reprit Madame de Mulionne ; mais il s'y rencontre ſi peu de perſonnes de qualité, que la Renommée n'y a point de bouches, pour porter à d'auſſi honnêtes gens que vous, les nouvelles de ce qui s'y fait. Et de plus, les meilleurs incidens ſe paſſoient aux yeux de perſonnes qui m'étoient aſſez amies, pour n'en répandre pas le bruit, ſçachant que je n'y prenois pas plaiſir. Vous aviez raiſon de n'y en pas prendre, Madame, dit finement la belle Hollandoiſe, car vôtre cruauté vous eût terriblement décriée. Vous en raillez, lui repartit Madame de Mulionne ; mais peut-être n'auriez-vous pas eu la conſtance que j'ai euë à voir ſouffrir un Amant, s'il vous eût plû comme celui-là m'avoit ſçû plaire la premiére fois que je l'avois vû. Car je n'en fais pas la fine, il me ſembloit ſi beau garçon, que quand les vapeurs m'obligérent à ſortir du Bal, mon mal me fût doublement ſenſible, parce qu'il me privoit de voir auſſi long-temps que je l'euſſe voulu, quelqu'un qui ne me déplaiſoit pas. Et peut-être auſſi, Madame, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, que s'il ne vous eût pas offenſée, en ſe voulant faire aimer de vous ſans façon, vous n'euſſiez pas eu la dureté de

de le faire tant souffrir ? Ah ! tréve de peut-être, repliqua Madame de Mulionne. Quand il s'y fût pris autrement, il n'auroit pas plus avancé, & je n'aime point à faire parler de moi. Mais c'est à dire que s'il vous arrivoit pareille avanture, poursuivit-elle vous ne seriez pas si scrupuleuse, & je suis bien aise de sçavoir de quoi vous étes capable. Sérieusement, dit Mademoiselle de Barbesieux, je ne voudrois point qu'un homme se fût poignardé pour l'amour de moi ; ou je voudrois du moins qu'il se fût tué tout à fait, de peur d'en avoir pitié après. Toutefois, ajoûta-t-elle, il est vrai que vôtre Baron s'étoit mal pris à vous en donner.

Hé pensez-vous, dit le Chevalier de Montal, que le Baron aimât ? ou du moins qu'on pût appeller sa passion un effet de véritable amour ? Non, dit le Marquis ; & quoi que Madame soit plus propre à en donner que personne, j'appellerois plûtôt l'entêtement du Baron un effet de sa vanité, & un desir violent de surmonter ce qui lui résistoit, qu'une vraye impression d'amour. Pour preuve de cela, c'est qu'il est constant qu'à la moindre faveur que Madame eût faite à cet impertinent, il n'eût pas manqué de la mettre au rang de ses vieilles Conquêtes. Helas ? dit-elle en riant, vous en jugez bien, & lui-même ne le dissimuloit point. Je me ressouviens qu'un jour il me proposa le plus naïvement du monde de le favoriser par pitié, afin qu'il pût cesser de m'aimer ; n'étoit-il pas de bonne foi ; ajoûtant qu'à moins de cela il ne pourroit jamais en venir à bout. Je n'eus jamais tant d'envie de rire que lors qu'il me fit ce compliment. Il y avoit aussi de quoi rire, reprit

le Marquis ; mais il ne laiſſoit point de vous dire vrai. Quoi, dit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous me feriez croire qu'il y eût des hommes ſi coquins ; le terme eſt un peu fort, mais je n'en puis trouver de plus doux pour ces gens-là : vous me voudriez, dis-je, perſuader qu'il y en eût d'aſſez lâches pour ſe refroidir ſi vite, après avoir aimé une femme juſqu'à ſe jetter ſur leurs épées pour l'amour d'elle ? Il y en a encore d'une humeur plus particuliére, dit le Marquis. Et puiſque nous en ſommes là-deſſus, je vous en veux conter une Hiſtoire.

HISTOIRE

Du Marquis de Franlieu, & d'une Dame de la Flêche.

VOus connoiſſez le Marquis de Franlieu, il eſt aujourd'hui aſſez fameux à la Cour par ſes Galanteries. Ce brave Gentilhomme-là étant en Anjou, avant qu'il eût acheté la Charge qu'il a chez le Roi, n'y fut pas d'abord moins redouté des Maris qu'il l'eſt ici. Autant de belles Angevines qu'il voyoit, ce qui n'étoit pas rare, c'étoit autant de cœurs aſſurez pour lui. La plus fiére oublioit toutes ſes leçons de cruauté en le regardant, & il n'y en avoit pas une qui par envie ne voulût goûter de ſon amitié. Enfin il s'étoit fait une habitude aſſez douce d'avoir tout ce qu'il demandoit, ſans qu'il lui en coûtât un ſoûpir, ou ce n'étoit que des ſoûpirs galans. Mais ce bonheur ne lui dura pas toûjours, & il commença à le quitter dans la Ville de la Flêche. Là une jeune Dame plût au Marquis, & le Marquis ne lui plût pas. La réſiſ-

réſiſtance qu'elle fit le piqua d'honneur, & la Dame auſſi ſe piqua de rabattre l'orgueil de ce Galant homme. Elle le méne preſque auſſi loin que Madame de Mulionne a mené ſon Baron de Greaumont; l'Amour réduiſit le pauvre Franlieu, après un an d'aſſiduitez, de chagrins & de peines, & après des dépenſes exceſſives, à vouloir enfin ſe poignarder s'il ne la pouvoit flêchir. Il porta même le poignard chez la Dame: Il le cacha ſous la toillette de cette Belle pour s'en ſervir quand il ſeroit temps. Lors qu'elle l'eut mis au deſeſpoir à ſon ordinaire, il fourra la main ſous la toillette pour le prendre avec une furie épouventable. Et il n'y a point de doute que s'il ne ſe fût point mépris, il s'en ſeroit frappé ſans miſéricorde; mais il n'empoigna qu'un buſc au lieu de ce fer meurtier, tant on a l'eſprit troublé quand on ſe va tuer: & il ne ſe donna dans le milieu du cœur qu'un grand coup de ce buſc, qui ne fut point mortel.

Ah! que cela eſt bon! dit Mademoiſelle de Barbeſieux,.

C'eſt n'avoir pas peu aimé une Dame, reprit le Marquis, que d'avoir eu des tranſports aſſez grands pour ne diſcerner point un poignard d'avec un buſc; & c'eſt auſſi n'avoir pas pouſſé un homme à de petites extrêmitez que de l'avoir réduit à ſe méprendre de cette ſorte: Car, ajoûta-t-il, quoi que l'avanture du Marquis de Franlieu faſſe moins de pitié qu'elle ne fait rire, l'intention ſeule étoit à conſidérer; mais auſſi, Meſdames, voici comment il ſe vengea de ſa Cruelle, lors que ce coup de buſc l'eut fait repentir de ſes dédains. Comme elle eut reconnu par l'action de ſon Amant, qui étoit tombé en même temps pâmé, qu'il l'aimoit effectivement, & qu'en

trouvant après le poignard, elle eût jugé que ce n'étoit pas ſa faute s'il ne s'étoit pas tué, mais celle du buſc qui s'étoit rencontré là. Comme, dis-je, elle ſe fut réſoluë de payer tous les mauvais jours qu'il avoit paſſez, par ce qui peut rendre une nuit agréable à qui a long-temps ſoûpiré; On dit qu'il avoit à peine été auprès d'elle la moitié de cette belle nuit, qu'il lui prît des inquiétudes extraordinaires de ce que le jour mettoit trop à revenir. La Dame qui croyoit & avec raiſon, car elle étoit fort aimable, qu'on devoit plûtôt ſouhaiter que les nuits qu'elle donnoit, duraſſent plus que les autres, s'étonna extrêmement de cette impatience: lui en demanda la cauſe, & lui dit que ſans doute il ne trouvoit pas que le bien après quoi il avoit tant ſoûpiré valut la peine de s'y arrêter. Mais ce n'étoit point ce qui cauſoit l'inquiétude du Marquis. Non, Madame, lui répondit-il, je ne m'ennuye point en vôtre Compagnie; elle eſt plus douce, plus delicieuſe & plus charmante qu'aucune autre que ma bonne fortune me puiſſe jamais préſenter; mais s'il faut vous le dire, c'eſt que j'en ai tant de joye, & que j'y ai pris tant de plaiſir, que mon cœur n'en peut tenir tant à la fois, & je voudrois qu'il fût jour pour en aller répandre une partie chez tous mes amis. Comment! Monſieur, reprit-elle, vous me feriez cet affront-là? Je vous en demande très-humblement pardon, Madame, lui dit-il; mais il faut que cela ſoit, je n'aime jamais, je ne ſoûpire, je ne languis que pour le plaiſir de pouvoir publier les graces que je reçois. La pauvre Dame pleura, ſe deſeſpéra, ajoûta priéres, careſſes, menaces, & fit tout ce qu'elle crut capable de détourner le Marquis de Franlieu de ſon deſſein, mais

mais elle ne pût rien obtenir de ce folâtre indiscret. Il lui répondit qu'à tout le moins il faloit qu'il en fit la confidence au premier qu'il rencontreroit. Il sortit de chez la Dame avant même qu'il fut jour, pour satisfaire à cette horrible demangeaison de parler. Par bon-heur, celui qu'il rencontra le premier ne fut qu'un crieur d'eau de vie, & il se contenta de le dire à cet honnête homme, pour ne point desespérer cette jeune désolée, qui ne sçachant ce qu'elle faisoit, l'avoit déja suivi jusques dans la ruë : & eût, je croi, publié sa honte elle-même, en accompagnant Franlieu plus loin, pour le prier de la tenir secrette.

Quoi le Marquis de Franlieu a fait cette lâcheté ? dit Mademoiselle Velzers : il est de cette humeur, & il y a des femmes à la Cour assez sottes pour l'écouter ! Hé ! pensez-vous, lui répondit le Chevalier de Montal, que ce soit de la discrétion que les Coquettes de la Cour soient le plus en peine ? Elles demandent beaucoup d'amour, & du secret elles s'en moquent. Il y a même des femmes qui seroient fâchées qu'on en eût. N'avez-vous pas sçû ce qu'on a dit du Duc de Candalle & de la Vicomtesse de Talus ? Non, dit Madame de Mulionne, & vous nous apportez-là un exemple qui est plus vieux que nous, tant il y a d'années que le Duc de Candalle est mort. Mais encore ! qu'en a-t-on dit ? Je m'en souviens, interrompit le Marquis de Riberville, prenant la parole au lieu de Montal, & je vai encore vous en faire le conte.

Avanture de Monſieur le Duc de Candalle.

ON a dit que Duc de Candalle, après avoir eu toutes les peines du monde à venir à bout de cette femme, dont les folies en ce temps-là n'étoient pas ſi publiques qu'elles l'ont été depuis, fut enfin favoriſé d'elle. Que comme ils furent ſur le point de ſe ſéparer après avoir paſſé la nuit enſemble ; elle lui fit faire mille ſermens de ne dire mot de ſa bonne fortune ; Qu'elle lui dit, *Vous n'en parlerez point, Monſieur ; vous me le promettez* ; Et que le Duc ayant aſſez juré pour perſuader à la Dame qu'il ſeroit plus diſcret qu'il n'avoit accoûtumé de l'être ; elle luy répondit. *He bien! Monſieur, ſi vous ne le dites point, je le dirai moi ; car il y a trop de gloire à favoriſer un homme comme vous pour en faire la petite bouche.* Voila ce qu'on en a dit, Meſdames. Et en effet, la Vicomteſſe de Talus, dès qu'il fût jour alla dire chez toutes ſes Amies la faveur qu'elle avoit faite au Duc, à deſſein pourtant, diſoit-on, qu'en le publiant elle-même en raillant, on en crût moins Monſieur de Candalle s'il venoit à en parler ; mais cette adreſſe lui réüſſit mal ; & on lui fit l'honneur de prendre ce qu'elle dit pour une vérité. Tu veux, dit le Chevalier au Marquis, que l'indiſcrétion de cette Vicomteſſe ait été l'effet de quelque penſée raiſonnable qu'elle avoit euë, mais je te ſoûtiens moi, que ce fût un effet de ſa débauche. Mais, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous avez parlé du Duc de Candalle d'une certaine maniére, qu'il ſembleroit qu'il eût été indiſcret. Eſt-ce qu'il étoit homme à con-

conter ſes bonnes fortunes ; Mon Dieu ! dit Mademoiſelle Velzers, demandez-vous de la diſcrétion aux beaux hommes ? Si leur beauté étoit ſi malheureuſe, que de ne leur faire naître aucune occaſion de pouvoir cauſer, ils en inventeroient des ſujets tous les jours, & il n'y en a pas un qui ne ſe vante. Ne dites pas cela, repartit Mademoiſelle de Barbeſieux, j'en ai connu un qui s'eſt laiſſé couper le cou, plûtôt que de révéler les faveurs qu'on lui avoit faites. Mademoiſelle a raiſon, pourſuivit le Marquis, c'eſt du Comte de Bermilly dont elle veut parler, & il n'y a qu'un an que cela eſt arrivé, mais je ne ſçais plus où ce fut. Helas ? dit Madame de Mulionne, le peu que j'en viens d'entendre m'a déja donné beaucoup de compaſſion pour lui, & j'ai une grande curioſité d'en apendre toute l'hiſtoire. Vous aimez donc bien les gens diſcrets, Madame, lui dit le Chevalier de Montal. Cependant ſi l'on veut vous en croire, il n'y a rien qui vous ſoit plus inutile que ces gens-là. Et c'eſt plaindre trop ceux qui ne ſont bons a rien. Ils me ſeroient bons à quelque choſe, reprit-elle en riant, s'il s'en rencontroit tous les jours & que j'en puſſe trouver un ; mais ne voyez-vous pas bien qu'auſſi-ôt qu'il y en au monde on leur fait couper le cou ? Puis elle pourſuivit en s'adreſſant à Mademoiſelle de Barbeſieux, contez-nous un peu comment cela eſt arrivé à ce pauvre Comte de Bermilly. Je m'en vai vous le dire, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux.

HISTOIRE

Du Comte de Bermilly.

JE pourrois faire une longue Hiſtoire des amours de ce pauvre Gentilhomme, avant que d'en venir à ſa fin tragique; mais comme on va bien-tôt ſervir ſur table, j'en trancherai le recit en peu de mots.

C'étoit un homme bien fait, Galant, brave, & qui méritoit beaucoup. Un jour qu'il ſollicitoit ſon Procès dans une Ville de Parlement que je ne veux point nommer; il eut le bonheur d'y plaire à la femme d'un Préſident lequel devoit être de ſes Juges. Cette Dame qui n'avoit pas moins de quoi ſe faire aimer que lui, n'eût pas beſoin d'une ſeconde entrevûë pour lui plaire auſſi; de ſorte que cette ſimpathie eut quelque temps des ſuites aſſez douces pour tous les deux: ils ſe virent en particulier, ſe parlérent & firent tout ce qu'il vous plaira. Ce petit commerce dura bien ſix mois ſans traverſes; mais je ne ſçais ce qu'il y eut à la fin qui perdit tout. Trop de précaution gâta leurs affaires. La Préſidente avoit avec elle une Niéce: Elle conſeilla au Comte de feindre de la rechercher pour mieux cacher leur jeu & ſe voir plus commodément. Il crut ſon conſeil. Un Rival ſe rencontra qui ſuſcita tous les jours des quérelles au Comte. Il fut contraint de diſputer en apparence cette Niéce où il ne prétendoit rien. Leur inimitié devint ſi publique, qu'el-

qu'elle partagea toute la Ville. Sur ces entrefaites, le Rival se trouva un soir, assassiné dans la ruë de la Présidente. On en soupçonna le Comte. Il fût arrêté dès le lendemain. Des bas-Bretons se trouvérent pour déposer qu'il avoit fait le coup. Et il se vit condamner, quoi que le pauvre homme fût à trois lieuës de la Ville à l'heure qu'on l'accusoit d'avoir tué, & qu'il lui fût aisé de prouver qu'il étoit occupé cette nuit là à toute autre chose qu'à assassiner des gens.

Assurément, dit le Marquis, qu'il étoit alors avec la Présidente? Vous l'avez dit, repartit Mademoiselle de Barbesieux, & il aima mieux se laisser couper le cou, que de sauver sa vie aux dépens de la réputation de la Dame. Mais le Chevalier en hoche la tête, ajoûta-t-elle, & ne croit point que cela soit vrai. Comment vous-même le croyez-vous, répondit-il, si ce chef-d'œuvre de discrétion n'en a rien dit? Tout ce que vous nous contez s'implique; en ce que si la chose a demeuré secrette, on n'a pû même le sçavoir. Ha! Monsieur, reprit-elle, on ne l'a découvert aussi que long-temps après, & ce fut par une femme de chambre qui étoit de l'intrigue, & à qui la Présidente rendit de méchans offices depuis. Mais, repliqua-t-il, ne pouvoit-ce pas être une vengeance de cette femme de chambre? On sçait ce que ces gens-là sont capables de dire & de faire lors qu'on les mécontente? Hé mon Dieu, dit-elle, il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on vous dit: & même l'assassin fut arrêté depuis, & déclara tout haut à sa mort, que le défunt n'étoit point cou-

coupable du meurtre de ſon Rival, mais bien lui, parce qu'il en avoit été mal traité, & qu'il n'avoit pû en tirer raiſon autrement. Le Chevalier n'eſt incrédule, dit Mademoiſelle Velzers, que parce qu'il ne ſeroit pas homme à en faire autant que le Comte de Bermilly. Moi ? reprit-il : Non ſans doute, & je n'eſtime pas aſſez les femmes qui trompent leurs Maris pour leur faire ce plaiſir. Si c'étoit pour une fille, encore paſſe, dit-il en regardant Mademoiſelle Velzers, ce n'eſt pas un grand crime à elle que de favoriſer un Galant : & ſi c'étoit de moi qu'elle eût fait choix, je pourrois mourir plûtôt que de le dire : mais pour les femmes, fy ! on ne peut trop divulguer leur infamie. Tu deviens un ſaint homme, lors qu'il s'agit de mourir, lui dit le Marquis, & tu reſſembles à ces vieux débauchez qui n'ont de bons ſentimens qu'en ce temps-là.

Ces paroles furent à peine achevées que le dîner fut ſervi, & on dîna fort agréablement ſous la verdure, après quoi on délibéra ce qu'on feroit le reſte du jour. Le Camp qui étoit dans la pleine de Trevers, dit le Marquis, eſt maintenant à Fontainebleau, & ſi vous m'en croyez, nous irons voir défiler les troupes ce ſoir, puis delà nous retournerons à Vaux. Je le veux bien, dit Madame de Mulionne, mais ſongez-vous que vous laiſſez Clelie ici ? Ah ! parbleu Madame, répondit-il, je demande pardon à cette Belle, je l'avois preſque oubliée. Nous l'y menerons, continua-t-il, & ce divertiſſement lui fera peut-être plus de bien que la ſolitude. Voilà de nos Amoureux à la mode, dit Mademoiſelle de

Bar-

Barbeſieux, qui aiment tant qu'ils ſont auprès d'une fille, mais qui n'ont qu'à la perdre de vûë un quart-d'heure pour ne s'en ſouvenir plus. Il eſſuya quelques autres railleries, pour cette infidélité qu'il avoit faite ſans y penſer : puis on alla voir comment la malade ſe porroit, & ſi elle ſeroit en état de partir avec la Compagnie. Elle n'étoit point tout à fait hors de ſon accès, & il lui reſtoit encore une profonde mélancolie, qui fut cauſe que l'on douta quelque temps, ſi ou lui propoſeroit de ſortir ſi-tôt de ſa chambre ; mais la bonne femme qui en avoit ſoin & qu'un laquais de la Tante de cette belle fille venoit de quitter, dit qu'au contraire la promenade qu'ou vouloit faire la pourroit divertir, & parut même avoir une grande envie d'être déja à Fontainebleau. Ainſi l'on monta en caroſſe ſur les quatre heures & on prit le chemin de la Cour, où on arriva deux heures après.

Toutes les troupes de la maiſon du Roi étoient ſur une Ligne, depuis les Pins qui regardent le chemin à l'infini, & avoient le Château en face ; on ne vit jamais rien en plus bel ordre. Monſieur le Marquis de Puiguilen étoit du côté de la Campagne, comme pour la garde du Camp, à la tête de ſes dragons avec leurs manteaux bleus & leurs bonnets de même couleur, & ſes trois Compagnies faiſoient trois eſcadrons fort leſtes. Monſieur le Duc de Noailles paroiſſoit enſuite à la tête de quatre eſcadrons des Gardes du Corps, armez de corcelets & de buffles, où la broderie d'or & d'argent n'étoit point épargnée, & qui avoient tous des

Coquar-

Coquardes de differentes couleurs. Après cela ſe voyoient deux eſcadrons des Gendarmes du Roi, ſous Monſieur de la Salle, qui n'étoient auſſi que de Broderie. Autant d'eſcadrons des Chevaux-legers, ſous Monſieur le Marquis de Rannes Cornette. Autant des Gendarmes Ecoſſois ſous Monſieur de Hautefeüille. Six eſcadrons des Mouſquetaires blancs & noirs ſous Meſſieurs d'Artagnan & Colbert. Deux des Gendarmes de la Reine ſous le Comte de Kermeno, autant de ſes Chevaux-legers. Autant encore des Gendarmes de Monſeigneur le Daufin ſous Monſieur de Rochefort, avec un troiſiéme eſcadron de Chevaux-legers qui étoit une recruë faite par les ſoins de Monſieur le Marquis de Louvoy; & elle étoit compoſée de ſoixante-quinze hommes tous Officiers réformez ou anciens Chevaux-legers, groſſes barbes, preſques tous de même taille, avec des chevaux auſſi de même hauteur, & les plus beaux buffles du monde à manches garnies d'argent: & rien n'étoit ſi admiré que cette recruë, à la tête de laquelle étoit le Marquis de la Valiére. Après ſuivoient encore trois eſcadrons des Gendarmes & Chevaux-legers de Monſieur: & toutes ces troupes avoient leurs Tentes bien rangées & de la couleur des Coquardes de chaque eſcadron. De ſorte que comme elles étoient encore faites ainſi que l'on peint les Tentes Romaines, ce fut une nouvelle matiére à l'imagination de la belle Clelie, qui ſans regarder de trop près aux comparaiſons qu'elle faiſoit, prît le Camp pour celui du Roi Porſenna, où on la tenoit en ôtage.

Le

Le Marquis de Riberville le reconnut à quelques paroles qu'elle avoit laiſſé échaper, & tâcha par tous les moyens poſſibles, de lui ôter cette penſée, de peur qu'elle ne la jettât dans quelque nouveau deſordre. Ayant même appris que les Dames de la Cour ſe mettoient en équipage d'Amazones pour ſuivre le Roi au Camp, il incita les Belles de ſa troupe à faire comme elles, & pour mieux réjoüir ſa malade, il prit ſoin de leur recouvrer des Capelines très-galantes & autres ornemens néceſſaires: & mit la main lui-même à l'ajuſtement de cette fille que ce divertiſſement ſembla retirer en effet de ſa mélancholie pour quelques momens; mais pendant qu'il la promenoit dans le Camp où elle étoit le charme de tous les yeux, il ne pût empêcher que la vûë des Tentes, qui reſſembloient toûjours à celles des tailles-douces du Roman de Clelie, ne lui rendît ſa premiére imagination d'être en ôtage: & que prenant le temps de ſe ſauver, comme il étoit occupé à dire à Madame de Mulionne, le nom de quelques Officiers des troupes qui défiloient, elle ne ſe dérobât peu à peu de ſa Compagnie, & ne pouſſât enfin ſon cheval à toute bride vers le grand Canal qu'elle prit pour le Tybre, où elle ſe jetta pour le paſſer à la nage, à l'imitation de celle qu'elle croyoit être.

Le Marquis ne la voyant plus, s'imagina bien que ſa retraite ſeroit quelque ſuite de ſa maladie; mais il étoit fort éloigné de deviner la derniére avanture qu'elle avoit euë, & il fût longtemps ſans en rien découvrir. Après toutefois qu'il eût bien cherché & toute ſa troupe auſſi,

le

le bruit en paſſa juſqu'à lui. Il aprit de quelques perſonnes qui en parloient vers le Canal, qu'on lui avoit vû faire entrer ſon cheval dedans avec précipitation, comme ſi elle eût été pourſuivie de quelqu'un. Qu'un jeune Gentilhomme extrêmement blond & de très-bonne mine, avoit paru la ſuivre en effet peu de temps après: & que comme elle avoit fait la culebute en entrant dans ce Canal, elle s'y fût noyée infailliblement ſans ce jeune Gentilhomme; mais qu'il avoit mis pied à terre, & s'étoit jetté dedans tout habillé pour la ſecourir. Toute la troupe eût regret de l'avoir menée à Fontainebleau, apprenant cette derniére extravagance, & Madame de Mulionne & le Marquis craignirent que les parens de cette belle malade n'euſſent quelque reproche à leur faire, de l'avoir expoſée à ce qui lui venoit d'arriver: mais ce ne fut pas ce que le Marquis eût à craindre de plus fâcheux. Il chercha à s'inſtruire plus particuliérement de l'affaire; on lui dit que ce Gentilhomme avoit fait venir un caroſſe drapé où il avoit mis Clelie, & qu'il l'avoit emmenée après y être entré avec elle, ce qui ne lui donna pas une petite jalouſie. Il en fit une recherche exacte dans Fontainebleau, & pria le Chevalier d'en faire autant. Ils trouvérent le lieu où les gens de ce caroſſe étoient venus deſcendre, mais ils apprirent qu'après avoir changé d'habits, Clelie & le Gentilhomme s'étoient preſſez de remonter en caroſſe, & qu'on ne ſçavoit point quelle route ils avoient tenuë; ce qui augmenta la douleur du Marquis. Il s'informa du nom de ce Gentilhomme, on lui répondit encore qu'on ne le ſçavoit pas; de

sorte qu'on ne vit jamais un homme plus chagrin. La vieille gouvernante de Clelie, fit de son côté de grandes plaintes à la Compagnie, & parut dans une si grande desolation, qu'elle ne voulut rien écouter. Elle sortit toute en colére, & quelque soin qu'on prît pour la faire demeurer jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de sa malade, elle disparut. Il est vrai que Madame de Mulionne rappellant dans sa mémoire, ce que cette Vieille avoit quasi fait de semblable deux jours auparavant, lors que le Marquis avoit crû Clelie enlevée, soupçonna que cette derniére avanture ne se débroüilleroit pas moins heureusement que celle de Vaux; Et je suis assurée, dit-elle au Marquis, que ce Gentilhomme-là est le même qui vous en conta l'Histoire hier au matin. Il aura reconnu & vû sa parente toute seule, dans l'équipage où elle étoit, & aura prié quelque Dame de ses amies, de la remener à sa Tante. Mais cette présomption ne suffit pas au Marquis pour dissiper ses craintes, & quand une si foible apparence auroit pû lui donner quelque consolation, ce parent de cette belle fille se trouva un moment après au Château, où il étoit encore de garde, & il ne parut pas moins en peine que les autres, de ce qu'elle étoit devenuë. Si bien qu'on se résolut de ne point sortir de Fontainebleau qu'on n'en eût découvert quelque chose; & comme il étoit déja tard, les Dames consentirent à y passer la nuit, tandis que les hommes iroient chez la Tante de la malade; mais ils n'en revinrent pas plus satisfaits, & n'en rapportérent qu'une pleine assurance de l'enlévement effectif de cette pauvre fille: car sa

Tante

Tante en avoit déja eu avis, & ils apprirent qu'elle étoit ſortie auſſi-tôt pour chercher du reméde à ce deſordre, & pour s'en plaindre au Roi même.

Fin du quatriéme Livre.

LA FAUSSE CLELIE,
OU
HISTOIRES FRANCOISES.
5

LIVRE CINQUIE'ME.

IL fut impoſſible au Marquis de Riberville de repoſer le reſte de cette nuit-là, ſoit que la douleur d'avoir perdu Clelie en fût la cauſe, ou qu'il craignit de ſe voir embarraſſé dans l'affaire de cet enlévement, ſi l'Auteur ne s'en découvroit pas. Il ne voulut pas même ſortir de la Chambre du Chevalier de Montal, à qui il ne ceſſa point d'en parler. Mais enfin ce dernier qui vouloit dormir lui dit ; En verité Marquis, on voit bien que tu es en effet amoureux de cette folle, & qu'elle t'a communiqué ſes viſions ; car pour un homme ſi ſage que tu étois, tu n'as plus guére de bon ſens. Pourquoi veux-tu qu'on ſe prenne à toi, de ſon enlévement ? Eſt-ce à cauſe que tu es amoureux d'elle, & qu'on ſçait qu'elle étoit avec toi ? Il faut donc qu'on s'en prenne à moi auſſi, & à toutes ces Dames qui ſont avec nous. Et puis t'imagines-tu que ſi cette avanture n'étoit pas un tour d'adreſſe, pour nous ôter une fille dont on ne veut pas que la folie nous puiſſe divertir ; Crois-tu, dis-je, que cette Tante, qu'on nous a dit être venuë ici ſe plaindre, ne ſe ſeroit pas jettée déja aux pieds du Roi pour lui en de-

mander juſtice, ou qu'à tout le moins elle n'en eût pas fait informer? Car il n'y a nuit qui tienne dans ces ſortes d'affaires, & il étoit du de voir de cette Tante, de faire du moins entendre, à ſon arrivée, les gens de l'Hôtellerie où ton Heroïne a changé d'habits. Cependant nous avons été au petit coucher. Tu as vû le Roi qui ne ſçait pas ſeulement qu'une Dame s'eſt jettée dans l'eau. Nous avons repaſſé par cette même Hôtellerie où l'on ne nous a dit mot, & outre cela la Belle a ici un Couſin amoureux d'elle: Il s'eſt contenté de faire ſemblant d'être fort chagrin de ſon avanture, ſans s'en être mis autrement en peine; n'y a-t-il pas bien de l'apparence à tout ce que tu apprehendes? Tes raiſons ſont quelque choſe, répondit le Marquis, mais ce que le Roi n'a point ſçû aujourd'hui, parce qu'il étoit occupé à voir défiler les troupes, ce qui n'a pû avoir beaucoup de témoins, parce que tout le monde étoit au Camp, pourra demain être plus répandu, & le Roi en pourra être inſtruit. La Tante de Mademoiſelle Darviane, peut bien auſſi attendre à demain à faire ſes plaintes. He! mon Dieu, repliqua le Chevalier, ne crains pas que cela te broüille auprès du Roi. Je te dis encore une fois, que la Tante & ceux qui ont enlevé la Niéce ſe connoiſſent bien, & qu'il ne s'en parlera jamais. Pour marque qu'il y a de l'intelligence, ajoûta-t-il, par qui cette Tante auroit-elle pû ſi-tôt être avertie du coup, qu'elle ait dû le ſçavoir, & même être déja ſortie pour y donner ordre, avant que nous fuſſions arrivez chez elle? Ah! pour cela, dit le Marquis, ce n'eſt pas une raiſon. La Gouvernante de cette fille a pû lui envoyer un exprès auſſi-tôt qu'elle

nous

nous eut quittez, & nous fommes montez à cheval aſſez long-temps après, pour lui avoir donné celui de faire cette diligence. Bien va, lui repartit Montal, arrive ce qui pourra je veux dormir, & ſelon que la choſe aura tourné demain matin, nous ſongerons à y remédier. Là-deſſus il s'enfonça bien fort dans ſon lit, & le Marquis fut obligé d'aller chercher le ſien, ne trouvant plus perſonne qui voulut l'entendre.

Le lendemain on ſe raſſembla, & dès qu'il fut jour chez les Dames, on ſe remit ſur la même matiére. On ne trouva point que le Marquis eût raiſon de craindre ce qu'il craignoit. Bien au contraire, à l'exemple du Chevalier de Montal, qui l'en avoit déja raillé la nuit, on lui dit qu'il n'y avoit que l'Amant d'une Clelie, qui fût capable de s'imaginer d'en être reſponſable, quand même cette fille auroit été enlevée par d'autres que par ſes parens. Chacun alla enſuite faire ſa Cour, où il n'entendit parler de rien, & après cela on ne ſongea plus qu'à s'en retourner à Vaux. On ſe réſolut même de ne ſe point quitter, & d'y paſſer tout le reſte de la ſemaine, pour y conſoler à un beſoin le Marquis de la perte qu'il venoit de faire.

On y arriva pour dîner. Cependant l'on apprit des gens du Château, qu'à la même heure que la Compagnie en étoit partie, pour aller ſouper chez Madame de Mulionne, un Gentilhomme s'étoit trouvé évanoui dans le Jardin, parce qu'un Eſprit lui étoit apparu, comme il s'y promenoit. Hé juſte Dieu! s'écria alors Montal, le monde n'eſt-il plein que de Viſionnaires? Et y a-t-il des gens ſi ſots que de ſe mettre de telles chiméres dans la tête? Ah! répondit Mademoiſelle Velzers, voici l'eſprit fort,

& nous nous mettons-là ſur un chapitre où il en va bien débiter. Eſt-il rien auſſi de plus impertinent, repliqua-t-il, que de voir des gens raiſonnables, donner dans ces ſortes de rêveries? Peut-être celui dont on nous parle, a-t-il vû ſon ombre & c'eſt tout. Eſt-ce que tu ne crois point aux eſprits Chevalier? interrompit le Marquis. Lui? reprit Mademoiſelle Velzers, que ſçait-il ce qu'il croit? Je ſçais, lui répondit Montal, que je vous crois la plus injuſte perſonne du monde d'avoir de moi ces ſentimens. Mais vois-tu, dit-il au Marquis, pour te parler franchement à toi, voici ce que je crois. J'ai une foi très-ferme pour tout ce que mon Curé me dit qu'il faut croire, & je tombe auſſi d'accord qu'il eſt revenu quelquefois des eſprits, je n'en ai jamais douté; mais de m'imaginer que nous ſoyons au temps d'en voir encore, ou du moins d'en voir ſi ſouvent qu'on le dit, c'eſt à quoi je ne me puis réſoudre. Je ne croirai jamais qu'un rat ou un chat qui aura remué je ne ſçai quoi par hazard; qu'un rayon de la Lune, donnant en quelqu'endroit, & y formant des groteſques par la rencontre de quelques ombres; qu'enfin toutes autres choſes ſemblables ſoient des Eſprits de l'autre monde. Mon Dieu! dit Madame de Mulionne, que nous verrions un homme changer bien-tôt de langage, s'il lui en étoit arrivé autant qu'il en arriva il y a huit jours, au bon homme Santois, ancien Echevin de Paris. Hé bien quoi? Madame, répondit-il, que lui eſt-il arrivé à ce bon homme Santois, ancien Echevin de Paris? Helas! reprit-elle en regardant toute la Compagnie, il n'eſt rien de plus véritable que ce que je m'en vai vous dire, & c'eſt dans mon quartier que

loge

loge ce bon homme-là, qui eſt un homme d'honneur s'il en fut jamais.

HISTOIRE

Du Latin de Monſieur Santois.

COmme ce pauvre Monſieur Santois prioit Dieu dans ſes heures Jeudi dernier, & qu'il vouloit tourner le feüillet, il ſentit je ne ſçai quoi faire du bruit ſous ſa main, & fut tout étonné que c'étoit ce feüillet qui s'étoit déchiré de lui-même: mais ſi propement, qu'il ſembloit que quelqu'un l'eut fait à deſſein.

Parbleu! interrompit le Chevalier, vous me contez de grandes merveilles! C'étoit lui auſſi qui l'avoit déchiré. Hé! point du tout, repartit-elle, & vous le reconnoîtrez par la ſuite.

D'abord ce bon Vieillard eut cette penſée comme vous, & crut qu'il avoit pû l'arracher lui-même, ſans s'en appercevoir à cauſe de ſa trop grande attention; mais comme il eut tourné le ſecond feüillet, & que la même choſe fut arrivée, il commença à s'en effrayer & ſonna de ſa clochette pour appeller ſes enfans. Ils y accoururent tous, & ſur ce qu'il leur conta la choſe comme elle alloit, ils tâchérent de lui perſuader qu'il s'étoit trompé, & de l'emmener hors de là. Ce bon homme ne pouvant conſentir à paſſer pour un Viſionnaire, il leur dit: Hé bien, mes Enfans, vous en jugerez, en cas que l'Eſprit ſoit d'humeur d'en déchirer un troiſiéme, car je ne veux pas que vous me croyiez hypocondriaque. Là-deſſus il r'ouvrit ſon livre & voulut tourner encore un feüillet, ce feüillet

ſe déchira comme les autres. Le Gendre, quoi que convaincu, ne laiſſa point de dire toûjours que c'étoit ſon Beau-pere qui le déchiroit, de peur que le bon homme n'en devint malade, s'il n'avoit plus dequoi douter. Et il lui alléguoit pour ſes raiſons, que ſon erreur venoit de ce qu'il n'avoit plus le tact ni la vûë aſſez bons pour diſcerner s'il manioit rudement ou non le feüillet. Mais le Vieillard s'en dépitant prit ſes lunettes, pour l'éprouver encore une fois & y prendre garde de plus près ; & à la vûë de tout le monde elles ſortirent d'elles-mêmes de ſon nez, & comme ſi elles euſſent volé, firent toutes ſeules une promenade à l'entour de la chambre, puis paſſérent par la fenêtre, & s'allérent arrêter dans un Parterre de fleurs à l'entrée du Jardin, où on les trouva avec les trois feüillets. Que dites-vous à cela, Monſieur l'Incrédule? ajoûta Madame de Mulionne.

Je dis Madame, répondit Montal, que je le croirai quand je l'aurai vû. Mais reprit-elle, c'eſt une choſe qu'on voit encore tous les jours, car ce Lutin fait ſans ceſſe de nouvelles piéces à cet honnête homme-là. Et encore la veille que nous partîmes de Paris, comme il venoit de ſe mettre à table après avoir eſſayé un habit neuf, dont le pourpoint étoit de tabit plein, ce même Eſprit le lui moucheta à vûë d'œil, mieux qu'un brodeur n'auroit pû faire. Que répondez-vous encore à cela? Qu'il aimoit mieux les pourpoints mouchetez, dit Montal. Vous en raillez, reprit-elle, mais quand nous ſerons de retour vous pourrez l'aller voir vous-même. Je n'irai pas le voir, repliqua-t-il, & ſi je ne le croirai pas. Vrayement!

ment! dit Mademoiſelle Velzers, il n'a garde d'y aller. N'eſt-ce pas l'ordinaire de Meſſieurs les Eſprits forts d'avoir plus de peur que les autres ? Ce n'eſt point parce que j'ai peur, répondit-il, mais parce que ſi j'y allois, il faudroit que je puſſe ſoupçonner quelque poſſibilité à cela, & je n'y en crois point du tout. Il faut pourtant, reprit Madame de Mulionne, ajoûter foi aux honnêtes gens, quand ils diſent qu'ils ont vû. D'accord, Madame, répondit-il ; mais montrez-m'en un de ceux-là. Ah ! dit-elle ; j'y conſens de tout mon cœur, & je ne veux que M. l'Abbé de Lanciat, à qui feu Monſieur Fouquet de Croiſſy, s'eſt apparu à Tours dans ſon allée. Je ne veux que Madame la Marquiſe de Teſſau, dont il fut auſſi tirer les rideaux comme elle étoit couchée. Ce ſont-là des gens irréprochables, & qui pour beaucoup ne voudroient pas débiter un menſonge. Je n'en doute pas, Madame, reprit Montal, mais tenez-vous cela de l'Abbé & de la Marquiſe, ou de quelqu'autre ? Je le tiens, répondit Madame de Mulionne, d'un de leurs amis ſeulement, mais c'eſt un homme qui auſſi bien qu'eux, ne voudroit pour rien du monde mentir, & qui me feroit croire que le blanc eſt noir s'il me l'avoit dit. Ah ! pour cela, Madame, lui repliqua le Chevalier en riant, c'eſt de quoi je doute encore moins que d'autre choſe, & on le voit clairement. Je vous ſoûtiens pourtant, ajoûta-t-il, que ce lui qui en a fait le conte eſt un railleur, & qu'on le demande à l'Abbé de Lanciat & à Madame de Teſſau, ils diront que j'ai raiſon. Mais à ton compte Chevalier, interrompit le Marquis, tu ne ſerois donc pas homme à croi-

re tout ce qui ſe dit de certaines familles, où ces ſortes d'apparitions ſont ordinaires? Tu ne croirois donc pas ce qu'on dit de la Maiſon de Brandebourg, où toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la famille, un Eſprit s'apparoit en forme d'une grande ſtatuë de marbre blanc repréſentant une femme, & court par tous les appartemens du Palaïs du Prince? Tu ne croirois pas encore qu'il y a deux illuſtres familles en France, l'une en Bretagne & l'autre en Gaſcogne, où il arrive je ne ſçai quoi de quaſi tout ſemblable? Je le croirai, répondit Montal, ſi tu m'aſſures que tu le crois toi-même. Mais dis-moi un peu. Les Princes de Brandebourg, ſont-ils auſſi anciens que les Dialogues de Lucien? Je ne ſçais, répondit le Marquis, & cela n'eſt pas impoſſible; mais pourquoi me fais-tu cette demande? C'eſt qu'il me ſemble, reprit Montal, que j'y ai lû cette Hiſtoire de leur famille; ſi c'en eſt là une. Ah! interrompit Mademoiſelle Velzers, ne vous en moquez pas, Chevalier, c'eſt une choſe que j'ai ouï conter cent fois à mon Pere: & même qu'un pauvre page paya de ſa vie, par l'imprudence qu'il eût de vouloir arrêter cette ſtatuë, comme elle alloit monter l'eſcalier. Ce jeune garçon avoit un ſi grand amour pour ſon Maître, que voyant cette figure au pied de cet eſcalier, d'où il deſcendoit avec d'autres domeſtiques du Prince, & craignant que ce ne fût pour le Prince même qu'elle vint; Ah! s'écria-t-il, traîtreſſe, tu viens pour annoncer la mort de mon Maître! & là-deſſus il lui déchargea un grand ſoufflet: ce qui la mit en une ſi horrible colére, que l'empoignant d'une ſeule main elle l'écraſa contre terre, avant qu'on

eût

eût le loisir de s'appercevoir de son dessein. He bien ! ajoûta le Marquis, ce sont-là des choses de fait, & cela n'a pû arriver sans qu'il y ait eu beaucoup de témoins. Il n'est rien de si vrai, lui repartit froidement le Chevalier, Lucien en a aussi fait mention sous le nom d'un Domestique d'Eucrate ; excepté que c'étoit un Palfrenier au lieu d'un Page, & que la statuë de cet Eucrate ne tua point celui qui l'avoit desobligée, & se contenta de le bien étriller. Mesdames, dit le Marquis, nous ne gagnerons rien à disputer contre cet incrédule, nous ferons mieux de songer à dîner que de contester davantage. Je vous trouve aussi de fort habiles gens tous tant que vous êtes, continua Montal, d'ajoûter foi à ces fadaises ? Il faut que vous sçachiez qu'il ne revient plus guére d'esprits maintenant, si ce n'est pour faire des maris cocus, ou pour quelqu'autre intérêt. Dès que nous aurons dîné, je vous prouverai ce que je dis, par l'Histoire d'une personne que Mademoiselle de Barbesieux connoît très-bien, car le Galant est de ses parens. Dînons donc vîte, dit Mademoiselle de Barbesieux, afin que j'apprenne cette belle Histoire.

Je vous la laisserai écouter toutes seules, reprit le Marquis, tandis que je ferai une cavalcade jusques chez la Tante de nôtre Clelie ; car, ajoûta-t-il, encore est-ce la moindre chose que je lui dois, que d'aller la consoler & lui offrir mes services si elle en a besoin, après m'être chargé en quelque façon d'avoir soin de sa Niéce. Le prétexte est honnête, Monsieur le Marquis, dit Mademoiselle de Barbesieux, & nous donnerons volontiers congé à vôtre amour pour deux ou trois heures. Ah ! dit-il,

Madame, il n'eſt plus queſtion d'amour, & ſi je ne me ſentois obligé à cela par civilité, je ne voudrois pas quitter un moment une ſi aimable Compagnie que celle que j'ai ici. Ce que vous dites repartit Madame de Mulionne, eſt encore l'honnêteté même; mais nous ne vous en croirons pourtant pas, & il eſt trop juſte que vous alliez ſçavoir où l'on peut avoir emporté vôtre cœur. Pour moi, dit malicieuſement Montal, ſi j'étois du Marquis, je ne me riſquerois point à aller chez des gens où l'on me pourroit ſoupçonner d'être le Raviſſeur, & j'aurois peur qu'on ne me fit arrêter.

On dîna un moment après, & malgré toutes ces railleries le Marquis ne laiſſa point de monter à cheval pour aller où il avoit réſolu. Cependant Mademoiſelle de Barbeſieux ſomma le Chevalier de tenir ſa promeſſe. Ce qu'il fit auſſi-tôt en ces termes, en lui adreſſant la parole.

HISTOIRE

Du Marquis de Commorgien.

DAns le temps même que je vins à Paris pour ma Lorraine Viſionnaire, qui fut au mois de Décembre dernier, vôtre agréable Couſin Monſieur le Marquis Commorgien y vint auſſi, & nous nous logeâmes tous deux à l'Hôtel de Genlis en la ruë Dauphine. Il y avoit bonne Compagnie, & entr'autres de nouveaux mariez, qui étoit ce qu'il faloit à Monſieur vôtre Couſin. Le mari étoit un peu vieux, la femme jeune & belle; l'un petit Gentilhomme & ſot, l'autre fine & de grande qualité, mais

mais de petite fortune : on ne l'avoit mariée à cet homme que parce qu'il étoit riche.

Au bout de cinq ou six jours que Commorgien eut fait connoissance avec elle, il s'apperçût que la Dame n'étoit pas fort contente de sa destinée. Son mari à cause d'une courte haleine faisoit lit à part, & ne lui donnoit tous les mois, que dix pistoles pour joüer : Cela étoit fâcheux pour une grande joüeuse. Et se voir encore un vieux mari, qui quand il n'auroit point eu de courte haleine ; n'eût pas laissé d'être vieux ; c'étoit pour avoir raison de n'être aucunement satisfaite. Commorgien le lui prouva même, par un Sonnet qu'il fit le lendemain. Je ne l'ai pas retenu, parce qu'il étoit très-méchant. Je sçai seulement que c'étoit une piéce mal imitée du Pétrarque, & qui finissoit par ces Vers, en parlant des belles femmes.

Enfin Amour voulut que tout leur fut possible ;
Excepté de porter un cœur
Qui pût pour des vieillards être jamais sensible.

Le Chevalier me regarde en disant cela, interrompit Madame de Mulionne, & ces Vers s'adressent à moi. Mais qu'il ne vous empêchent point d'épouser des vieillards, dit-elle aux Filles, si vous en trouvez qui vous soient propres ; je vous assure que je me suis bien trouvée du mien. Hé! Mon Dieu, Madame, lui répondit-il, il n'est pas vrai que je vous attaque, pourquoi vous défendez-vous! tant pis pour vous, ajoûta-t-il, si un Vieillard vous plaît ; vous êtes la premiére qui en pâtissez.

Commorgien fit donc voir ce Sonnet à la Dame, poursuivit-il, & sa chûte la fit un peu ri-

re, de ſorte que comme il eſt né avec je ne ſçai quelle charité pour toutes les affligées qui ſont bien faites, & ce ſoûris lui ayant perſuadé qu'elle pourroit devenir capable de consolation, il déploya toute ſa rhétorique afin qu'elle n'en manquât point. Il s'aviſa même de ſe mettre de moitié avec elle, en toutes les parties de jeu qui furent faites dans l'Hôtel de Genlis, où on joüoit tous les ſoirs à la bête; Et c'étoit, diſoit-il, par une turlupinade admirable, en quoi vous ſçavez, Mademoiſelle, que Monſieur vôtre Couſin excelle *pour l'accoûtumer à joüer à l'homme avec lui.* Enfin il y eut je ne ſçai quelle vertu dans l'argent qu'il y mit pour elle durant quelques jours; il la fit rire en ..e plus que le Sonnet. Toutes les fois que leurs yeux ſe rencontrérent depuis, en quelque endroit que ce pût être; la Dame faiſant un petit ſoûris baiſſoit les ſiens & détournoit la tête, comme de peur que Commorgien ne le vit; & de ſon côté Commorgien ne perdoit pas de temps à lui faire connoître muettement ſa paſſion. Mais du moment qu'elle reconnut qu'il avoit deviné tout ce qu'elle vouloit qu'il ſçût, elle ſe tint un peu plus ſur la réſerve, pour lui faire trouver bon ce qu'elle avoit fait deſſein de ne lui pas refuſer.

Voyez un peu, interrompit à ſon tour Mademoiſelle Velzers, comme ces Meſſieurs expliquent les actions des pauvres femmes; Et s'il ne faut pas bien prendre garde comme l'on vit avec ces gens-là?

Vous allez voir, reprit-il, que Commorgien ne ſe trompoit pas. Comme donc ſi la Dame ſe fût même indignée, de ce qu'il ſe flatoit trop en croyant qu'il en étoit aimé, elle ne lui montra plus qu'un viſage très-ſévére. Il ne s'en étonna

étonna point. Le Ciel lui a fait la grace de se connoître en gens. Il n'employa point d'autre secret pour la faire revenir, que celui d'imiter sa fierté. Elle en eut plus de souci qu'il n'en avoit eu de toute la cruauté qu'elle avoit affectée, & la vérité en parut trois jours après. Comme il l'eut recontrée en son passage; Cela est bien vilain, lui dit-elle, d'avoir quelque chose sur le cœur contre ses amis, & de ne s'en pas expliquer avec eux. Commorgien voulut lui répondre, mais la Belle, voyant venir de loin son mari, ne lui en donna pas le temps. Elle ajoûta seulement: Allez, ce procédé diminuë de l'estime que je faisois de vous, & je voudrois que vous n'eussiez rien dans le cœur qui me déplût. Elle monta ensuite dans sa chambre, & Commorgien se retira pour lui écrire un petit billet, que dès le soir même étant à table, il lui fit couler dans sa poche. En voici les termes. Je les ai retenus mieux que le Sonnet, parce que ce Billet m'a semblé de meilleur goût.

A UNE FEMME D'ESPRIT.

PUisque vous voulez, Madame, qu'on n'ait rien sur le cœur qui vous déplaise, je me dépêche de vous dire que je suis fort amoureux de vous. C'est je pense ce qui vous déplaît le plus dans le mien, & qui pourroit m'attirer vôtre haine, s'il y demeuroit davantage. Je ne sçai pas comment vous recevrez cette déclaration, Madame, mais vous avez dû vous y attendre, du jour même que je vous ai vûë. N'affectez plus de grace une cruauté qui nous fait perdre la chose du monde la plus précieuse qui est le temps. Il ne faudra que malheureusement

gagner vôtre Procès, qui vous retient ici, pour être obligez peut-être de nous séparer, & nous aurions eu inutilement de l'estime l'un pour l'autre. Je n'ai enfin que trois ou quatre bons mots à vous dire, Madame. Mon cœeur, ma vie, mon argent, mon crédit, & celui de mes amis, sont à vôtre service; & outre cela, je vous promets une fidélité inviolable.

Voilà justement un Baron de Greaumont, dit Madame de Mulionne. Oüi, répondit le Chevalier; mais il n'eut point à faire à la femme d'un Conseiller de la grand-Chambre, je vous en assure.

Ce Billet, continua-t-il, parlant à toute la Compagnie, comme vous voyez, étoit assez franc. Néanmoins il ne déplût pas, & cela fait voir, quoi qu'en veüille dire cette belle Dame, qu'il n'est rien tel que d'aller rondement en ses affaires, pour en venir à bout. La Dame en écrivit un autre à Commorgien, où elle lui manda véritablement, qu'il n'étoit pas sage de lui écrire en ces termes-là. Mais il y avoit au bas, qu'elle ne laissoit point de lui pardonner sa folie, & c'étoit assez dire. Depuis ils trouvérent le secret d'être contens l'un de l'autre pendant quelques jours. Heureux! si le Procès, dont il est parlé dans le billet, n'eut obligé le mari à suivre le Conseil à Saint Germain, & s'il n'eut pas falu y aller avec ce mari! Mais ce fut une nécessité, & pour comble de douleur, ce vieil impertinent s'y logea dans une maison bourgeoise, où Commorgien ne pût trouver place, peut-être tout exprès, commençant à être un peu jaloux. Il falut donc là des stratagémes extraordinaires, pour se voir en particulier;

lier ; mais l'Amour y pourvût. La Dame parla d'un Esprit, dont elle avoit été effrayée en songe, soit qu'il fût vrai ou non. Je croi que ce n'étoit pourtant qu'une adresse pour donner une idée à son Galant de ce qu'il y avoit à faire, parce qu'elle ne lui pouvoit plus parler qu'en Compagnie.. Il lui sembloit, disoit-elle, que cet Esprit venoit tantôt lui tirer sa couverture, tantôt se coucher auprès d'elle, & faire enfin tout ce que vous pourriez croire bonnement, vous autres belles Dames, qu'un esprit seroit capable de faire à l'imitation des corps. Un de ses Amans qui étoit un Abbé Galant qu'elle voyoit souvent, composa même là-dessus quelques Stances que vous serez peut-être bien-aises d'entendre lire. J'en ai la copie dans ma poche, & la digression n'en sera point ennuyeuse. Il feignoit que cet Esprit étoit l'effet d'un charme dont il s'étoit servi pour aller la voir, lui-même, dans son lit, & la pensée en est assez plaisante.

STANCES.

Lors qu'on a le malheur d'être amoureux de vous,
Ce n'est donc pas assez de répandre des larmes ?
Et pour en obtenir quelque chose de doux,
Il faut avoir recours aux charmes ?

Vos plus parfaits Amans ne font rien que blanchir.
Vous ne vous lassez point de leur être cruelle ;
Mais peut-on espérer au moins de vous fléchir,
Si-tôt que le Diable s'en mêle ?

Pour

Pour avoir le plaisir de toucher vôtre cœur,
On feroit des desseins encor plus effroyables,
Vous n'avez point d'Amans qui pour ce grand bonheur,
Ne se donnent à tous les Diables.

Ce qui vous fut trouver jusques dans vôtre lit,
Est l'invisible corps d'un Abbé qui vous aime.
Ne vous arrêtez point à ce qu'on vous en dit,
Cet esprit n'étoit que moi-même.

Pour preuve. Entre vos bras il a passé la nuit.
Avant le point du jour il n'a point fait retraite.
Aussi lui plaisiez-vous, & vous tenir au lit,
C'est tout ce que l'Esprit souhaite.

L'Amour m'accompagnoit tel qu'il me suit le jour.
Et pour vous dire enfin toute cette avanture;
Quand je voulus vous voir, ce fut aussi l'Amour,
Qui tira vôtre couverture.

Voici même les mots qu'il vous disoit tout bas:
Cruelle, disoit-il, pour qui chacun soûpire,
Ne pensez-vous avoir de si charmans apas,
Que pour dépeupler mon Empire?

Cette taille, ce port, ces yeux brillans & doux,
Ce teint si délicat, cette blancheur extrême,
Ne sont point des attraits qui soient tous faits pour vous,
Ils sont pour celui qui les aime.

On peut après cela croire que c'étoit moi,
Et je n'en donne pas de preuves trop petites.
Mais vous n'en doutez point & connoissez, je croi,
Mon Esprit mieux que vous ne dites.

Ce-

Cependant si l'Amour cause trop de frayeur,
Vous n'avez qu'à vous rendre à mes maux pitoyable.
Autrement, pour vous faire enfin mourir de peur,
Ce Dieu sera toûjours le Diable.

Comment appellez-vous l'Abbé qui a fait ces Vers? dit Mademoiselle de Barbesieux. N'est-ce pas l'Abbé de Ruper ? C'est lui-même, répondit Montal, que Commorgien eût voulu voir pendre, toutes les fois qu'il alloit chez la Dame, parce qu'il n'y avoit que lui qui les empêchoit de se parler de leurs affaires. Et l'Abbé en étoit-il fort amoureux ? repliqua-t-elle. Jugez-en, répondit-il, puisqu'il n'en bougeoit, & que ce fût lui qui causa à Commorgien tout le desordre que je vous dirai à la fin de mon Histoire. Je suis bien-aise, reprit Mademoiselle de Barbesieux, d'avoir apris cela; & je n'en ferai pas mal la guerre à cet Abbé, lorsque je le verrai. Voyez un peu, Madame, dit-elle à Madame de Mulionne, à qui se fiera-t-on desormais, puisque l'Abbé de Ruper se mêle aussi d'être amoureux?

La Dame, continua Montal, parla donc de cet Esprit, & ajoûta qu'il lui avoit semblé qu'il entroit & sortoit par la fenêtre de sa chambre ce qu'elle eût bien voulu que le Marquis de Commorgien eût entrepris de faire lui-même, à ce qu'elle avoüa depuis. Mais s'exposer à entrer ainsi dans une chambre, dont les fenêtres regardoient sur la ruë, il n'y avoit pas d'apparence. La maison étoit trop près du Château, où trop de monde alloit & venoit toute la nuit. Il s'apperçût que sous la tapisserie il y avoit une Armoire percée dans le mur. Il trouva que ce

ſeroit bien mieux ſon fait, s'il pourvoit loüer dans une Hôtellerie voiſine l'appartement auquel ce mur étoit commun, & percer l'armoire de ſon côté. Il ménagea l'affaire. Elle réüſſit. L'Hôte par bon-heur, outre ſon métier, faiſoit encore celui de Maçon : Il conſentit moyennant de l'argent, & aida même à Commorgien à percer le mur : & quand l'ouverture fut faite, il plâtra un ais de la grandeur du trou, dont il reboucha très-proprement l'armoire. Le mari y eût regardé mille fois par la chambre de ſa femme, qu'il eût toûjours crû y voir le même plâtre d'auparavant, parce que le mur étoit neuf. Et on n'eut jamais pû s'imagner que ce fond, ſi bien rejoint, ſe mettoit & ſe retiroit quand on vouloit.

Vous en riez, mes Belles, dit-il en s'interrompant lui-même, & croyez peut-être que je vous conte une fable? Pourſuivez, lui répondit-on, ſi la choſe n'eſt vraye elle eſt du moins bien inventée; Et le mur neuf & l'Hôte Maçon y viennent à point nommé : c'étoit deux grands points pour travailler avec ſuccès.

Ce fut par-là, continua-t-il, que Commorgien renoüa ſon commerce : & pour plus grande précaution, il n'y paſſoit jamais qu'en habit d'Eſprit, dont il ſe trouva bien quelques jours après. Un petit laquais pendant qu'on deshabilloit ſa Maîtreſſe ſe fourra, pour dormir un moment, ſous une table que couvroit un tapis de Turquie. Il ne ſe réveilla point pour s'en aller avec les autres. S'étant éveillé la nuit & ayant ſoûlevé le tapis juſtement à l'heure que Commorgien ſe retiroit, il l'entrevit & en eut peur. Il le dit le lendemain. La Dame fut obligée de le ſeconder, en diſant que véritable-

ment

ment lors qu'elle avoit vû l'Esprit en songe, il lui étoit apparu de la sorte que ce petit laquais le disoit. Elle ne voulut pas feindre toutefois de croire que ce Marmot l'eût vû étant éveillé, de peur d'être obligée à témoigner trop de frayeur & qu'on ne lui conseillât de coucher ailleurs. Le mari ne laissa point d'ordonner à la femme de chambre de mettre son lit au pied de celui de sa Maîtresse pour la rassurer. Cependant il se précautionna en faisant faire force priéres, en cas que ce fût à lui que l'Esprit se recommandât. D'autre côté la femme de chambre craignoit extrêmement les Esprits, & plûtôt que de s'exposer à en voir quelqu'un, aimoit mieux demander son congé. Mais sa Maîtresse qui l'aimoit la détrompa, & ayant souvent reconnu qu'elle avoit l'humeur assez commode, lui dit en confidence que c'étoit un corps & non pas un Esprit qui revenoit la nuit dans sa chambre. Voilà comme on remédia à cette premiére traverse. En voici une autre.

Le mari qui, comme je vous ai déja dit, faisoit lit à part, n'étoit pas dans une chambre qui fût trop bonne. Comme on ne se loge point aussi à son aise que l'on voudroit, par tout où est la Cour, lors qu'elle est hors de Paris : & que d'ailleurs il avoit affecté de demeurer chez un Bourgeois, il avoit été contraint de s'ajuster dans un petit corps de logis au bout d'une galerie, vis à vis l'appartement de sa femme. Il plût fort durant une nuit. Ce corps de logis n'étant pas des meilleurs, l'eau pénétra bien-tôt jusques à son lit. Lors qu'il étoit sur le point d'appeller un laquais, la femme de chambre sortit de l'appartement de sa Maîtresse pour affaire indispensable : Cela lui donna occasion de

s'aller

s'aller coucher auprès de ſa femme. Il ouvrit les rideaux doucement, & entendant qu'on dormoit il ſe mit à ſes côtez ſans la réveiller. Cependant Commorgien étoit à l'autre côté de la Dame, & dormoit auſſi bien qu'elle d'un ſommeil d'amoureux content : jamais gens ne furent plus en péril d'être ſurpris dans une affaire très-délicate. La fortune toutefois qui veilloit pour eux, donna la diſcrétion au vieux mari de ne rien ſoupçonner de ſiniſtre en cet inſtant. Elle l'aveugla aſſez pour ne point appercevoir Commorgien dans le lit, quoi qu'à certaine ſombre lueur qui venoit du clair de la Lune par une petite ouverture des rideaux du pied, il n'y eût rien de plus aiſé à qui eût eu les yeux jeunes. Elle fit auſſi que la femme de chambre rentra ſans faire de bruit, ſe coucha & ſe rendormit ſans éveiller perſonne qui eût pû demander qui va-là. La nature eût même la bonté d'endormir vîtement le bon homme, afin que Commorgien venant à ſe réveiller fût moins confus & ſortît plus aiſément d'affaire ; Car ſans cela il ſe fût vû dans un étrange embarras. Où ſuis-je? dit-il en ſoi-même, du moment qu'il reconnut le danger où il étoit, par quel charme cet homme eſt-il ici ? Je ne vous répons pas Meſdames, qu'alors l'Eſprit n'ait point apprehendé que c'en fut un autre. Il ſe coula néanmoins hors du lit le plus doucement & le plus promtement qu'il lui fut poſſible, & à tout hazard, rentra par ſon trou dans la maiſon de ſon Hôte. Il échapa de cette maniére à fort bon marché d'une telle avanture.

Ah ! Monſieur le Chevalier, interrompit Madame de Mulionne, vôtre Marquis de Commorgien n'en devoit point ſortir à ſi bon compte.

compte. Il faloit pour faire l'Hiſtoire plus belle & mieux dans les régles, que le Mari eût tout découvert, & que le Galant ne ſe fût débaraſſé qu'en contrefaiſant l'Eſprit. Je reconnois par là, reprit le Chevalier de Montal, que vous continuez de prendre tout ceci pour un conte fait à plaiſir : mais, Madame, c'eſt pourtant la vérité pure, & croyez-le, ne le croyez pas, qu'il ſoit ou ne ſoit point dans les régles, je ne ſuis point obligé de vous raconter les choſes autrement qu'elles ne ſont arrivées. Vous avez raiſon, lui dit Mademoiſelle de Barbeſieux, achevez Mr. le Chevalier. Que devint la Dame ? La Dame, reprit Montal, ne s'en démêla pas ſi bien. Elle penſoit careſſer Monſieur vôtre Couſin en ſe réveillant, & elle dit & fit de certaines friponneries à ſon mari, dont il fut fort étonné. Le bon homme n'avoit pas accoûtumé de la voir ſi gaye, & enfin bien lui prit que ces galanteries plûrent au pauvre Vieillard qui dans ſa joye n'examina pas ſi elle ſe méprenoit. D'autre côté, la femme de chambre qui vit le grand jour, & qu'il y avoit encore quelqu'un avec ſa Maîtreſſe, penſa tout perdre. Car croyant que ce fût toûjours Mr. vôtre Couſin, elle courut au chevet du lit encore toute endormie, & pouſſant le mari pluſieurs fois de toute ſa force ; Hé Monſieur ! lui cria-t-elle, Monſieur voilà le grand jour. Hé pour cela, lui répondit le mari, qu'en veux-tu dire ? A cette voix cette fille reconnoiſſant qu'elle s'étoit mépriſe, ouvrit les yeux plus grands pour voir où elle étoit, & ne pouvant deviner comment il étoit entré-là ſans qu'elle en eut rien entendu, fut étrangement étonnée de voir Commorgien métamorphoſé en ſon maître.

Ayant

Ayant toutefois l'eſprit aſſez préſent pour réparer ſa faute malgré ſa ſurpriſe : Ne voyez-vous pas bien, repartit-elle au Vieillard, que l'Eſprit ne laiſſe pas de me pourſuivre ? La choſe en demeura-là, & ce qu'elle voulut dire fut pris pour argent comptant, ce qui donna courage pour ſe tirer une autrefois d'un auſſi mauvais pas. L'occaſion s'en préſenta cinq ou ſix jours après. Le mari fut contraint de laiſſer la Dame ſeule à ſaint Germain à ſolliciter, tandis qu'il retourneroit à Paris pour quelque affaire. Il y devoit être huit jours, mais il n'y en demeura que trois. Commorgien l'avoit viſitée aſſiduëment les trois nuits de ces trois jours-là, & par hazard, le ſoir que ſon mari revint, elle l'avoit prié de ne la point viſiter. Cela vint fort à propos pour elle, à cauſe du retour inopiné de ce mari, qui étant arrivé aſſez tard, & ayant monté droit à ſa chambre l'y trouva ſeule, mais il n'en alla pas de même pour le brave Commorgien. Car comme il croyoit l'autre encore à Paris, il ne s'imagina pas qu'il y eut du danger à manquer à la promeſſe qu'il avoit faite à la Dame de ne la point viſiter une nuit. Il lui prit fantaiſie d'ouvrir ſon trou. Il y paſſa juſtement comme le mari venoit de ſe coucher. par une autre fantaiſie auprès de ſa femme. Il faiſoit encore Lune. Le rideau du bon homme étoit entr'ouvert, & il avoit les yeux tournez du côté de ce trou même. Le pauvre Vieillard n'eut pas une petite frayeur, quand il vit Monſieur vôtre Couſin paſſer la tête entre le défaut des deux tapiſſeries. Ah! ma femme, s'écria-t-il avec un tremblement très-grand, le plus bas néanmoins qu'il pût, comme de peur que l'Eſprit ne l'entendît ; voilà l'eſprit qui vient

de

de m'apparoître. L'Esprit ! Monsieur ? répondit-elle ; La bonne Dame se doutoit bien que c'étoit celui qui la visitoit d'ordinaire ; Ah ! mon cher Mari, ajouta-t-elle, en lui jettant la couverture sur les yeux, priez Dieu & cachez-vous au fond du lit. Toutes les fois qu'il apparoît à ma femme de chambre, je ne fais que cela pour n'avoir point peur. C'est une chose étrange qu'il en veüille à tout le monde, & qu'il n'y a que moi qui ne vois rien. Mais aussi, poursuivit-elle, en l'embrassant & l'enfonçant toûjours dans le lit ; avez-vous bien considéré ce que vous avez vû ? Car je vous avouë que, jusqu'à cette heure, j'ai crû que c'étoient pures imaginations de ma femme de chambre, quelque bruit que j'eusse entendu moi-même, auparavant qu'elle couchât au pied de mon lit. Et en disant ces mots, elle poussoit avec ses pieds le lit de cette femme de chambre, afin qu'en se réveillant elle fit signe à Commorgien de s'en retourner, mais il étoit déja descendu dans la chambre. Et comme le pauvre mari qui étouffoit dans les draps, voulut un peu mettre le nez dehors pour prendre l'air, l'Esprit vint ouvrir le rideau du lit pour y entrer, croyant n'y trouver que la Dame. Alors l'homme & la femme s'écriérent tous deux comme de concert : *Mon Dieu miséricorde !* avec cette difference toutefois que l'un le demandoit pour être delivré de l'Esprit, & l'autre apparemment pour n'être point encore découverte. Elle en avoit tant de peur, qu'irritée de ce qu'au préjdice de sa promesse, Commorgien étoit venu la voir cette nuit-là, & feignant toutefois de conjurer l'Esprit ; au nom de Dieu, lui cria-t-elle, avec des signes qui marquoient sa colére, &

que

que pourtant ſon mari qui étoit caché ne pouvoit remarquer ; Va-t-en Eſprit, & ſi tu es de Dieu parle, ſi du Diable laiſſe-nous en paix. Vôtre illuſtre Couſin, Mademoiſelle, jugea à propos d'être du Diable & de ſe retirer ſans parler, dont le pauvre Vieillard fut bien affligé ; car, dit-il à ſa femme; Helas ! cette Ame eſt damnée puis qu'elle n'a dit mot. Il faut, ajoûta-t-il, que je faſſe pourtant coucher ici quelques bonnes gens pour lui demander le ſujet de ſes apparitions. Mais tu es bien hardie, dit-il encore à ſa femme, d'avoir oſé mettre la tête hors du lit pour la conjurer. Si vous n'euſſiez pas été avec moi, répondit-elle, je ne l'euſſe point fait, & c'eſt vôtre préſence qui m'a donné cette hardieſſe : Elle ne mentoit pas, il n'y avoit qu'à le bien expliquer,

Cependant Commorgien avoit refermé ſon trou, & le lendemain on n'y trouva qu'un fond de plâtre bien ſolide, à travers lequel tout autre qu'un Eſprit ne pouvoit venir : ce qui confirma le mari dans la réſolution de faire coucher quelqu'un dans la chambre, la nuit ſuivante, pour le conjurer dans les formes. Pour cet effet il fit coucher ſa femme ailleurs. Commorgien en fut averti, afin qu'il évitât de tomber dans le piége. Mais il jugea tout au contraire, que s'il ne paroiſſoit plus, ce ſeroit peut-être tout gâter, & il s'y réſolut pour une autre raiſon très-importante. La pauvre petite Dame étoit groſſe de ſept à huit mois bien avancez. Elle ne pouvoit en accuſer ſon mari, quelque ſoin qu'elle eut pris, toutes les fois qu'un caprice l'amenoit dans ſon lit, de le faire tremper en ce crime. Commorgien & elle avoient mille peines depuis long-temps à cacher cette infor-

infortune ; Et ils étoient encore plus empêchez à trouver le moyen de la faire finir ſans que le mari le ſçût. Commorgien crut l'occaſion favorable pour envoyer ce fâcheux en pelerinage. Il s'équipa pour pouvoir paroître devant ceux qui devoient le conjurer ſans être reconnu. Il paſſa la tête dans ſon trou à la même heure qu'on diſoit l'y avoir vû. Il leur fit entendre en langue de l'autre monde, c'eſt à dire en parlant du creux de l'eſtomac, qu'il étoit le frere aîné du mari ; Que de ſon vivant, il avoit promis un voyage à Fourviéres en la Ville de Lyon ; Et qu'il ordonnoit à ſon frere, puiſqu'on avoit hérité de lui, de partir au plus tard dans trois jours, pour l'accomplir en ſa place. Cela fut executé ponctuellement par ce bon frere. Il laiſſa ſa femme à Saint Germain, pour ſolliciter ſon Procès en ſon abſence.

Voilà qui va bien ! interrompit en riant Madame de Mulionne, & nos Amans vont donc avoir bon temps. Pas tant que vous croyez, reprit Montal, car la Dame ne demeura plus dans la même maiſon. Le Mari avoit prié une vieille Marquiſe de la vouloir tenir auprès d'elle, juſqu'à ce qu'il fût revenu, précaution qui ennuya fort les deux Amans. Elle rendit même le pelerinage inutile, car la jeune mignonne n'avoit pas plus de liberté chez cette Dame que chez ſon mari, & même elle n'en avoit pas tant. Néanmoins par tout bon remède. Voici ce que fit le Marquis de Commorgien, pour obvier à deux accidens qui étoient fort à craindre. L'un que le mari revint avant qu'elle fût accouchée. L'autre qu'il fût mal-aiſé de la tirer des mains de cette Marquiſe, pour la mener accoucher.

Il avoit de bons amis à Lyon, & ſur tout un certain Gentilhomme qui eſt le plus ſubtil & l'homme de la Province de la plus agréable humeur. Vous le connoiſſez auſſi, dit-il à Mademoiſelle de Barbeſieux. C'eſt le Comte de la Beloniére. Celui-ci, à la priére de Commorgien, s'inſinua adroitement en la connoiſſance du mari, dès qu'il eut avis de ſon arrivée. Et afin qu'il fût obligé de demeurer aſſez de temps à Lyon, pour donner le loiſir à ſon ami de faire ſon affaire, il fit revenir à ſon tour un Eſprit dans l'Hôtellerie du Pelerin. Un des fils de l'Hôte gagné auſſi bien que ſon pere, & informé de l'intrigue, s'apparut à ce pauvre mari, ſous une forme néanmoins qui étoit differente de celle que prenoit Commorgien à Saint Germain; mais la préoccupation ſuppléoit au défaut, & la faiſoit paroître au Vieillard tout à fait ſemblable. Le lendemain matin ce pauvre homme demande à ſon Hôte s'il revenoit ordinairement des Eſprits dans l'appartement où il l'avoit mis. L'Hôte qui ſecondoit, de grand cœur, le Gentilhomme ami de Commorgien, tant pour mériter l'argent qu'il lui avoit donné, qu'à cauſe que c'étoit ſon intérêt que le bon homme demeurât longtemps ſon Penſonnaire, lui fit réponſe que jamais Eſprit n'étoit revenu dans ſa maiſon; & qu'il faloit ſans doute que ce fût à lui-même que celui-là en voulût. Le lendemain l'Eſprit s'apparut tout de nouveau, quoi que l'Hôte eût été prié de coucher dans la chambre. Et ſur ce que cet Hôte eut la hardieſſe de lui demander pourquoi il venoit, on ſçût que c'étoit encore l'Ame du défunt Frere aîné, qui demandoit quatre Neuvaines au même lieu de Fourviéres;

viéres ; Ce qui fut promis fidellement, & l'Esprit ne revint plus. Après cela le Gentilhomme, suivant les leçons que Commorgien lui avoit écrites, fit une lettre sous le nom d'un Médecin. Elle donnoit avis à la jeune Dame que son mari étoit fort malade, & qu'il souhaitoit de la voir, à cause de l'incertitude de l'événement. Cette lettre ayant été renduë à la petite femme grosse, fut un prétexte pour quitter son dragon trop vigilant. Elle s'affligea extrêmement à cette nouvelle, & dit qu'elle vouloit partir au plus vîte, puis elle prit congé de sa vieille Marquise. Celle-ci lui dit que son empressement étoit trop juste pour y trouver à redire.

Au reste, il étoit temps qu'elle partît de là. Elle ne fut pas à dix lieuës de S. Germain, qu'elle sentit les douleurs de l'accouchement & qu'elle fit un beau petit Commorgien. On le donna à nourir dans un Village prochain. Pour colorer ce qui arrêtoit la Dame en chemin, on fit accroire qu'elle étoit tombée malade d'une autre maladie, & on le crut. Elle se fit rapporter ensuite à Saint Germain pour se faire accommoder. Et sous prétexte qu'il n'y avoit pas de place chez la Marquise, pour y mettre une malade à son aise, elle reprit la chambre aux Esprits dans la maison bourgeoise. Enfin le temps prescrit pour la guérison des accouchées, la guérit entiérement. Le mari qui avoit fait exactement tout ce que l'esprit de son frere lui avoit demandé, revint aussi. Il témoigna bien du regret à sa femme de ce que pour le venir secourir sur un faux rapport, elle s'étoit ainsi exposée à une dangereuse maladie sur les chemins.

Cependant l'eſprit ne revenoit plus par le trou, parce que l'accouchée l'avoit prié de ne la plus expoſer à mille accidens qui en pouvoient arriver, & que Commorgien lui avoit promis de faire ce qu'elle voudroit. Mais c'eſt une étrange choſe, Meſdames, qu'un Eſprit qui a un corps & qui eſt aimé d'une jolie femme ! Quelque priére qu'on faſſe, il ne peut s'empêcher de revenir. Commorgien revint par ſon trou quatre ou cinq fois. Il y avoit eu quelque choſe d'oublié au pelerinage, & ſon deſſein étoit que le mari le recommençât pour lui laiſſer encore quelque temps la place plus libre : mais le mari commença à s'étonner de l'obſtination de cet Eſprit à le perſécuter, & ſe plaignit de lui de tous côtez. L'Abbé qui avoit fait les Stances, enragé de ne pouvoir découvrir un myſtére qu'il ne ſoupçonnoit que trop vrai entre Commorgien & ſa belle, aprit dequoi le Vieillard ſe plaignoit. Ne croyant pas que les Eſprits revinſſent trop communément, il pria ce vieux mari de lui faire voir cet endroit par où l'ame de ſon frere apparoiſſoit. Il ne doutoit pas qu'il n'y eût quelque fourberie de la part de Commorgien, qui logeoit de l'autre côté de ce mur : & l'aſſurance que la Dame avoit de coucher toûjours dans ſa chambre rendoit ſes ſoupçons évidens. Le mari lui montra donc un jour dequoi il s'agiſſoit. L'homme aux Stances ayant vû la fauſſe fenêtre, en pouſſa le fond avec grande force : ce fond ſe déjoignit un peu & découvrit à moitié l'artifice. Tenez, Monſieur, dit alors l'Abbé au Vieillard, voila le trou par lequel on vous trompe, & par où pourra venir l'ame de quelqu'un des enfans que Madame vôtre femme vous fera : mais jamais

celle

celle de vôtre frere n'y eſt venuë. A ces mots, le pauvre Mari fut extrêmement étonné & confus. Il ne négligea pourtant point ce bon avis, & ſe voulut éclaircir pour le malheur de ſa femme, dont le temps étoit venu de recevoir quelque châtiment d'avoir trompé ſon mari : Car, tôt ou tard, cela arrive, Meſdames, & je vous en donne avis en bon Chrêtien.

Hé quoi ? dit Madame de Mulionne, les moralitez en ſont ; C'eſt qu'il a envie de ſe marier, ajoûta Mademoiſelle de Barbeſieux, & qu'il commence de prendre part à l'intérêt commun. Pour moi, je le croi, dit Mademoiſelle Velzers en riant, mais il faut que ce ſoit depuis bien peu de temps ; car il n'y a pas trois jours qu'il n'étoit pas encore de ce ſentiment : & lui-même étoit homme pour donner, à qui l'eût voulu écouter, des conſeils bien oppoſez. Ne vous arrêtez point à cela, répondit-il, car pour aimer ces galanteries, je ne les croi pas moins puniſſables. Je vous ai dit, il n'y a pas une heure, que je n'aurois pas même de ſecret pour ces femmes-là. He bien, lui dit Madame de Mulionne, je ſuis fort aiſe de ſçavoir que vous étes de cette humeur, au moins je ne me riſquerai point à vous favoriſer ; Ne laiſſez point cependant d'achever vôtre Fable. Ah, parbleu, Madame, reprit-il, c'eſt bien une Hiſtoire.

Après donc que l'Abbé eut donné ces défiances au mari, le malheur de la Dame voulut qu'il trouva encore à ſes pieds un billet qui lui avoit été écrit par Commorgien, & qui étoit en ces termes.

A VOUS.

VOus avez tout pouvoir sur les Esprits, Madame, & celui de défunt Monsieur de Survacques ne reviendra plus, puisque vous l'avez conjuré. Je vous assure toutefois qu'il prenoit grand plaisir à la dévotion de vôtre mari, & qu'elle lui faisoit grand bien. Vous avez tort de vouloir qu'elle finisse. Adieu.

C'étoit le dernier Billet qu'il lui avoit envoyé, sur ce qu'elle l'avoit fait prier par sa femme de chambre de ne plus se hazarder à repasser par le trou. Et en ôtant quelque chose de la cassette, on l'avoit sans doute jetté dehors par mégarde. Mais, Monsieur, interrompit encore Madame de Mulionne, vous avez une grande simpathie avec les amis de Roman, de sçavoir aussi bien comme eux toutes les Lettres que vôtre Héros à écrites. Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux, cela ne doit point vous surprendre. Monsieur le Chevalier étoit assez obligeant, pour les composer à mon Cousin, car ce n'est point là le stile de Commorgien. Je vous l'avouë, reprit Montal, il m'en prioit & je faisois cela pour lui. Cependant la lecture de ce Billet, n'augmenta pas peu l'embarras du pauvre mari, qui voyoit l'ornement de sa tête paroître insensiblement en plein jour. Mais enfin il se résolut à tous événemens, & fit même dessein de s'en venger s'il pouvoit. Il ne douta pas que l'Esprit ne revînt avec impudence affronter ceux qui voudroient le conjurer, s'il faisoit coucher encore quelques bonnes gens dans la

la chambre. Il se résolut d'y faire cacher outre cela, deux forts pendards pour saisir le Galant lors qu'il apparoîtroit. Et bien prit alors à vôtre Cousin, Mademoiselle, que l'un de ces deux hommes étoit un Cocher qui avoit été soldat autrefois dans son Régiment. Sans cela il eût été étrillé d'importance. Mais le Cocher l'ayant reconnu, cria que c'étoit un homme de qualité ; s'opposa à la fureur du mari, qui le Pistolet à la main étoit entré pour le tuer ; fit faire place à l'Esprit à bons grands coups de poings, à travers d'une foule de gens qui étoient accourus au bruit, & Commorgien eut le temps de gagner la couverture du logis : Il se coula dans la maison voisine, où il manda aussi-tôt ses amis. Et la femme ? que fit-elle ? dit Madame de Mulionne. Elle n'attendoit pas moins que la mort, répondit le Chevalier, & son espérance n'étoit plus qu'aux gens qui assistoient à ce spectacle, qui pourroient empêcher son Mari de se porter à de funestes extrêmitez contre elle. Il ne laissa point de la traîner dans la chambre, où l'avanture étoit arrivée : & là, lui ayant demandé la clef de sa cassette devant tout le monde, il fit inventaire de toutes ses lettres & de ses billets qu'il lût tout haut. Comme par exemple, celui-ci, qui n'étoit qu'un broüillon d'une lettre qu'elle avoit écrite elle-même à Commorgien. Si ma mémoire ne me trompe, elle étoit en ces propres termes, car le mari me la donna à lire.

A MON GALANT.

Jamais vous ne m'avez tant plû que la nuit passée, car vous étiez un vrai Lutin. Quand vous eussiez voulu que je vous eusse pris pour un homme, je n'en eusse rien fait : les gens de ce monde-ci ne peuvent aimer tant. Mais comme à ce que vous m'écrivez, vous devez retourner à Paris pour deux ou trois jours ; je crains bien que vous n'alliez faire l'Esprit chez quelqu'un qui me fasse tort. Adieu. Souvenez-vous en allant là que c'est le propre des Esprits de revenir.

Il lût ensuite une lettre de Commorgien. Il l'avoit faite en Vers, ou bien c'étoit encore moi, si vous l'aimez mieux. La voici.

JE vous quitte pour quelques jours,
C'est à dire quelques années,
Et je nomme ainsi les journées,
Que je passe sans mes amours ;
Mais jamais avec tant de crainte,
Que j'en ai dans ce dur moment,
Sur ma conscience ! un Amant,
Ne quitta la beauté dont il ressent l'atteinte.
Et j'ai tant de peur, entre-nous,
Que des larrons, larrons de bonnes graces,
S'entend, se coulant sur mes traces,
Ne me volent enfin quelque chose de vous,
Que j'en pars déja tout jaloux.

Je vous laisse à dessein tous vos appas en garde
Pour vous en demander le compte avec rigueur :
Et j'y comprens le tendre cœur,
Dont vous payez mon amoureuse ardeur ;

A lui

A lui prenez sur tout bien garde,
Que ne s'attache le voleur.

Sur tout aussi, gardez bien vôtre bouche,
De toutes sortes d'attentas,
Et ne souffrez pas qu'on la touche.
On vous cajollera sur ses divins appas:
On vous dira que la cerise,
N'a point de rouge ni d'éclat,
Que vôtre bouche ne détruise,
Par son admirable incarnat.
Que les perles Orientales,
Ont un émail moins beau que ses dents sans égales.
Qu'elle exhale en soûpirs une amoureuse odeur,
Qui, pour ainsi parler, va parfumer un cœur,
Et qui passe en douceur l'odeur même des roses;
Enfin l'on vous dira beaucoup de belles choses.
Et ces véritez-là dites par un Amant,
Aux Belles quelquefois font croire bonnement,
Qu'un baiser doit payer la peine qu'il a prise,
Mais il ne le faut nullement,
A moins que ce ne soit moi-même qui les dise.

Pour vos yeux, je me fie assez,
En leurs regards impitoyables.
Ils sont assez hardis, pour rendre miserables,
Mes Rivaux les plus empressez.

Pour vôtre nez, je me console.
Expirât-on d'amour pour les beautez qu'il a,
On ne vous mene point par là,
Et vous ne seriez pas si folle.

Vos cheveux ne m'allarment point,
Et je les abandonne à toutes avantures;
Car vous les aimez à tel point,

Que vous m'en refuſez ſeulement les peigneures ;
Et ce n'eſt pas pour ſoupçonner,
Qu'à mon Rival vous en vouliez donner.

Mais un point dont j'aurois des douleurs violentes,
Ou dont je mourrois de regret,
Ce ſeroit ſi jamais l'homme aux Stances galantes
Portoit la main en indiſcret,
Sur ce ſein, où toûjours les neiges ſont brûlantes.
Prenez de près garde à cela ;
Et que ſa bouche ou ſes mains inſolentes,
Ne faſſent point de Stances-là.

Si par hazard encor, comme c'eſt choſe douce ;
Par vos charmes vous excitiez
Quelqu'un à ſouhaiter de mourir à vos piez ;
A bons grands coups de pieds ſoudain qu'on le repouſſe.

Enfin vous me rendrez, vous dis-je, vos appas,
Auſſi beaux que je vous les laiſſe,
Afin qu'à mon retour je ne me pende pas.
Adieu ma charmante Maîtreſſe.

Mais Monſieur, dit Mademoiſelle de Barbefieux, vous qui teniez la plume pour mon Couſin, n'aviez-vous pas plus de part que cela à ſon intrigue ? Non par ma foi ! reprit Montal. Le bon homme lût encore ce Billet-ci.

PArbleu ! Madame, vous dûtes hier être bien étonnée, quand vous reconnûtes que c'étoit vôtre ſot de mari que vous careſſiez au lieu de moi. Je vous plaignis. Je me conſolois pourtant de ce que vous auriez aſſez d'adreſſe, pour lui faire croire tout ce qu'il faudroit pour nôtre commun bien.

bien. Adieu, Madame. Je vous tiens compte des faveurs que vous avez faites à ce pauvre C.... comme si moi-même je les avois reçûës.

Bonnes paroles & courtes comme vous voyez, Mesdames. Il lût encore celui-ci.

Ma chere enfant. Je vous plains extrêmement d'être là ou vous êtes. Vous y avez moins de liberté que vous n'en aviez avec vôtre mari; mais consolez-vous. On m'a écrit de Lyon que l'ame de défunt son frere s'est encore apparuë à lui, par le soin qu'en a pris un Gentilhomme de mes amis; & cette apparition reculera son retour de plus de trois semaines. Ainsi avec le secours de quelqu'autre stratagême, pour vous tirer honnêtement des mains de vôtre Dragon, vous pourrez m'aller faire un petit Commorgien où il vous plaira. Je fais cependant préparer toutes choses pour vôtre départ, & je vous attendrai secrettement à deux lieuës d'ici pour vous mener en suite dans l'endroit que nous aurons choisi. Adieu. Faites bien l'affligée demain, en recevant la Lettere que vous sçavez.

Ce billet étoit le moins galant, mais c'étoit celui qui expliquoit le mieux la destinée du pauvre Mari. Ah! impudente, s'écria-t-il, en jettant au nez de sa femme tout le reste des papiers qu'il tenoit en sa main, j'aurai raison de l'affront que tu m'as fait. Il sortit en même temps de la maison, où il la laissa la plus confuse du monde: & on fût plus de quatre ou cinq heures sans sçavoir ce qu'il étoit devenu. Cependant elle n'y voulut pas attendre son retour, & elle songea à se mettre en sûreté, pré-

voyant bien qu'il n'en demeureroit pas-là. Elle me pria de l'accompagner à un Convent de Religieuſes, où elle fût quelques jours ſans que ce mari fût encore revenu chez lui. Il étoit allé à Paris. Depuis, je partis pour mon voyage de Hollande, & je n'ai pas ſçû ce qu'il fit pour ſa vengeance.

Eſt-ce tout! lui dit Madame de Mulionne. Oüi, Madame, répondit-il, & je croi que cela ſuffit pour vous prouver comme je l'avois promis, qu'il ne revient plus d'Eſprits maintenant ſi ce n'eſt pour faire des maris cocus. Ecoutez, dit Mademoiſelle de Barbeſieux à la Compagnie, je ne veux pas faire l'Eſprit fort comme Monſieur le Chevalier; mais il eſt vrai qu'on voit joüer de plaiſantes Comédies aux Eſprits de ce monde, ſi rien ne réveille ceux de l'autre. Car après le tour qu'on a fait au Préſident d'Ardivilliers afin de joüir pour rien d'un Château qui lui appartenoit, il ne faut pas douter qu'il n'y ait bien de la friponnerie en toutes les apparitions qu'on nous veut ſouvent donner pour véritables. Courage! Monſieur le Chevalier, reprit Madame de Mulionne, vous voilà ſecondé de Mademoiſelle de Barbeſieux. Elle eſt toute prête de nous conter une autre fable pour juſtifier la vôtre. Ah! Madame, repartit Mademoiſelle de Barbeſieux, n'allez pas s'il vous plaît prendre ceci pour un conte inventé. Monſieur le Préſident d'Ardivilliers eſt plein de vie. Et comme Monſieur vôtre mari & lui ſe voyent ſouvent, vous pouvez lui faire demander ſi ce que je dis n'eſt pas vrai. Mais pour vous en apprendre toûjours les circonſtances, ajoûta-t-elle, je m'en vai vous dire ce qu'en j'en ſçai.

HISTOIRE

Du Lutin d'Ardivilliers.

ARdivilliers eſt une Terre aſſez belle en Picardie, aux environs de Breteüil. Il y revenoit un Eſprit, & ce maître Lutin y faiſoit un bruit effroyable. Toute la nuit c'étoient des flammes qui faiſoient paroître le Château tout en feu. C'étoient des hurlemens épouventables, & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année vers la Touſſaints. Perſonne n'oſoit y demeurer que le Fermier avec qui cet Eſprit s'étoit apprivoiſé. Si quelque malheureux paſſant y couchoit une nuit, il étoit étrillé d'importance. Les marques en demeuroient ſur ſa peau plus de ſix mois après. Si c'étoit une femme & qu'elle fût un peu jolie, l'Eſprit ſe contentoit de tirer ſa couverture, & de porter ſes mains ſpirituelles où il lui plaiſoit.

Bon ! parbleu, dit le Chevalier, l'Eſprit avoit le l'eſprit.

Le lendemain, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, la Belle diſoit qu'elle avoit ſenti quelque choſe de froid ſe couler à côté d'elle, & on lui rendoit raiſon de ce que c'étoit. Voilà pour le Château. Les Païſans d'alentour voyoient bien davantage ; Car tantôt quelqu'un avoit vû de loin une douzaine d'autres Eſprits en l'air, ſur ce Château. Ils étoient tous de feu, & ils danſoient un branle à la païſanne. Un autre avoit trouvé dans une Prairie, je ne ſçai combien de Préſidens & de Conſeillers en robbe rouge : mais ſans doute qu'ils étoient encore tout de feu. Là ils étoient aſſis & jugeoient à mort

un Gentilhomme du Païs qui avoit eu la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré, la nuit, un Gentilhomme parent du Préſident. Il ſe promenoit avec la femme d'un autre Gentilhomme des environs. On nommoit la Dame. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce parent & cette Dame ſont encore vivans. On ajoûtoit qu'elle s'étoit laiſſée cajoller, & qu'enſuite elle & ſon galant avoient diſparu. Ainſi pluſieurs autres avoient vû, ou tout au moins, ouï dire des merveilles du Château d'Ardivilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au Préſident qui étoit contraint de laiſſer ſa Terre à ſon Fermier à très-vil prix. Mais enfin il réſolut de faire ceſſer la Lutinerie, perſuadé par beaucoup de circonſtances, qu'il y avoit de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à ſa Terre vers la Touſſaints, couche dans ſon Château, fait demeurer dans ſa chambre deux Gentilshommes de ſes amis, bien réſolus, au premier bruit ou à la premiére apparition, de tirer ſur les Eſprits avec de bons Piſtolets. Les Eſprits qui ſçavent tout, ſçûrent apparemment ces préparatifs: pas un d'eux ne parut. Ils redoutérent celui du Préſident qu'ils reconnurent avoir plus de force & plus de ſubtilité qu'eux. Ils ſe contentérent de traîner des chaînes dans une chambre au deſſus de la ſienne, au bruit deſquelles la femme & les enfans du Fermier vinrent au ſecours de leur Seigneur. Ils ſe jettérent à ſes genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. He! Monſeigneur, lui crioient-ils, ne vous y expoſez pas. Qu'eſt-ce que la force humaine contre des gens de l'autre monde? Monſieur de Fecaucourt, avant vous, a voulu tenter la même entre-

trepriſe, il en eſt revenu avec un bras tout diſloqué. Monſieur de Vurſelles penſoit auſſi faire le brave : il s'eſt trouvé accablé ſous des bottes de foin, & le lendemain en fut bien malade. Enfin ils alléguérent tant de pareils exemples au Préſident, que ſes amis ne voulurent pas qu'il s'expoſât à ce que l'Eſprit pourroit faire pour ſa défenſe; ils en prirent ſeuls la commiſſion. Ils montent tous deux à cette grande & vaſte chambre où ſe faiſoit le bruit; le Piſtolet dans une main & la chandelle dans l'autre. Ils ne voyent d'abord qu'une épaiſſe fumée que quelques flammes redoubloient en s'élevant par intervales. Ils attendent un monent qu'elle s'éclairciſſe. L'Eſprit s'entrevoit confuſément au milieu. C'eſt un Pantalon tout noir qui fait des gambades, & qu'un autre mêlange de flammes & de fumée dérobe encore une fois à leur vûë ; Il a des cornes & une longue queuë ; Enfin c'eſt un objet qui donne de l'épouvente. L'un des deux Gentilhommes ſent un peu diminuer ſon audace à cet aſpect. Il y a là quelque choſe de ſurnaturel, dit-il à l'autre, retirons-nous. Mais cet autre plus hardi ne recule pas. Non, non, répondit-il, cette fumée pût la poudre à canon, & ce n'eſt rien d'extraordinaire. L'eſprit même ne ſçait ſon métier qu'à demi, de n'avoir pas encore ſoufflé nos chandelles. Il avance à ces mots, pourſuit le ſpectre, le choiſit pour lui lâcher un coup de Piſtolet, le tire & ne le manque pas : mais il eſt tout étonné qu'au lieu de tomber, ce fantôme ſe retourne & ſe fixe devant lui. C'eſt alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il ſe r'aſſure toutefois, perſuadé que ce ne pouvoit être un Eſprit. Et voyant que le ſpectre ne l'oſoit attendre

tendre & évitoit de ſe laiſſer ſaiſir ; il ſe réſout de l'attraper pour voir s'il ſera palpable où s'il fondra en ſes mains. L'Eſprit étant trop preſſé ſort de la chambre & deſcend par un petit eſcalier qui étoit dans une tour. Le Gentilhomme deſcend après lui, ne le perd point de vûë, traverſe courts & jardins, & fait autant de tours qu'en fait le ſpectre. Tant qu'enfin ce fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, ſe jetta dedans, & s'y voyant enfermé aima mieux diſparoître que de ſe laiſſer prendre. Il fondit contre le mur même où le Gentilhomme penſoit l'arrêter, & le laiſſa fort confus.

Je le croi bien, dit Madame de Mulionne, & il avoit raiſon de l'être. Eſt-ce dans ce que vous venez de nous conter, que vous prétendez qu'il y ait de la friponnerie & de l'artifice? Oüi, Madame, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & cet Eſprit n'étoit autre que le Fermier même du Préſident. Je l'allois dire, ajoûta Montal, & dès le commencement de vôtre Hiſtoire, je m'en ſuis douté. Et moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas eu cette penſée & ne l'aurai pas encore. Vous ne nous avez rien dit qu'un homme puiſſe faire, ou du moins il étoit magicien. Non, Madame, repartit Mademoiſelle de Barbeſieux, il n'étoit pas magicien, & ne laiſſoit pas de faire tout ce que je vous ai raconté. Mais Mademoiſelle, repliqua Madame de Mulionne, vous vous moquez: car outre qu'on eſt diſparu tout d'un coup, comment voudriez-vous me perſuader qu'il fût au pouvoir d'un homme de faire paroître un Château tout en feu, s'il n'étoit point ſorcier? Il faiſoit des traînées de poudre

dre sur le haut de la couverture, reprit Mademoiselle de Barbesieux, & aux heures destinées à la momerie, il y mettoit le feu; cela paroissoit de loin la nuit. Il avoit aussi un de ces bâtons dont les *Zani* se servent sur leurs Théatres. Il en racloit les tuiles, & cela faisoit un tel cliquetis qu'on eût dit que c'étoit toute la couverture qui tomboit par petits morceaux. Voilà de bonnes raisons, dit Madame de Mulionne! Comment vouliez-vous qu'il fit encore voir des douzaines d'Esprits en l'air sur ce Château? Ce n'étoit pas lui, Madame, répondit le Chevalier, qui faisoit paroître ceux-là, non plus que les Conseillers en robbe rouge & le parent du Président: C'étoit la malice de quelques païsans qui se plaisoient à en semer le bruit. N'est-ce pas l'ordinaire qu'on ne parle jamais de choses pareilles, sans qu'il s'y ajoûte aussi-tôt mille contes à dormir debout? S'il m'est aussi permis de dire ma pensée sur l'apparition de ce Parent, puis qu'il est encore en vie aussi bien que la Dame, il pouvoit être vrai qu'on l'eut vû lui-même avec elle, sans qu'il fût besoin que l'Esprit empruntât leurs figures. Ce n'est pas une chose impossible à un homme de Paris qui est bien fait, & qui a beaucoup d'esprit, de faire un sot d'un Gentilhomme de Picardie. Mais ils sont disparus, repliqua-t-elle. Bon bon! poursuivit Montal; c'est qu'ils s'étoient assis sur l'Herbe & qu'on les avoit perdus de vûë. Ne l'expliquai-je pas tout à fait bien? dit-il à Mademoiselle de Barbesieux. Je n'ai rien à vous répondre là-dessus, repartit-elle; mais il est constant que c'étoit ce fripon de Fermier qui faisoit seul tout le desordre: & pour répondre à la grande

de objection que Madame m'a faite, ſur ce que l'Eſprit s'eſt fondu contre la muraille, quand l'ami du Préſident le penſoit arrêter; je n'ai qu'à en achever l'Hiſtoire.

Ce Gentilhomme l'ayant ainſi vû fondre, appella du monde, ſe fit apporter dequoi enfoncer le pali où le ſpectre ſembloit s'être évanouï. Il découvrit que c'étoit une trape qu'on fermoit d'un verrou, après qu'on y étoit paſſé. Il deſcendit dedans, trouva le Pantalon & de bons matelats qui l'empêchoient de ſe bleſſer & le recevoient doucement quand il s'y jettoit la tête la premiére. Il l'en fit ſortir. Le caractére qui rendoit l'Eſprit à l'épreuve du Piſtolet, étoit une peau de Buffle ajuſtée à tout ſon corps. Le Galant avoüa toutes ſes ſoupleſſes, & en fût quitte pour payer à ſon Maître les redevances de cinq années, ſur le pied de ce que la Terre étoit affermée avant les apparitions. Un homme plus vindicatif & moins vertueux que le Préſident, l'auroit fait pendre. Voilà, Madame, ce que je vous aſſure être véritable, & il n'y a point de doute qu'il ne faut point croire à tout ce qu'on dit des Eſprits, après cela.

Je veux tout ce qu'il vous plaît, dit Madame de Mulionne, mais je ne laiſſerai pas d'en avoir toûjours grande peur: & la penſée ſeulement m'en a déja fait venir pluſieurs fois l'eau aux yeux. Je le croi bien, repartit Mademoiſelle de Barbeſieux: A moi-même qui ne ſuis pas des plus peureuſes, cela ne manque preſque jamais de m'arriver lors qu'on ſe met à parler des Eſprits. Je croirois être plus hardi que vous, dit Montal, & toutefois je ne me défens pas plus qu'un autre des premiéres impreſ-

preſſions que nous donnent ces vilaines idées, mais il ne s'en faut point étonner. L'homme n'a point aſſez de pouvoir ſur ſoi, pour changer facilement une habitude qu'il a priſe dès l'enfance, de fremir au nom des ſpectres : & malgré toute la raiſon, l'imagination ſeule d'une choſe affreuſe, eſt capable de cauſer ce fremiſſement au plus réſolu. Cela ne m'empêcheroit pourtant pas de pourſuivre mon chemin, en quelque lieu ténébreux que ce fût, ſi j'y avois affaire. Je ne laiſſerois pas même de ſuivre quelque choſe qui me ſeroit apparu, afin de m'en éclaircir, quand je ne pourrois aller après qu'en tremblant. Je doute fort de ce dernier point, dit Mademoiſelle Velzers. Et moi auſſi, ajoûta Madame de Mulionne. Cette converſation fut interrompuë en cet endroit, par l'arrivée d'un laquais qui apportoit une lettre à Mademoiſelle de Barbeſieux.

C'eſt une lettre douce, lui dit Madame de Mulionne ; vos yeux rioient en la liſant. Je vous l'avouë, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux. J'en devrois pourtant être affligée ; car le ſujet n'eſt autre choſe que la maladie d'une perſonne qui touche de fort près à quelqu'un que je conſidére. Ah ! parbleu Mademoiſelle, s'écria le Chevalier, j'ai deviné ce que c'eſt, & ſi vous voulez confeſſer la vérité vous voudriez déja qu'on fût mort. Pourquoi cela ? répondit-elle aſſez nonchalamment, je ne ſouhaite la mort à perſonne. L'air dont vous répondez, dit Madame de Mulionne, commence auſſi à me faire deviner quelque choſe. Si cette perſonne-là mouroit, ne ſeriez-vous pas vangée de la Bigotte dont vous nous avez promis l'Hiſtoire ? Je ne ſçai pas, Madame, répondit Mademoiſelle

le de Barbeſieux, ſi vous ſçavez de quelle Bigotte j'ay voulu parler : quoi qu'il en ſoit, vous pourriez ne vous pas tromper. Enfin donc, dit le Chevalier, le bon homme Marquis d'Iſoure ſera bien-tôt mort ! Que Dieu ſoit loüé, ajoûta-t-il, voilà une préparation au dénoüement de nôtre Roman, une de nos Heroïnes ſera bien-tôt mariée. Il fit rougir Mademoiſelle de Barbeſieux, en nommant ce bon vieux Marquis. Vous n'étes vrayement pas ſage, lui dit-elle : Vous croyez ſçavoir beaucoup de mes affaires, lors que vous les ignorez entiérement. A mon ignorance près, Mademoiſelle, répondit-il, le bon homme fut-il déja enterré, & euſſions-nous entendu l'Hiſtoire de la Bigotte ; car voici le temps de la dire, & la lettre eſt venuë trop à propos pour nous remettre ſur vôtre chapitre, pour perdre cette occaſion d'ouïr le recit de vos avantures. Je ne refuſe point de ſatisfaire à ce que j'ai promis, repliqua-t-elle : Mais celui qui m'a apporté la lettre en attend une réponſe, & je demande permiſſion à la Compagnie de l'aller écrire. Elle ſe retira à ces mots dans une chambre particuliére, où elle emmena le laquais ; & les autres Dames avec Montal deſcendirent dans le Jardin pour y faire, en attendant, un tour de promenade.

Quand elles furent au bout du Parterre, elles apperçûrent dans une allée, du monde de dehors qui étoit auſſi venu s'y promener. Entre autres Mademoiſelle Velzers reconnut le Marquis de Mireſtain avec le petit Luſigny. Voilà un homme, dit-elle auſſi-tôt à Madame de Mulionne, montrant ce Monſieur de Mireſtain, dont il y auroit une Hiſtoire aſſez Romaneſque à racónter. Quelle Hiſtoire ? répondit Montal.

tal. Prenons une autre route que la leur, reprit-elle, de peur qu'il ne vienne m'empêcher d'en parler ; car c'eſt une choſe qu'il m'a dite en confidence, & qu'il m'a prié de ne point divulguer. On ſe détourna comme elle le ſouhaitoit pour l'entendre, & elle commença ainſi.

HISTOIRE

Du Marquis de Mireſtain & d'une belle à Mr. le Princeſſe.

CE Gentilhomme qui étoit un peu parent d'une jeune Souveraine de nôtre voiſinage, paſſa un jour par ſes Etats. Vous voyez qu'il eſt aſſez bien fait, & qu'il a bonne mine. Il fit ſa cour à la Princeſſe, & ne lui déplût pas. L'eſtime qu'elle eut pour lui devint ſi grande, que pour éviter de tomber dans quelque faute, elle fut contrainte de le renvoyer en ſon Païs. Un autre que moi auroit un beau ſujet de parler ici, des larmes qui furent répanduës avant qu'elle pût prendre cette réſolution : des combats que firent ſa vertu & ſon amour ; mais je laiſſe cela à une Mademoiſelle de Scudery, ou au Marquis de Mireſtain même ; pour moi je n'y entens rien. Il revint donc en France pour le moins auſſi affligé d'être ſéparé de ſa Princeſſe qu'elle l'étoit de l'être de lui. Ils s'écrivent : Ils deviennent malades & tout languiſſans à force de vertu. Le Prince Souverain meurt durant ces entrefaites. Le Marquis croit que ſa fortune en deviendra meilleure. La Dame s'imagine auſſi qu'elle n'en ſouffrira plus tant, & qu'elle pourra au moins ôter le crime de ſes deſirs. Mais un monſtre encore plus épouventa-

ble

ble que la vertu ſe vient mêler de ſes affaires.

Voyez un peu ! dit Madame de Mulionne, comme cette Demoiſelle nous conte ſon Hiſtoire, & parle de la vertu d'un ton railleur ! Il ſemble vrayement qu'elle s'en moque. Elle a auſſi raiſon de s'en moquer, dit le Chevalier; & c'eſt la plus ſotte choſe du monde : Sur tout pour une fille, ajoûta-t-il en la regardant. Vous ne laiſſez du moins échaper aucune occaſion de m'en dégoûter, lui repartit-elle en riant, & je ne ſçai ce que j'en dois juger. Tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-il entre ſes dents & avec un tranſport un peu fou. Je voudrois en effet pour mon repos que vous en euſſiez moins.

Un monſtre donc plus cruel que la vertu, continua la belle Hollandoiſe, vient tyranniſer la Princeſſe. Au lieu de conſentir que le Marquis de Mireſtain revienne au Païs-Bas, elle lui défend plus abſolument que jamas d'y ſonger. Elle craint de faire quelque choſe indigne de ſon rang en lui prenant envie de l'épouſer. Elle ne lui permet plus même de lui écrire. Ce pauvre homme ſe conſume de regret ; mais enfin l'Amour lui inſpire un deſſein digne d'un de ſes Héros. Il étoit un peu Peintre, & dès ſa jeuneſſe ſon inclination l'avoit porté à apprendre du métier, ce qu'il en faloit à un Gentilhomme comme lui. Il ſe déguiſa, fit proviſion des Portraits de la plûpatt des grands Seigneurs de la Cour de France : n'oublia pas le ſien : paſſa avec cette marchandiſe dans la Ville même de la Princeſſe : dreſſa une boutique vis à vis de ſon Palais, & y étalla tous ſes Tableaux, à la réſerve du ſien toutefois, pour des raiſons qu'il avoit. Il vouloit que la Princeſſe ne fut point préparée à l'y trouver, & juger de ſes ſentimens

par

par sa surprise, si par hazard il pouvoit lui donner la curiosité de venir voir ses Peintures. Il fit présent d'un Tableau à une des filles d'honneur de la Souveraine. Il obtint qu'elle lui feroit avoir cette curiosité. La Princesse entra chez lui un jour, & demanda à voir les Portaits de quelques gens de la Cour. Il fit paroître le sien comme sans dessein en les cherchant. La Souveraine à cet aimable aspect changea de couleur, rougit, pâlit, & enfin s'évanouït. Une Princesse du Faramond ou du Cirus n'en auroit pas fait davantage. On cherche un prétexte à l'évanouïssement, & on la remene dans son Palais. Elle n'y r'ouvre les yeux que pour pleurer, & la bouche que pour faire de gros soûpirs. *Helas!* s'écria-t-elle, *cher Jujet de mes peines, par quel malheur m'es-tu venu rendre l'idée impitoyable qui est cause de tous les maux que j'endure?* ajoûtant à cela d'autres pareilles lamentations.

Si le Marquis de Mirestain entendoit de quel air elle conte son Histoire, dit Madame de Mulionne, il lui en voudroit un mal de mort. Gardez-vous bien de lui en redire quoi que ce soit, reprit Mademoiselle Velzers. C'est que lui-même me l'a contée en ces propres termes, & que je tâche à le contrefaire. Que cela est malicieux! dit Montal; mais il nous va rencontrer en face, quand nous serons au bout de l'allée où nous sommes, & je l'en avertirai. Ha! repartit la Hollandoise, vous n'en feriez un ennemi, & je serois fâchée qu'ils s'apperçût que je raille du recit qu'il fait de ses avantures. La Princesse donc n'ouvrit la bouche que pour se plaindre; & quelque temps après envoya quérir le Peintre. Elle

voulut

voulut faire marché du Portrait fatal. Mais que devint-elle à la vûë du Peintre même lors qu'il ne fut plus déguiſé & qu'il ſe jetta à ſes genoux? C'eſt de ceci qu'on feroit un gros tome, néanmoins je n'en dirai mot. La préſence de l'Amant ſurmonta enfin toutes les conſidérations d'honneur & de vertu; elle s'abandonna à ſon cher Marquis. Elle prit ſeulement des meſures pour ne lui accorder rien qui ne fût permis. Un mariage de conſcience fit l'affaire.

Mon Dieu! interrompit Madame de Mulionne, qu'eſt-ce donc que ces mariages de conſcience! Hé! répondit le Chevalier, c'eſt une galanterie honnête. Mais cela eſt-il bon? repliqua-t-elle. O Dieu! Madame, reprit Montal, en doutez-vous? Il n'y a rien de meilleur goût. C'eſt un mêlange de vertu & de débauche, qui eſt tout à fait délicat. Vous raillez, dit-elle, & on ne ſçait comment prendre ce que vous dites; répondez-moi ſérieuſement. Penſez-vous que le mariage de conſcience de Madame la Comteſſe de Vilagrand avec ſon Ecuyer: que celui de Madame la Princeſſe de Norias avec ſon voiſin; celui de la Ducheſſe de... Je ne me ſouviens plus de ſon nom avec ſon Intendant, & une infinité d'autres: croyez-vous en vérité que cela ſoit ſelon Dieu? Oüi, Madame, reprit-il, & on ne le ſouffriroit point ſi cela n'étoit. Vous nommez la Princeſſe de Norias, interrompit Mademoiſelle Velzers; mais elle n'eſt point mariée, & c'eſt une médiſance. Mademoiſelle, lui répondit Montal, vous venez tard pour conteſter cette vérité, il n'y a rien de ſi ſeur & de ſi généralement répandu. Hé bien! Monſieur, repartit Mademoiſelle Velzers, il

n'y

n'y a donc qu'une fable généralement répanduë. La Princeſſe de Norias n'eſt point mariée, & peut-être avant qu'il ſoit peu, vous la verrez démentir tous ces faux bruits, en épouſant encore un plus grand Prince que ſon premier mari ; car les Aſtres la deſtinent à cela. Mais d'où viendroit donc l'attachement de ſon Voiſin à tous ſes intérêts ? dit Madame de Mulionne. N'avez-vous jamais eu perſonne dans les vôtres, Madame ? reprit la Hollandoiſe. Mais outre qu'on peut avoir cet attachement pour elle, à cauſe de ſon mérite & de ſon eſprit ; car après tout, elle en a beaucoup, & elle plaît à qui elle veut ; Il y a une raiſon particuliére qui y engage ſon Voiſin. Il étoit ami du défunt Prince. Comme ce bon Vieillard ſe vit au lit de la mort, il lui recommanda les intérêts de ſa Veuve : le fit jurer qu'il ne les abandonneroit jamais. On n'aura point de peine à le croire, ſi on conſidére d'un côté le ſolide appui d'un homme tel que lui, & de l'autre les affaires qui pouvoient arriver à la Dame. Elle n'avoit pas d'enfans, & pluſieurs héritiers croyoient qu'on leur avoit fait injuſtice à ſon occaſion. C'eſt une penſée, interrompit Madame de Mulionne, qu'on ne leur ôtera pas aiſément. Et cependant, reprit Mademoiſelle Velzers, il n'y en eut jamais de plus injuſte ; car on pourroit plûtôt dire que la Maiſon du Prince étoit perduë, ſi la Princeſſe n'y eût apporté le bien qu'elle avoit. Vous êtes des ſes amies, dit le Chevalier à Mademoiſelle Velzers ; & on voit bien que vous lui avez de grandes obligations. Moi ? répondit-elle, point du tout. Ce n'eſt pas pour aucune obligation que je lui puiſſe avoir ; je ne

croi pas même qu'elle ſçache tout le bien que je publie d'elle ; mais j'aime à rendre ce témoignage à la vérité. Nous venons de faire là une longue digreſſion, dit Madame de Mulionne. Elle vous a empêché de finir vôtre Hiſtoire du Marquis de Mireſtain. Eſt-ce qu'elle n'eſt point finie par le mariage? reprit Montal ; cela iroit contre les régles du Roman. Non pas, dit la belle Hollandoiſe, un mariage de conſcience ne peut ſervir de bonne concluſion.

Ils s'épouſérent donc, pourſuivit-elle, ainſi que je l'ai dit. Elle en eut deux enfans. Il prit envie à la Dame, après cela, de venir voir le pere de ſon mari, ſous prétexte de quelque autre affaire qu'elle avoit en France. Comme elle fut arrivée dans leur Château, ce bon homme demanda à ſon fils où ils pourroient dignement coucher la Princeſſe. Le fils répondit que ce ſeroit avec lui. Le pere qui ne ſçavoit rien du mariage, fut offenſé de cette repartie qu'il crut trop libre. Il donna un ſoufflet au Marquis : toutes ces circonſtances ſont de l'Hiſtoire. La Princeſſe pour l'empêcher de redoubler, lui dit que ſon fils pouvoit y coucher, & de quelle ſorte. Il en eut une joye proportionnée à l'honneur qu'il recevoit. Depuis, deux ou trois années ſe paſſérent. La Princeſſe mourut. Le Marquis de Mireſtain fut renvoyé en France par les héritiers. Ses deux enfans furent empoiſonnez. Voilà la fin de ſes avantures ; Paſſons deſormais devant lui quand vous voudrez ; Il en aura peut-être quelqu'autre plus nouvelle à nous conter.

Elles arrivérent un moment après au bout de l'allée, & entrérent dans celle où le Marquis

de

de Mireſtain ſe promenoit avec Luſigni. Ils ſe joignirent tous & continuérent enſemble leur promenade. Meſſieurs, leur dit Mademoiſelle Velzers, quelle heureuſe avanture fait que nous vous rencontrons ici aujourd'hui ? C'eſt un fou qui nous y a amenez, répondit le Marquis de Mireſtain, & nous l'y avons accompagné pour voir un Eſprit qui revient, à ce qu'il nous a dit, dans ces allées. Ho ho ! Meſſieurs, reprit-elle, le bruit de cette apparition a-t-il déja été juſques à vous ? Il faut donc que celui à qui l'Eſprit s'eſt apparu, ſoit un homme de la Cour ; Sans doute, reprit-il, car c'eſt le Marquis de Kimperbel. Quoi ? ce ſeroit lui, dit-elle, & il auroit été l'autre jour ſi près de nous ? A l'heure qu'il eſt, repliqua-t-il, il eſt encore là-bas, qui voudroit bien que l'Eſprit lui apparût une ſeconde fois : nous l'y avons laiſſé tout ſeul. Comment ? dit Madame de Mulionne, il veut revoir l'Eſprit ? N'avois-je pas entendu dire qu'il s'en étoit évanouï de frayeur ? Ce ne fut pas de frayeur, Madame, répondit le petit Luſigni, ce fut de joye & d'amour ; car vous ſçaurez que cet Eſprit étoit celui de ſa défunte Maîtreſſe. Mais vrayement, Madame, interrompit à ces mots Mademoiſelle Velzers, Vaux eſt un lieu merveilleux pour les avantures, & je penſe que la terre de ſon Parc a une ſecrette vertu qui les y fait naître. On continua la converſation quelque temps ſur la même matiére, puis on ſe mit à parler d'autre choſe : & voyant venir de loin Mademoiſelle de Barbeſieux qui avoit achevé d'écrire ſa lettre, on retourna au devant d'elle. Il n'y eut que Mademoiſelle Velzers que Mademoiſelle de Kermas obligea de tourner du côté où l'on avoit laiſſé le Marquis de Kimper-

bel, afin diſoit-elle, de le ſurprendre & de lui faire peur. Quoi? lui répondit la Hollandoiſe, tu peux enfin te réſoudre à valoir quelque choſe, toi qui entens les Hiſtoires entiéres ſans dire mot? Et que veux-tu que je diſe, lui repartit cette belle Bretonne? N'eſt-ce pas aſſez que je vous écoute tous, & que ces Hiſtoires ne m'en divertiſſent pas moins? Là-deſſus, elle la preſſa encore d'aller juſques où étoit ce Marquis. C'eſt que je le connois auſſi bien que toi, ajoûta-t-elle, & que nous aurions du plaiſir, ſi nous pouvions l'engager à nous conter l'Hiſtoire de cette défunte Maîtreſſe qu'il a vûë Je le veux bien, dit Mademoiſelle Velzers, mais ſi elle alloit revenir tandis que nous ſerons avec lui? Que tu es folle! reprit Kermas; as-tu la foibleſſe d'ajoûter foi à ces ſottiſes? Hé quoi! s'écria Mademoiſelle Velzers, tu es auſſi de nos Eſprits forts? ah vrayement, pourſuivit-elle, je ne m'étonne plus ſi on dit que les prudes ſont les plus dangereuſes, pour ne rien valoir. Il faut que tu ſois une bonne ame puiſque tu ne crains pas les Eſprits. Elles ne laiſſérent pas d'avancer toûjours vers le Marquis de Kimperbel. Cette belle Bretonne étoit maſquée, & pour n'en être point du tout reconnuë, elle pria ſon amie de ne la point nommer, & encore plus de ne la point faire parler. Sa raiſon étoit qu'elles auroient plus de plaiſir du Marquis, s'il pouvoit ignorer qui elle étoit. Il faut, reprit Velzers qu'il y ait un grand myſtére là-deſſous; mais n'importe, allons. Elles abordérent enſuite le pauvre Amant que leur préſence retira d'une profonde rêverie.

Il étoit aſſis ſur un petit banc le long d'une paliſſade, attendant toûjours le retour de cette

chére

chére Ombre d'une perſonne qu'il avoit adorée vivante. Nous venons troubler vôtre ſolitude, lui cria de loin Mademoiſelle Velzers. Nous interrompons le doux entretien que vous avez peut-être ici avec vos penſées ; mais il faut que vous pardonniez cette indiſcrétion, à la curioſité qu'on a de voir des raretez. C'eſt une choſe ſi extraordinaire, à nôtre avis, qu'un Amant qui aime encore une femme après qu'elle eſt morte, que nous n'avons pû nous empêcher de vous venir admirer. Il ſe leva pour ſaluer Mademoiſelle Velzers, ne voulant connoître l'autre, qu'autant qu'il jugeoit qu'elle le ſouhaitoit, puis qu'elle n'avoit pas levé ſon maſque ; Et répondant à l'aimable Hollandoiſe, avec un ſoûris forcé. Je mérite bien, lui dit-il, que les Belles me raillent de mon extravagance ; mais, ajoûta-t-il, Mademoiſelle, il faut que cette fantaiſie ſe paſſe. Il n'y a perſonne qui en ſa vie n'ait été une fois amoureux. Croire que nous vous raillons de ce que vous étes honnête homme, repartit Mademoiſelle Velzers, c'eſt mal expliquer ce qui nous amene. Toutefois, continua-t-elle, n'eſt-ce point pour nous faire peur que vous avez fait courir le bruit de cette apparition, ſçachant que nous étions ici ? Car enfin nous ne la croyons pas vraye. Ah ! lui dit-il, je ſuis prêt de vous faire tous les ſermens imaginables, qu'il n'y a rien de plus vrai. J'étois en ce même endroit Jeudi dernier. J'y attendois mon Valet de Chambre que j'avois envoyé à un quart de lieuë d'ici, pour apprendre ſi un de mes amis y étoit, avant que d'y aller moi-même. Comme je jettai les yeux ſans y ſonger, dans ce petit Cabinet que vous voyez là-bas, j'y vis le fantôme ſortir de la terre, ſe

lever ſur ſes pieds, puis diſparoître. J'en fus ſi troublé, que mon Valet de Chambre à ſon retour, me trouva preſque ſans ſentiment. Il fut contraint de chercher du ſecours dans le Château.

Nous avons un Gentilhomme avec nous, dit Mademoiſelle Velzers, & il n'eſt pas que vous ne le connoiſſiez, c'eſt le Chevalier de Montal. Je voudrois bien qu'il vous eût ouï aſſurer ainſi que vous avez vû : car on ne peut lui mettre dans la tête, que cela ſoit poſſible : Au reſte, ajoûta-t-elle, nous venons pour vous tirer de cet endroit qui doit être pour vous trop mélancolique. Je ſuis auſſi un peu trop peureuſe pour oſer y demeurer plus long-tems. Il faut que vous veniez ailleurs, & que vous nous contiez l'Hiſtoire de ces belles amours, que la mort n'a pû refroidir. Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t-il avec un pareil ſoûris que le premier ; à quoi m'engageriez-vous-là ? Nous ne vous quittons pas que cela ne ſoit fait, reprit-elle, & c'eſt peine perduë que de vouloir vous en défendre. Voilà un tour, pourſuivit-il, que me joüent Mireſtain & Luſigni ; Ce ſont eux qui vous ont envoyé vous railler de moi de la ſorte. Pourquoi vous railler ; repliqua-t-elle. On ne raille point pour prier les gens de conter leurs Hiſtoires. Ils s'éloignérent à ces mots du Cabinet, & tout en marchant il dit à Mademoiſelle Velzers.

HISTOIRE

Du Marquis de Kimperbel.

QUoi que vous soyez de mes amies, vous ne m'épargnerez pas plus que les autres; & dire à une indifférente comme vous, qu'on a été extrêmement amoureux, c'est lui donner de belles occasions de se bien divertir. N'importe, ajoûta-t-il, je l'ai été avant que d'épouser Madame de Kimperbel. Et quoi que je sois marié, quoi que j'aye pour ma femme toute l'estime & toute la complaisance qu'elle sçauroit desirer; J'aime encore ce que j'aimois avant que d'être à elle; Je conserve dans le cœur, un éternel regret de sa mort, & ma passion est telle, enfin, que j'aimerois mieux voir souvent l'Esprit qu'on vous a dit qui m'est apparu, que les plus belles choses du monde. Les larmes en cet endroit surprirent, malgré lui, un petit coin de ses yeux où elles parurent, & la Hollandoise lui dit en riant: Je n'en voi, rien, Monsieur, pleurez hardiment. Ah! railleuse, lui répondit-il, vous voilà déja au comble de vôtre joye, puis il continua. Cette pauvre fille s'apelloit Mademoiselle de Kermas, d'une des plus illustres Familles de Bretagne; mais ruinée par le temps & par la fortune. Je la connus par le moyen de ses freres, avec qui j'avois lié quelque espéce d'amitié dans une Académie, où nous avions apris nos exercices. J'en devins, presque tout d'un coup, aussi passionné que je le fus toûjours dans la suite. Aussi étoit-elle fort aimable. C'étoit une brune de belle taille. Elle avoit des yeux remplis d'une lan-

gueur extrêmement douce, tous les traits beaux, une gorge divine, & autant d'eſprit que perſonne en a jamais eu. Il penchoit néanmoins un peu plus vers le ſérieux qu'il n'étoit rempli de joye.

Mademoiſelle Velzers ſe retourna à ces mots du côté de la belle Bretonne, qu'elle avoit déja pouſſée pluſieurs fois du coude, à chaque parole de Monſieur de Kimperbel. Quelle étrange avanture eſt-ce donc ici? lui dit-elle à l'oreille. Voilà ton nom & ton portrait, & il ſemble que ce ſoit de toi qu'il veüille parler; Mais pourtant tu n'es pas morte. Kermas ne lui répondit qu'en la repouſſant auſſi de ſon coude, pour lui faire ſigne de ne pas interrompre le Marquis de Kimperbel. Ces petites façons, Meſdames, leur dit-il, me font croire, que vous avez quelque deſſein en me faiſant conter mon Hiſtoire. Peut-être je connois cette Dame, maſquée. Mais je veux achever de vous divertir.

J'aimai donc extrêmement dès le premier jour, & j'apportai tous les ſoins imaginables pour le faire connoître. Je fus même aſſez heureux pour perſuader, pour n'être point haï, & pour faire conſentir après un mois de combat, que l'on m'épouſât ſecrettement. Les meſures priſes, nous nous mariâmes en la préſence de ſes deux freres, & de trois ou quatre autres confidens. Nous vécûmes trois mois depuis, les plus heureux du monde. Point de traverſes, point de ſoupçons. Je me dérobois toutes les nuits de la maiſon par la porte du Jardin, les freres de Mademoiſelle de Kermas m'y attendoient, m'eſcortoient juſques chez leur ſœur, & me ramenoient devant le jour: difficultez aimables qui ne nuiſoient

soient point à nos plaisirs. Mais enfin nôtre secret fut découvert. Comme j'étois le fils du Gouverneur de la Ville, & que nous nous cachons mal-aisément dans un lieu où tout le monde nous connoît, sans que nous connoissions tout le monde, quelqu'un me vit sans doute malgré mes précautions. On commença de se dire à l'oreille, que j'étois amoureux, & que j'allois toutes les nuits en bonne fortune. Le bruit en alla jusqu'à mon Pere qui me fit épier. Plus toutefois au commencement, pour connoître la maîtresse de son fils, que pour autre chose; Il n'étoit pas incommode comme plusieurs peres, & il m'eût bien volontiers permis une galanterie. J'y donnai pourtant si bon ordre, que je trompai tous ses espions. Il ne comprit rien à mon intrigue, sinon que j'étois capable d'être marié, puisque j'avois une amourette, & il y travailla peu de jours après. Il m'avoit destiné dès mon enfance à Madame de Kimperbel, & je devois m'attendre il y avoit long-temps à cette tempête. Je ne pûs toutefois la voir si proche sans une crainte mortelle. Je fremis à la proposition que mon Pere me fit d'épouser Madame de Kimperbel. Monsieur, lui répondis-je, que voulez-vous que je fasse d'un enfant? Celle que vous voulez me donner pour femme n'a encore que dix ans. Je n'en ai moi-même que quinze ou seize; serons-nous capables de nous aimer? Vous en serez capable, me repliqua-t-il, puisque vous l'êtes bien de raisonner là-dessus: & d'ailleurs la petite de Kimarez que je vous destine, outre qu'elle est des plus riches du Païs, sera dans un ou deux ans l'une des plus grandes beautez de France. Il est vrai, Monsieur, lui repartis-je; mais malgré tout cela, je ne sçai

si je la pourrai aimer autant que vous le voudriez. Et pourquoi non ? me répondit-il ? vous avez été élevez ensemble dès le berceau, & vous vous êtes assez aimez jusqu'à cette heure. Oüi, repris-je aussi-tôt ; mais l'amour que je puis avoir pour elle a passé en habitude d'amitié fraternelle. On ne regarde en cet état l'amour conjugal que comme une espéce d'inceste. Et les passages de l'un à l'autre sont presqu'impossibles à la nature, quoi qu'ils s'accordent avec les loix.

Vous riez, dit-il en s'interrompant, à cause que je vous raporte jusqu'aux entretiens que j'avois avec mon Pere. Au contraire, lui répondit-elle, c'est ce que j'aime, il est vrai que vous étiez déja bien sçavant pour n'avoir pas plus de quinze ans. Je m'emporte insensiblement, reprit-il, & m'étends dans un recit que je voulois trancher court ; mais c'est que le passé est toûjours présent à ma mémoire, & qu'il me plaît toûjours. Vous croirez cependant, que c'est le moi d'à présent qui est sçavant, ou que c'étoit le moi d'alors, cela ne nuit pas fort au fond de l'Histoire, & m'est indifférent. Mon Pere, qui du moins n'attendoit pas d'un homme de mon âge ce que je lui pûs dire, vit bien que j'avois quelque conseil, & craignit que mes amours secrettes ne fussent dangereuses. Il se résolut de ne me pas vouloir contraindre à épouser ma femme, afin que perdant mes défiances, je fusse plûtôt surpris en ce qu'il s'imaginoit. Mais il y eût perdu son temps sans une fiévre violente dont je fus attaqué quelques jours après. Je m'étois échauffé à la Chasse, & cette fiévre me jetta dans la rêverie. Je nommai souvent ma chere Kermas dans mes accès. Il n'en falut pas davanta-

tage pour tout découvrir à mon Pere. Il étoit fort ambitieux, & il n'avoit de fils que moi seul; il fut au desespoir quand il sçût mon mariage. Sa colére produisit les plus cruels effets du monde. Je les passe sous silence, parce que l'Histoire en seroit trop longue. Monsieur, il n'importe, lui dit Mademoiselle Velzers, contez-nous tout par le menu, je vous en prie; car je vous assure que je prens tant de part à tout ce que je viens d'entendre, que cela m'attendrit. Et il produit peut-être encore de meilleurs sentimens pour vous, dans le cœur de la Demoiselle masquée que vous voyez à côté de moi. Kermas tiroit sa Compagne par la robbe de toute sa force, tandis qu'elle disoit cela au Marquis de Kimperbel, de peur qu'elle ne la découvrît. Je lui en suis bien obligé, répondit-il, qui qu'elle puisse être: mais je n'aurois pas assez de temps pour faire ce que vous voulez, & d'ailleurs, la mémoire m'en seroit trop sensible. Il suffit de vous dire qu'après que la résistance de cette pauvre femme eut lassé la patience de mon Pere, qui vouloit qu'elle consentît à la dissolution de son mariage, il la fit enlever secrettement & conduire dans un Château tout entouré de la Mer, dont un de ses amis étoit Gouverneur. Peu s'en falut qu'il ne perdît aussi les deux Messieurs de Kermas; Et moi je pensai mourir de regret de tout ce desordre. J'eus besoin pourtant de dissimuler l'excès de mon déplaisir de peur que si mon Pere eût desespéré de me voir oublier Mademoiselle de Kermas, il ne s'en fut défait par quelque voye; Car il n'y avoit pas d'homme plus violent, & l'autorité qu'il avoit dans la Province, le rendoit capable d'entreprendre tout sans scrupule. Que vous dirai-je enfin? Je lui persuadai qu'on ne

m'avoit pas fort affligé de m'en débarraſſer. Il m'envoya faire un petit voyage pour achever de me guérir. Je revins ſecrettement dans le Païs lors qu'on m'en croyoit bien éloigné. Je trouvai l'invention de revoir ma chére Kermas malgré la cruauté de mon Pere & la vigilance du Gouverneur du Château. J'y entrai ſous un habit déguiſé : trop heureux de poſſéder encore celle que j'aimois, toute priſonniére qu'elle étoit, ſi cela eût pû durer, mais le malheur qui me perſécutoit, alla preſqu'en même temps inſpirer la vengeance aux freres de Kermas. Ils dreſſérent des embûches à mon Pere comme il étoit à la Chaſſe. Ils ne furent point les plus forts. Tous deux périrent miſérablement. L'un d'eux étant foüillé après ſa mort, on trouva ſur lui la moitié d'un billet écrit de la main de ſa ſœur. Ces paroles y étoient ; *Je vous en ai écrit pluſieurs fois, mon frere, prévenez le Pere de Kimperbel, ou nous périrons infailliblement.* C'étoit le morceau d'une lettre par laquelle elle conſeilloit à ſes freres de l'inſtruire eux-mêmes de nôtre mariage avant qu'il le ſçût d'ailleurs. Elle eſpéroit que la conſidération de la Maiſon ancienne des Kermas, jointe aux priéres de quelques amis puiſſans qui ſe mêleroient de l'accommodoment, le feroit conſentir à leur alliance. Mais le billet ne fut pas interprété de la ſorte. Mon Pere crut qu'elle ſollicitoit plûtôt ſes freres de ſe défaire de lui. L'action qu'ils venoient de commettre ne donnoit pas lieu à croire autre choſe. Il vint plein de furie au Château de ſon ami, réſolu pendant qu'on ignoroit encore que ce fût lui qui l'eût enlevée, de lui faire tenir compagnie à ſes deux freres. La pauvre priſonniére

rè en eut avis avant qu'il arrivât. Les mauvaiſes Nouvelles ſurpaſſent la vîteſſe des Couriers mêmes, & celle-là avoit devancé celui qu'il avoit envoyé au Château, pour empêcher qu'elle ne ſçût rien de ce qui s'étoit paſſé, avant qu'il y tût. Frappée comme d'un coup de foudre au recit de la mort de ſes freres, elle tomba par terre évanouïe. Elle étoit prête d'accoucher. Cette chûte lui fit mettre ſon enfant au monde, & elle n'en releva point. Elle mourut à l'heure même. Depuis j'ai couru, j'ai voyagé, j'ai fui toûjours, autant que j'ai pû, mon Pere qui étoit cauſe de tous les maux que je ſouffrois. Mais enfin le temps, & des ſentimens d'honneur, l'importunité de mes amis & le deſir d'un grand Prince, me firent réſoudre à épouſer Madame de Kimperbel. Le temps, l'honneur, l'importunité & le Prince, ajoûta-t-il en ſoûpirant, n'ont pû toutefois ôter l'infortunée Kermas de mon ſouvenir. Je n'ai jamais eu depuis, aucune véritable joye. Et je crois, deuſſai-je paſſer pour un ridicule & un chimérique, qu'elle ne m'eſt apparuë ici, il y a deux jours, que pour m'avertir qu'elle m'aime encore en l'autre monde.

Madame de Mulionne & Mademoiſelle de Barbeſieux qui s'étoient entretenuës ailleurs avec le Chevalier de Montal, le Marquis de Mireſtain & le petit Luſigni, parurent au bout de l'allée comme le Marquis de Kimperbel achevoit ſon Hiſtoire: Et pour ne point eſſuyer tout ce que lui auroit pû dire une Compagnie ſi enjoüée, il prit congé de la Hollandoiſe, & de la Bretonne; quelque inſtance que fît la premiére pour le retenir. Et au grand regret de la derniére, il ſe déroba du Jardin pour s'en retour-

ner à Fontainebleau. Voilà qui eſt fort honnête ! cria de loin le Chevalier de Montal aux deux amies, on vous louë, Meſdemoiſelles, d'avoir été trouver ſans nous, un homme qui fait courir après lui juſqu'aux Belles de l'autre monde. La Hollandoiſe eût voulu n'être pas obligée de répondre à cela, pour le deſir qu'elle avoit d'interroger ſa Kermas, ſur toutes les choſes qu'elle venoit d'apprendre ; mais il falut remettre à la nuit à contenter ſa curioſité, lors que cette belle Bretonne & elle ſeroient couchées enſemble à leur ordinaire. Elle répondit au Chevalier : Il eſt vrai, Monſieur, nôtre entretien même n'a été que d'amour ; mais vous voyez combien il fait le cruel, & comme il quitte bruſquement les gens de ce monde-ci. J'en devine la cauſe, dit Luſigni, c'eſt qu'il voit bien qu'il n'auroit pas à répondre à des perſonnes qui croyent volontiers aux Eſprits. Mais, Meſdemoiſelles, vous a-t-il conté l'Hiſtoire de cette Dame dont l'ombre lui eſt apparuë ; il n'y en a pas dans les Romans de mieux intriguée que celle-là, ſur ma parole. Oüi, répondit Mademoiſelle Velzers, nous ſçavons tout, & s'il plaît à Dieu nous en ſçaurons bien-tôt encore d'avantage. Elle n'acheva point ce qu'elle vouloit ajoûter à cela, parce que Mademoiſelle de Kermas lui fit toûjours ſigne de n'en point parler. Mais Montal qui étoit curieux ; Que ſçaurez-vous donc davantage, lui dit-il, puis que vous en ſçavez toute l'Hiſtoire ; Nous en ſçaurons peut-être quelqu'autre, répondit-elle, de Monſieur de Luſigni ou de Monſieur le Marquis de Mireſtain, car il n'eſt pas qu'il ne leur ſoit arrivé quelques avantures. Vous ne vouliéz rien moins dire que cela, reprit le Chevalier ;

mais

mais il fut interrompu, & Mademoiselle de Barbesieux dit; Qui nommez-vous ici Monsieur de Lusigni; C'est le petit homme que voilà, répondit le Marquis de Miresstain en le montrant. Pardon, Monsieur, lui dit-elle, si je ne vous ai pas fait de compliment; je n'avois l'honneur de vous connoître que de réputation. Comment! Mesdames, vous ne sçavez pas que ce Gentilhomme-là est l'homme de France qui vous peut le mieux faire l'Histoire de ma Bigotte? Elle en a été amoureuse. Lusigni fut extrêmement surpris d'entendre parler de lui en ces termes. Vous vous dispenserez mal-aisément de satisfaire à la curiosité de ces Dames, lui dit le Chevalier de Montal, personne ne participe à l'honneur de leur entretien, qu'il ne lui en coûte une Histoire, & j'ai conté la mienne. Mais, Mesdames, répondit Lusigni en raillant, je ne suis point encore las de prétendre à être favorisé des Belles, & si je révélois leurs secrets il m'y faudroit renoncer. Si vous ne dites pas celle que nous voulons que vous nous disiez, reprit Mademoiselle de Barbesieux, je la dirai moi-même, je sçai jusqu'aux moindres particularitez de vos affaires; & je vous avertis de plus, que je ne flaterai personne si je m'en mêle: Je nommerai les gens par leur nom. Ma foi, Mademoiselle, repartit Lusigni, vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je ne publierai point les faveurs qu'on m'a faites. Bon bon? dit Madame de Mulionne, voici une nouvelle sorte d'indiscrétion; Il ne veut point dire ses affaires, mais il souffrira avec plaisir que les autres les disent, & souscrira à un besoin à tout ce qu'on voudra. Si je croyois, répondit-il, qu'on pût parler d'une véritable intrigue, peut-être que je prierois bien

fort

fort cette belle Demoiſelle d'épargner les intéreſſez. Mais c'eſt quelque choſe de ſi nouveau pour moi, que d'apprendre qu'on en a été amoureux, que je voudrois qu'on m'eût dit vitement le nom & le ſurnom de celle qui a eu tant de charité, & toutes les circonſtances d'une ſi bonne fortune. L'excuſe n'eſt pas mauvaiſe, dit Madame de Mulionne; mais Mademoiſelle de Barbeſieux ne va point laiſſer de parler. Sans doute, ajoûta cette Demoiſelle. Et voici ce que j'en ſçai.

HISTOIRE

De Monſieur de Luſigni, & de Mademoiſelle de Revenois.

CEt honnête Monſieur-là, petit comme il eſt, n'a pas laiſſé étant en Gaſcogne, de rendre une grande fille très-amoureuſe de lui. Et pour faire mon Hiſtoire dans les régles qui ſont à la mode, je vai commencer par le portrait de cette Belle. Elle étoit rouſſe & ſourde. Ce début fit rougir Luſigni. Vous me faites, dit-il, beaucoup d'honneur, de me donner une ſi aimable Maîtreſſe. Patience, reprit-elle, je dirai ce qu'elle a de beau; mais je veux être fidelle Hiſtorienne. Elle étoit donc ſourde & rouſſe. On pouroit dire même qu'elle étoit preſque muette, tant elle étoit bégue; il lui faloit une heure pour dire un mot. En récompenſe elle avoit le plus beau teint du monde & ſa blancheur éblouïſſoit. C'étoit une beauté achevée, les yeux, le nez, la bouche, la taille, le haut & le bas du viſage, le col & la gorge, étoient des choſes dont elle eût fait grand argent ſi elle

eût

eût voulu en laiſſer prendre la copie aux Peintres. Voilà du moins qui me conſole, reprit-il en riant, & les belles parties ſont en plus grand nombre que les laides. Elle avoit encore beaucoup d'eſprit, continua Mademoiſelle de Barbeſieux; Sa plume réparoit agréablement le défaut de ſa langue. Elle tournoit les choſes délicatement, aiſément, méchamment; enfin comme elle le vouloit & ſelon qu'elle en avoit beſoin. C'étoit auſſi une abondance quaſi ſans pareille: Faire dix billets par jour à ſon cher Monſieur de Luſigni, n'étoit qu'un jeu pour elle. Hé mon Dieu, interrompit Madame de Mulionne, n'en verrons-nous pas un? Non, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, tout eſt brûlé. Cet Amoureux Monſieur-là a été aſſez bon pour en faire un ſacrifice, & peut-être qu'il n'eſt pas à s'en repentir. Mais Mademoiſelle, dit Luſigni, il ſembleroit à vous ouïr, que tout ce que vous dites fût véritable: Qui vous en a donc tant apris? La Marquiſe de Vierſon, lui répondit-elle; Etes-vous content? & croirez-vous que je parle maintenant ſans ſçavoir bien ce que je dis? Ah! Mademoiſelle, repliqua-t-il, je me rends après cela; mais la Marquiſe de Vierſon eſt une infidelle d'avoir publié des choſes de cette nature. Mais vous encore plus, dit Madame de Mulionne, d'en avoir fait confidence à cette Marquiſe. Non, Madame reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, c'eſt qu'elle avoit été témoin de leur rupture. Voilà donc le portrait de la belle de Revenois, ajoûta-t-elle; car il ne faut pas oublier de la nommer. Leur premiére connoiſſance vint des Bains de Bourbon, où ils s'étoient vûs, & de s'être depuis rencontrez enſemble à Bordeaux. M. de Luſigni a voulu

faire

faire croire qu'il avoit eu bien de la peine à réſoudre la Demoiſelle à l'aimer ; mais c'eſt un conte : elle ſe déclara la premiére. Il lui parloit des filles qui avoient la foibleſſe de ſouffrir que des hommes les reviſſent après une infidélité. Et lors qu'il ſe croyoit fort éloigné d'être aimé, & je croi encore plus d'être Amoureux : *Por-pou-poul moi*, lui dit-elle en béguayant, *ze-ze ne ſuſuis pas de de de ces filles-là*, *& papar exemple*, *ſi ſi ſi*, *vous men aviez fai fai fait une*, *vous nene me me reregargneriez za-zamais* : O que vous-étes méchante, Mademoiſelle ! lui dit Luſigni à ces mots. Et quel coup de pinceau vous donnez à cette pauvre fille ; il s'en faut la moitié qu'elle ne ſoit ſi bégue. Il n'importe, reprit-elle, ſi eſt-il toûjours vrai qu'elle vous a dit cela. Depuis l'Amour s'augmenta tous les jours. Je ne m'amuſerai pas à vous particulariſer tout ce qui ſe paſſa entr'eux, avant que de parvenir aux bonnes affaires. La nuit s'approche, & je puis dire quelque choſe de meilleur. Il faut ſçavoir ſeulement qu'avec l'amour, cette Belle ſentit naître en ſon ame un deſir violent d'apprendre à faire des Vers. Monſieur que voilà qui s'en démêle galamment, prit ce prétexte pour la voir aſſez ſouvent chez elle. Le commerce dura juſques à ce que la mere ne le trouva pas bon. Vous étes dévote, ma fille, lui dit-elle ; Vous étes ennemie de l'amour ; Vous voulez qu'on le croye ; (Accordez pourtant un peu tout cela avec le reſte, dit Mademoiſelle de Barbeſieux ;) Vous voulez enfin, ajoûta cette bonne mere, que toutes vos compagnes ne regardent pas un homme, & vous en ſouffrez un tout ſeul avec vous dans vôtre chambre ? cela n'eſt pas bien. Comme à cette remontran-

ce

ce on joignit la défense ; Elle donna rendez-vous ailleurs. Une Lingére, l'exemple de tout le quartier, pour sa dévotion, & qui avoit accoûtumé de faire des mouchoirs à Mademoiselle de Revenois, lui prêta sa maison pour y prendre des leçons de Poësie. On fit faire deux clefs d'une même chambre, le premier venu y entroit & attendoit l'autre. Je n'ose vous dire l'artifice dont la Belle se servoit pour s'y rendre commodément, & sans que ses gens s'en apperçûssent. Il suffit que son carosse l'attendoit à la porte d'un Couvent, & qu'il sembloit toûjours qu'elle en sortît quand elle revenoit d'ailleurs. Ce vertueux exercice dura deux ans & plus, pendant lesquels on dit même qu'elle eût mis de belles productions en lumiére si elle eût voulu. Elle avoit fait un ouvrage fort naturel & fort galant, mais quelques considérations lui firent envisager cela comme une chose qui ne seroit pas bienséante à une fille qui se piquoit de haïr la galanterie. Elle étouffa l'envie qu'elle eût pû en avoir, & l'ouvrage en même temps.

Par ma foi, Mademoiselle, interrompit encore le Héros de cette Histoire : Vous étes une ennemie bien dangereuse, & il ne fait guére bon vous déplaire. Comment l'entendez-vous ? reprit-elle : Est-ce être ennemie d'une personne que de dire ce qu'elle a fait de loüable ? Je vous assure qu'il y a bien des Auteurs qui n'auroient pas la force de supprimer leurs ouvrages comme elle, quand ils sçauroient qu'il ne leur en devroit pas revenir grand honneur, mais laissez-moi achever.

Ils se trouvérent donc assez soigneusement chez la Lingére deux ans durant. Monsieur de Lusigni étoit content d'elle ; tout autre qui eût voulu

voulu enſeigner la Belle, n'eût pas été bien reçû. Tout ce qu'elle écrivoit s'adreſſoit à lui ſeul ; mais elle eut envie après cela d'éprouver la ſcience des autres. Un homme de la premiére qualité paſſant par là pour aller à ſon Gouvernement, lui parut bon Poëte à ſa mine. Elle s'imagina que ſon rang devoit lui fournir des penſées plus relevées que celle de Monſieur de Luſigni. Je croi pourtant qu'elle ſe pouvoit tromper. Mais enfin elle fit tout ce qu'elle pût pour attirer cet homme de qualité. Les billets coururent. Quoi qu'il la mépriſât, il ne laiſſoit pas d'y répondre. Il s'en faiſoit une de ces bonnes fortunes, qui, ſi elles ne touchent point le cœur, ſervent au moins de matiére d'entretien plaiſant à un homme, lors qu'il eſt avec ſes amis. Monſieur de Luſigni qui s'en apperçût auſſi-tôt, en eut une cruelle jalouſie ; car on dit qu'il aimoit ſon Ecoliére de tout ſon petit cœur. Il lui en parla, lui fit de grandes plaintes, & avec le temps il ſe porta même à un peu plus de furie qu'il n'eſt permis à un galant homme d'en avoir contre une femme : Il la traita comme un de nos Ducs traita ces jours paſſez la belle Comteſſe de Monſalve, c'eſt à dire qu'ils ſe firent l'amour à bons grands coups de poings. Dites-vous, Mademoiſelle, repartit Montal, que la Comteſſe de Monſalve a eu des coups de poings ? Hé ! de quel Païs ſuis-je donc, pour ne le point ſçavoir ? Mais parbleu ! ajoûta-t-il, je demande pardon à Monſieur de Luſigni, ſi je vous interromps : apprenez-moi cette Hiſtoire avant que d'achever la ſienne.

Monſieur le Duc de...reprit-elle ; il n'eſt pas néceſſaire de le nommer, eſt le bon ami de Madame

dame de Monſalve. C'eſt un homme d'eſprit. Elle en a beaucoup auſſi, & c'eſt la ſeule cauſe de leur amitié à ce qu'elle dit. Cependant un autre Duc ayant pris plaiſir à la converſation de la Dame, & l'ayant ſouvent viſitée, le bon ami en devint jaloux. Il la pria de ne plus recevoir cet autre Duc. Elle lui dit qu'il étoit mal-aiſé & même fâcheux de ſe faire celer à un homme de cette qualité. Madame, lui dit le premier Duc, cela eſt mal-aiſé quand on l'aime, mais tant pis pour vous ſi vous en êtes coiffée; c'eſt un ſacrifice qu'il faut que vous me faſſiez. Dites-vous qu'il faut ? lui répondit-elle; c'eſt bien me parler en maître. Je ne ſuis que ſerviteur, lui repliqua-t-il; Mais, Madame, ſi vous voulez que je diſe des pointes, il ſuffit que vous m'avez permis de l'être, pour empêcher qu'un autre ne le ſoit auſſi. La Dame s'échauffe là-deſſus, fait un grand mépris de ſon galant. Il lui répond par d'autres mépris. Elle y fut plus ſenſible que lui: Elle lui donna un coup de poing: lui un autre, & ils ſe gourmérent de la bonne maniére.

Cela vous apprend, Meſdemoiſelles, dit Madame de Mulionne, à ne donner aux hommes aucun avantage ſur vous. Mais plûtôt à vous, Madame, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, car ce n'eſt point une fille qui a été gourmée.

Le Rival, pourſuivit-elle, arriva ſur ces entrefaites. Le premier Duc apprenant qu'il étoit déja ſur l'eſcalier, & qu'en l'état même où l'on étoit, on permettoit d'être vûë; ſortit comme un enragé, ſon chapeau enfoncé dans ſa tête, & jurant de faire encore pis qu'il n'avoit fait. L'autre Duc voyant la Dame épleurée,

rée, & qu'elle s'étoit jettée ſur ſon lit ; Madame, lui dit-il, qu'avez-vous, & qui vous a mis en cet état ? Une colique bilieuſe, Monſieur, lui répondit-elle ; mais elle me vient de quitter. Il ſe douta qu'elle étoit bilieuſe en effet, il avoit entrevû cette colique qui s'en alloit par un autre eſcalier. Plût à Dieu ! Madame, lui repliqua-t-il en ſoûriant. que mon épée pût quelque choſe pour vous venger de cette colique, je vous l'offrirois de grand cœur. La Comteſſe eut le déplaiſir de juger par cette réponſe, qu'on ne croyoit pas trop qu'elle fût malade. Je ne prétens pas vous rapporter ici tout leur entretien. Le ſecond Duc qu'elle n'avoit pas voulu ſacrifier au premier, la ſacrifia à tout le monde. Il en fit le conte, & elle n'en eut pas peu de confuſion. Voilà l'Hiſtoire de la Comteſſe de Monſalve.

Vous voulez bien que j'ajoûte quelque choſe à cela ? dit Mademoiſelle Velzers. Tout ce qu'il vous plaira, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux. Je vous dirai donc, reprit la Hollandoiſe, que ce ſecond Duc eſt un fort méchant homme d'avoir publié cette avanture, & qu'elle n'eſt jamais arrivée que dans ſon imagination. C'eſt qu'il étoit jaloux du premier, & qu'enragé de le trouver toûjours avec la Comteſſe, qui étoit trop ſage à ſon gré : il s'eſt vangé d'elle par cette impoſture. Il eſt vrai, dit le Marquis de Mireſtain, que ſi l'on devoit croire toutes les ſottiſes qui ſe diſent des femmes, il n'y en auroit guére d'honnêtes, car on n'épargne pas la plus vertueuſe. Cependant il y a bien plus de galanterie en France que de débauche, & tel homme qui ſe vantera d'avoir eu

toutes

toutes les faveurs d'une Dame n'a peut-être jamais eu l'assurance de la regarder, ou ne l'a jamais vûë. Vrayement, Monsieur le Marquis, lui repartit Madame de Mulionne, nous vous sommes bien obligées de prendre ainsi nôtre parti; Et après tout vous avez raison; car moi qui suis femme, je vous avouë de bonne foi, que nous sommes un peu Coquettes. Nous aimons qu'on nous serve, qu'on languisse, qu'on se plaigne, & qu'on fasse enfin toutes les façons qu'il faut faire pous parvenir chez nous à sa bonne fortune. Nous souffrons nous-mêmes quelquefois, nous languissons, nous soûpirons; mais ce n'est que vanité, & en conscience le solide n'en est pas. Voilà qui va bien pour les femmes, dit Montal, mais pour les filles? Je n'en dis rien, ajoûta Madame de Mulionne, que chacun réponde de ses pareils. Nous en répondrons assurément, dirent les filles presque toutes à la fois; mais ce n'est pas d'elles que l'on parle le plus. Ah! que dites-vous-là? s'écria le Chevalier. Il n'y en a pas une qui n'ait son intrigue, si l'on en veut croire la Chronique scandaleuse. L'une saute les murs du Cloître où elle est en pension, pour aller passer la nuit avec son Galant. Il l'attend tous les soirs à certaine heure monté sur un grand cheval. Il met les deux pieds sur la selle pour la descendre du mur, & l'y remonte avant qu'il soit jour.

Deux autres obtiennent congé de l'Abbesse pour solliciter leur Procès. On leur donne une vieille Demoiselle pour les accompager. Elles demandent à cette vieille fille si le fils de leur Président lui est connu. Croyant qu'elle ne le connoît pas, elles lui font accroire qu'il leur doit

doit donner à dîner chez une Marchande, & que c'eſt pour leur rendre conte des ſollicitations qu'il a faites pour elles. Le dîner s'y prépare. Le fils du Préſident arrive. Bon jour, lui dit-on, Monſieur le Marquis de Chanleux: mais par malheur c'eſt le Marquis de Luzau, qu'elles érigeoient en fils de Préſident, & la vieille le connoiſſoit mieux qu'elles.

Un grand Prince donne à ſouper, & le Bal à une autre qui s'eſt auſſi échapée d'un Cloître. Elle ne lui donne temps que juſqu'à dix heures du ſoir, parce qu'elle attend un ami. Mais ce Prince paſſe l'heure. Cet ami peſte & meurt de froid dans la cour des Feüillants, attendant que le Prince ſoit dehors. La Demoiſelle ne pouvant s'en défaire, & craignant que l'autre n'eût de la peine à entrer dans le logis ſi l'heure étoit paſſée, & qu'on fermât une certaine porte à la clef après la ſortie du Roi du Bal; lui envoye le juſtaucorps bleu de ce Prince même, qu'il avoit quitté pour mieux danſer. Le juſtaucorps évanouï interrompt un peu la danſe, il étoit de grand prix. La belle prend occaſion de ne vouloir point recommencer le Bal. Le Prince ſort. On ferme après lui la porte que j'ai dit. L'autre vient un demi quart-d'heure après avec le juſtaucorps; qui eſt un paſſe-port pour lui. On le prend pour le Prince. Il avoit oublié de dire quelque choſe à la Demoiſelle; Elle étoit déja couchée; Il lui parle dans ſon lit, & la femme de chambre de la Dame du logis, ouvre les rideaux du pied mal à propos.

J'ay enfin une liſte, continua le Chevalier, de mille bons tours qui n'ont été faits que par des filles, & la plus ſucrée y eſt couchée pour quel-

quelque choſe : Après cela, croyez qu'elles ne ſont point parler d'elles. On en parle ſans doute, dit Luſigni, mais elles vous répondront comme les femmes, que le ſolide n'eſt pas de leurs intrigues. Il y a bien de la différence, reprit Montal, & les femmes ont lieu de s'en ſoucier bien moins qu'elles. Il nous va dire des folies, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, ſi nous ne quittons cette matiére. Ma foi, Mademoiſelle, reprit-il, je n'en dis pas tant que vous, & voyant la guerre que vous me faiſiez l'autre jour, je croyois que vous étiez bien plus ſcrupuleuſe que vous ne l'êtes ; mais Dieu merci & grace aux Hiſtoires que vous avez contées, à celle de Monſieur de Luſigni même, j'ai reconnu que l'expreſſion un peu gaye ne vous déplaît pas. A propos, dit Madame de Mulionne, eſt-ce que nous n'entendrons pas la fin de cette Hiſtoire de Monſieur de Luſigni ? Pardonnez-moi, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & je m'en vai l'achever.

Monſieur de Luſigni & elle ſe gourmérent donc. La Demoiſelle outragée trouva par dépit le Rival encore mieux fait : Ils ſe réconciliérent pourtant ; mais elle ſe ſervit depuis de beaucoup de leçons de ſubtilité que ſon Amant lui avoit appriſes, outre celles de Poëſie, pour le tromper comme d'autres. Quand le petit homme le reconnut, ſa furie devint bien plus grande qu'auparavant. Il ne garda plus de meſures avec elle : Il dit ce qu'il en ſçavoit à tout le monde : Il commença par ſon Rival même à qui il fit voir de ſes lettres : Il fit l'affront à la Belle de lui reprocher le commerce

qu'ils avoient eu enſemble, devant une Compagnie qui la croyoit une ſainte : Il quérella Ciel & Terre : Il obligea ſon Rival de mettre l'épée à la main ; enfin il fit le petit Démon. Ah ! Mademoiſelle, interrompit Luſigni, quelles horribles impreſſions donnez-vous ici de moi ? Sans doute, Monſieur, lui dit Madame de Mulionne, que vous êtes un dangereux Galant, ſi vous avez été capable de vous vanger ſi cruellement d'une fille que vous aviez aimée. Non, non, Madame, reprit-il, il faut que je répare mon honneur en achevant moi-même mon Hiſtoire. Je ne ſuis pas ſi indiſcret que cette Demoiſelle le veut perſuader. J'ai caché près de trois ans l'innocent commerce que j'avois avec Mademoiſelle de Revenois, & ce n'eſt pas ma faute, mais la ſienne, ſi on en a ſçû quelque choſe.

Quand j'apris toutes ſes infidélitez, & qu'elle me joüoit ; le dépit & la jalouſie s'emparérent véritablement de mon eſprit. Je crus être en droit de la prier de ne plus voir mon Rival. J'accompagnai la priére que je lui en fis de quelque aigreur. Elle me répondit qu'elle ne verroit ni l'un ni l'autre : elle tint pourtant mal ſa parole : elle vit toûjours ſon nouvel Amant : je fus le ſeul qu'elle ne voulut plus voir. Ce procédé me mit en colére. Un de mes amis à qui je fis pitié, ſe chargea de lui rendre un billet de ma part : elle le refuſa avec raillerie, comme ſi c'eût été une grande nouveauté que je me fuſſe mêlé de lui écrire, & j'en fus outré. Je tâchai pourtant de me perſuader que mon Meſſager, à qui elle ne vouloit point avoüer nôtre commerce, avoit plûtôt été la cauſe de

ce

ce refus, que le mépris qu'elle avoit pour moi. Mais mon Rival me vint voir l'après-dînée, & me dit qu'il en sçavoit quelque chose ; il vouloit se divertir peut-être de mon desordre pour en rire après avec elle. Je jugeai par-là de leur confidence. Cette derniére preuve de mon malheur acheva de m'ôter la raison. Le lendemain je me retrouvai avec lui à une promenade. Il prit à tâche de me parler encore de ce billet refusé. De quoi aussi t'avises-tu, me dit-il, d'être amoureux de Mademoiselle de Revenois, & de lui envoyer des poulets ? Tu sçais que c'est la plus indifférente fille du monde, & la plus railleuse. Il me railloit lui-même froidement, en disant cela. Si est-ce pourtant, lui répondis-je, qu'elle ne refusera pas toûjours ce que je lui écris, dûssai-je le lui faire présenter par quelqu'un qui ne lui déplaît pas. Et qui voudrois-tu employer ? me repliqua-t-il. Vous-même, repartis-je, si vous voulez en prendre la peine. Moi ! s'écria-t-il, non. J'aurois trop grand' peur que, comme les jaloux sont emportez, tu n'y eusses mis quelques grosses paroles, & qu'elles ne me fissent jetter par les fenêtres ; je voudrois voir du moins auparavant ce que porte le billet. Ah ! très-volontiers, lui dis-je. Là-dessus, je le tirai de ma poche, & je lui en fis la lecture. Mon homme rougissoit & pâlissoit à chaque mot, & c'étoit pour moi un petit commencement de vengeance. Il semble à t'ouïr, me dit-il, qu'elle ait eu un commerce bien particulier avec toi ? Que voulez-vous ? répondis-je. On ne sçait ce qu'on écrit quand on est amoureux, & un jaloux peut s'imaginer des choses qui n'ont jamais été.

Nous nous séparâmes quelque tems après, & ne doutant point qu'il n'allât trouver mon infidelle dans la Ruë du Chapeau rouge, où elle devoit être toute l'après-dînée, chez deux de ses Cousines, je le suivis d'un peu loin, & j'y entrai après lui. Il y avoit belle Compagnie. Les bons amis se suivent, dit quelqu'un qui sçavoit à demi nos affaires; d'où viennent-ils tous deux ensemble? Il répondit que nous ne venions pas ensemble, & pour commencer à entretenir les Dames de quelque chose, il feignit d'avoir eu de petites avantures dans sa promenade. Pour le faire enrager, j'en feignis aussi. Je suis plus heureux que Monsieur, dis-je à la Compagnie, j'ai trouvé sous mes pas un billet qui vaut dix avantures comme les siennes. Il est assurément d'un Amant jaloux, ajoûtai-je, & les termes en sont à mon gré si plaisans, que vous aurez du plaisir à l'entendre lire. J'eus le contentement, à ces mots, de voir augmenter le trouble de mon Rival, & de me vanger à longs traits de ma perfide, en la contraignant par cet artifice d'apprendre ce qui étoit dans mon billet. Elle n'eut toutefois pas la force de l'écouter tout entier. Une indisposition, véritable ou feinte, lui fournit un prétexte pour sortir de la chambre avant qu'il fût achevé. Voilà ce que je fis, Mesdames; mais ce n'est point-là publier le commerce qu'on a eu avec une Maîtresse: car excepté mon Rival que j'en voulois bien instruire, aucun de la Compagnie ne pouvoit deviner que cela s'adressoit à elle, si les choses en fussent demeurées là. Pardonnez-moi! dit Mademoiselle de Barbesieux, vous montrâtes les lettres que vous en

aviez

aviez reçûës, à Madame la Marquiſe de Vierſon. Il eſt vrai, répondit-il; mais ſi ce que je fis pour lors, n'eſt point d'un honnête homme, il n'y en a point au monde; tout autre que moi auroit fait la même choſe. J'apprens qu'au lieu de me vouloir ménager, on fait centrailleries de mon amour: Je rends viſite à cette Marquiſe: elle ſe moque de ma jalouſie: une perfide lui a fait accroire que bien loin d'avoir eu de l'eſtime pour moi, elle ne me connoît preſque pas. J'entens de mes propres oreilles que l'on dit: *Helas! le pauvre petit homme? Quoi, Monſieur de Luſigni eſt amoureux de moi? que je ſuis fâchée de ne l'avoir pas ſçû plûtôt!* J'entens encore pis, & j'ai deux cens lettres dans ma caſſette, qui ne ſont pas ſeulement fort tendres, mais pleines d'emportemens & d'amoureuſes friponneries. Quel Amant aurois-je été, bon Dieu! ſi pour montrer que je n'étois pas digne de tant de mépris, je n'euſſe fait voir ces lettres? Mais je ne les montrai pas pour en triompher. Je voulus ſeulement que la Marquiſe ne crût pas que je fuſſe fou ſans avoir raiſon de l'être. Je retournai chez moi. Je pris tous ces témoins irreprochables de l'imprudence de ma cruelle. Je les apportai à cette Dame. Tenez, lui dis-je, en les lui donnant à lire; Voilà comme on ne me connoît pas; ſi l'infidelle traite ſi bien ceux qu'elle n'eſtime point, comment en uſe-t-elle avec ceux qu'elle aime?

Luſigni s'échauffoit au ſouvenir de ſes amours, & il ſembloit qu'il fût encore aux priſes. Ah! mon bon petit Monſieur! lui dit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous n'étes pas bien guéri du

passé, & à l'heure qu'il est, vous êtes encore en colére contre cette détestable Maîtresse. Non, répondit-il, je vous assure qu'elle m'est indifférente, ou du moins, si j'y songe quelquefois, c'est pour la haïr de tout mon cœur. Je m'en doute bien, reprit en riant Mademoiselle de Barbesieux; Il est beaucoup de ces gens-là. Ils aiment mieux songer sans cesse à leurs infidelles pour les haïr, que de n'avoir point le plaisir d'y songer. A vous dire la vérité, repliqua-t-il, on a peine à revenir d'une forte passion, & je ne voudrois pas jurer que je pusse revoir cette Demoiselle sans être puissamment émû; Elle est à Paris depuis deux mois. Je parlois ces jours passez de mes affaires à un Président au Mortier. Il me faisoit l'honneur d'avoir assez d'application à ce que je disois. Elle vint à passer dans la Galerie du Palais où nous étions. La parole me mourut dans la bouche au plus important endroit de mon discours. Le Président me vit rougir & blêmir, & me demanda où étoit mon esprit? Je fus contraint pour sauver mon honneur, d'avoüer franchement qu'il étoit allé avec cette Belle, jusqu'à la boutique d'un Marchand. Mais, interrompit Madame de Mulionne, peut-on avoir tant d'amour pour une Maîtresse sourde, bégue & rousse? Madame, lui répondit-il, il ne faut pas s'en rapporter au portrait que vous en a fait Mademoiselle de Barbesieux; maintenant que j'ai l'honneur de la connoître, je puis vous dire, avec sa permission, qu'elle a sujet de vouloir beaucoup de mal à la pauvre Mademoiselle de Revenois: Cette sourde, bégue & rousse a pensé lui enlever un Adorateur. Ho ho! dit-on à Mademoiselle

selle de Barbesieux, vous ne nous avez point parlé de cela ? Pardonnez-moi, répondit-elle, ne vous ai-je pas dit qu'il n'y avoit pas de piéces qu'une bigotte n'eut entrepris de me faire? Mais la Demoiselle de Revenois se seroit bien plûtôt servie de mon Adorateur qu'elle ne me l'eût enlevé, & je pardonne à Monsieur de Lusigni qui est encore amoureux, la comparaison qu'il fait de moi avec elle. Ah! reprit-il, c'est sans comparaison si celle-là vous offense. Continuez vôtre Histoire, lui repliqua-t-elle, & vous apprendrez ensuite par la mienne, que les sujets que j'ai de me plaindre de vôtre Belle, ne sont pas ce que vous pensez.

La Marquise de Vierson, continua-t-il, lût toutes les lettres avec étonnement, & s'écria que Mademoiselle de Revenois avoit grand tort de pousser ma patience si loin, sçachant que j'avois de telles armes contre elle. O que les filles sont aujourd'hui bien trompeuses ! ajoûta-t-elle : A qui se fiera-t-on, si celle-là a été capable de ce que je vois? Comme elle étoit de ses amies, elle me pria pourtant de ne point divulguer ces écrits. Il faut, me dit-elle, que vous considériez ceux à qui elle appartient, si vous ne la jugez pas digne d'être considérée elle-même ; & songez que c'est une fille de qualité à qui vous feriez un tort irréparable si cela étoit sçû. Madame, lui répondis-je, pour montrer à cette ingrate que je ne mériterai jamais le traitement que j'en reçois : Je vous prie de lui rendre vous-même toutes ces lettres, la premiére fois que vous la verrez : Je ne lui de-

m ade autre choſe en reconnoiſſance, que de me laiſſer en paix, & de ne me pas contraindre à la perdre en me perdant moi-même, ſi elle n'a ſoin de ne me point mettre au deſeſpoir. La Marquiſe lui remit ce paquet de lettres entre les mains, & n'oublia rien de ce qu'il y avoit à lui dire pour ſon ſalut ; mais au lieu que ma perfide devoit avoir quelque regret de mal-traiter un homme qui, ce me ſemble, en uſoit aſſez généreuſement, elle perdit toute retenuë quand elle me vit deſarmé de ces billets par où je pouvois lui nuire. Du mépris de mon amour, elle paſſa à celui de ma perſonne. Elle incita mon Rival à la vanger des plus grandes marques que je lui euſſe jamais données de mon amour, qui étoient mes plaintes modeſtes. Au refus de ce Marquis, car malgré ce deſordre il m'a toûjours honoré de quelque eſtime, elle employa des gens de moindre qualité. Je fus attaqué un ſoir & ſéparé. On revint ſur moi en traître : je me retournai heureuſement : je me vangeai de mon ennemi & le bleſſai. Je ſortis de Bourdeaux en même temps, & m'en revins à Paris être amoureux de deux grands yeux noirs avec qui je logeois. Cette ſeconde paſſion me défit de la premiére, mais je n'en fus guére plus en repos. La place étoit priſe, je ne ſervois que de pis aller. On avoit outre cela plus de ſageſſe que je n'en demandois, & la ſageſſe me tuë. Je penſai m'empoiſonner & me battre encore pour cette Maîtreſſe, je ne trouverai point d'autre ſecret de l'oublier qu'en m'embaraſſant d'une troiſiéme paſſion, qui encore qu'elle ſoit plus douce, ſera néanmoins

moins plus fâcheuſe que les autres. Dieu me faſſe miſéricorde, Meſdames, je vous ai dit tous les crimes de ma vie.

Après qu'il eut ainſi achevé, Madame de Mulionne prit la parole & lui dit. Vous n'êtes pas fort coupable, Monſieur, ſi les choſes vont de cette maniére, & la Demoiſelle de Revenois méritoit bien ſa diſgrace. Qui entendit jamais parler d'une imprudence pareille à la ſienne, de ſçavoir qu'on avoit tant de quoi ſe vanger, & de ne pas ménager les gens plus que cela? Quand une fille n'auroit point de commerce avec un homme, elle ne doit jamais témoigner le mépris qu'elle fait de lui, & cela ne peut manquer de tourner à ſa confuſion. Il ne faut du moins jamais mépriſer les petits hommes, dit en riant le Marquis de Mireſtain, car ils regorgent de courage. O que ſi j'avois été à la place de Monſieur de Luſigni, s'écria Mademoiſelle de Barbeſieux, je me ſerois bien vangée de la Bigotte, autrement qu'il n'a fait! Mais, Meſdames, répondit Luſigni, je crois ne vous avoir rien dit qui puiſſe m'accuſer de m'être vangé. Il me ſemble au contraire que j'ai eu aſſez de patience, & même bien plus que Mademoiſelle de Barbeſieux, quoi qu'elle en eût reçû beaucoup moins d'outrage. Vous ne ſçavez pas les piéces qu'elle m'a faites, lui repartit cette Demoiſelle. Eſt-ce vous faire un ſi grand tort, lui dit froidement le Chevalier, que de vous emprunter un Amant? Elle vous l'a rendu, & nous ne pouvons nous plaindre, lors qu'on nous rend ce qu'on nous emprunte. Vous allez juger tout à l'heure, reprit-elle, ſi

la haine que je lui porte eſt juſte ou injuſte : & à ces mots elle alloit commencer une autre Hiſtoire ; mais on ſçût que le Marquis de Ribervile étoit de retour, & la curioſité qu'elle eut, comme les autres, d'aller apprendre quelles nouvelles il avoit eu de Clelie, la lui fit remettre à une autre fois.

Le Marquis avoit été chez la Tante de cette Belle enlevée, & il n'avoit rencontré que le fils de cette Dame, fort chagrin de la perte de ſa Couſine. Il l'avoit trouvé au lit pour quelque legére indiſpoſition, & tout ce qu'il en avoit pû tirer étoit, que l'on ſoupçonnoit à peu près les auteurs de l'enlévement, & que Madame ſa mere étoit toûjours à Fontainebleau, pour s'en mieux éclaircir : Mais en revenant à Vaux, il en avoit bien découvert davantage. Il avoit vû la malheureuſe Clelie dans le même caroſſe drappé, qui apparemment avoit ſervi à l'enlever. Il avoit vû le Gentilhomme blond, dont on lui avoit parlé, qui lui baiſoit la main à tous momens comme malgré elle. Cette Belle étoit dans le fond du caroſſe, & lui à la portiére. Deux Dames qu'il ne connoiſſoit point, ou qu'il ne pût reconnoître, étoient ſur le devant de ce caroſſe ouvert de tous les côtez. Il avoit tâché de paſſer une petite Riviére qui étoit entre lui & ce caroſſe, afin de le pouvoir joindre plus vîte, mais il lui avoit été impoſſible. Il avoit falu prendre un grand tour pour trouver le Quai : Cependant le caroſſe s'étoit fort éloigné ; il rouloit avec une extrême viteſſe. Tout ce qu'avoit pû faire le Marquis avoit été de ne le point perdre de vûë,

& de piquer toûjours après : Encore toute sa diligence avoit-elle été inutile ; & croyant enfin l'avoir atteint, il l'avoit trouvé au milieu de la Seine, dans un Bac qui le passoit à l'autre côté de la Riviére. Le Batelier n'avoit pas voulu revenir pour passer aussi le Marquis, & il avoit eu ce cruel déplaisir d'avoir perdu une si belle occasion de rendre un service considérable à sa pauvre malade. Il raconta cette infortune à la Compagnie qui étoit venuë au devant de lui jusques au milieu du grand Parterre ; & on raisonna long-temps sur la nouveauté de ces incidens, qu'on trouva tout à fait dignes d'une personne qui s'imaginoit être Clelie. Cependant le Marquis en écrivit au parent de cette belle fille, & commanda à son Valet de chambre de porter sa lettre en diligence, afin qu'on en donnât avis à la Tante, & qu'elle fit interroger le maître du Bac, qu'il soupçonnoit avoir été gagné par le Ravisseur. La nuit vint tout d'un coup, peu de temps après. On convia le Marquis de Mirestain & Lusigni à souper & à demeurer cette nuit-là dans le Château, pour être de la partie de divertissement qu'on pourroit faire le lendemain. Le Marquis de Mirestain avoit affaire au petit coucher du Roi, & il fut obligé de s'en retourner à Fontainebleau. Il promit seulement de revenir le jour suivant, & leur laissa le petit Lusigni pour gage de sa parole. Après cela on fit encore un tour de promenade en attendant que le souper fût servi, puis on soupa. On bût à la santé de Clelie, & on ne donna point le temps au Marquis de Riberville de s'affliger de l'absence de cette

Belle. On recommença la conversation après souper, & on la fit rouler sur quelques médisances, puis on s'alla coucher au grand contentement de la belle Hollandoise, qui avoit beaucoup d'impatience de tenir son amie Kermas en particulier.

Fin du cinquiéme Livre.

LA FAUSSE CLELIE, OU HISTOIRES FRANCOISES.

LIVRE SIXIE'ME.

QUand la Hollandoise & la belle Bretonne furent au lit ; Hé bien, dit la premiére à sa Compagne, te résoudras-tu à m'éclaircir de ce que le Marquis de Kimperbel nous a raconté ? Nous sommes seules & tu peux me découvrir ce grand mystére en toute assurance. Est-ce de toi qu'il a voulu parler ? Est-ce de l'une de tes sœurs ou de quelqu'autre personne de même nom ? C'est de moi-même, répondit Mademoiselle de Kermas, il me croit enterrée il y a plus de quatre ans. Mais, repliqua Velzers, il dit que tu es morte en accouchant : Est-ce que tu aurois fait un enfant, toi ? Pourquoi non ? reprit la Bretonne, cela ne doit pas te surprendre, après avoir entendu dire que j'étois mariée. On nomme les Avantures des autres des Histoires Romanesques, reprit la Hollandoise, mais celle-ci en est une, si jamais il en fut. Quoi, tu as été mariée, grosse, enterrée, & te voilà encore qui passes pour une jolie Pucelle ? Les filles à qui de certains malheurs arrivent ne se doivent point desespérer, puis-

puiſqu'il y paroît ſi peu. Achéve promptement de me dire par quel miracle tout cela eſt arrivé, ajoûta-t-elle. A ces mots, Mademoiſelle de Kermas ſatisfit de cette ſorte la curioſité de ſon amie.

Suite de l'Hiſtoire de Mademoiſelle de Kermas & du Marquis de Kemperbel.

MOnſieur de Kimperbel nous a conté ſon Hiſtoire en peu de mots, & a paſſé ſous ſilence tant de belles circonſtances, que j'aurois bon beſoin de la recommencer, pour t'en donner le plaiſir tout entier. Les galanteries qu'il fit pour me plaire avant nôtre mariage : Les artifices dont il ſe ſervit pour entrer dans le Château où j'étois priſonniére, après que ſon Pere m'eût fait enlever : Ses déguiſemens & pluſieurs autres ruſes qu'il pratiqua pour tromper les ſentinelles & ſe faire connoître à moi quand je venois à la fenêtre de ma Priſon. Tout cela, ma chére Velzers, eſt proprement ce qui pourroit s'appeller des Avantures de Roman s'il n'étoit point trop véritable, pour mon malheur. L'ambition de mes freres fut cauſe que je conſentis au mariage ſecret dont tu as ouï parler. J'y réſiſtai long-temps, quoi que j'aimaſſe avec paſſion le Marquis de Kimperbel ; & il ſembloit que mon cœur m'en prédît les fâcheuſes ſuites. J'écrivis encore cette malheureuſe lettre dont le funeſte morceau trouvé ſur un de mes freres, interprété ſi mal & produiſit des effets ſi terribles. Je n'oubliai rien enfin, pour détourner le cruel orage que je voyois prêt à fondre ſur nous ; Mais ma deſtinée l'emporta ſur mon peu de prudence :

ce ; le Pere de Monſieur de Kimperbel aprit le mariage de ſon fils par la bouche de nos ennemis, plûtôt que par celles des perſonnes qui euſſent pû pacifier les choſes. Tu as ſçû le reſte. Lors que je penſois aller chercher un azile à Rennes, & y trouver mes freres à qui j'avois déja envoyé ma Procuration pour ſoûtenir la validité de mon mariage, je fus enlevée, je fus enfermée dans un Château : & pour colorer mon abſence, on fit courir le bruit que je m'étois miſe dans un Cloître, que j'abandonnois ma défenſe, que je conſentois à être démariée, pour pouvoir être Religieuſe : & on me força le poignard à la gorge, de l'écrire ainſi à mes deux freres mêmes : à leur envoyer ce conſentement ſigné de ma main : à les prier de ne pas s'informer du lieu de ma retraite, & enfin à faire tout ce qu'il faloit pour donner la victoire au Pere de mon mari. Ces pauvres malheureux penſérent eux-mêmes être entiérement perdus. Ce cruel les voyant obſtinez à ſoûtenir mon mariage malgré moi, remua une vieille affaire d'un Duël qu'ils avoient fait il y avoit plus de quinze ans. S'ils n'euſſeut pris la fuite ils euſſent ſervi d'exemple public : le crédit de leur ennemi les fit condamner à avoir la tête tranchée. Pour le pauvre Marquis de Kimperbel, Dieu ſçait quelle étoit ſa douleur ; car il m'aimoit tendrement. Il diſſimula néanmoins ; comme il te l'a dit. Il conſentit à faire un petit Voyage, & revint ſecrettement dans le Païs, après avoir laiſſé pluſieurs lettres à un de ſes amis, qui les envoyoit à Monſieur de Kimperbel le Pere, dattées des Villes par où il falloit paſſer. Craignant d'être reconnu, il ſe déguiſa ; & ne ſçachant comment

ment me voir ni me parler, il ne trouva point d'autre expédient que de ſe loüer à un Pêcheur de Morlaix, qui alloit ordinairement à la Pêche aux environs de ma Priſon : peut-on davantage aimer que cela ? On m'avoit logée dans une Tour, où il y avoit une eſpéce de Balcon qui avançoit un peu ſur la Mer ; & je n'avois point d'autre divertiſſement que de m'y promener quelquefois avec une jeune Païſanne aſſez fine & aſſez jolie, qu'on m'avoit donnée plûtôt pour m'épier que pour me ſervir. Le Marquis de Kimperbel avoit bien remarqué cet endroit, & c'étoit ce qui lui avoit inſpiré le deſſein de ſe loüer au Pêcheur, il eſpéroit que je pourrois jetter la vûë ſur lui & le reconnoître parmi les autres, lors que je viendrois voir la Pêche, qui étoit comme je t'ai dit mon unique plaiſir. Il y vint pourtant pluſieurs fois ſans que je paruſſe à ce Balcon ; j'étois accablée de mélancolie, & n'étant plus ſenſible à aucun plaiſir, j'avois négligé pluſieurs jours d'y aller prendre ma récréation ordinaire. Il falut qu'il m'y attirât par quelque artifice, & voici celui dont il ſe ſervit. Dans le temps de nôtre bonheur, qui dura trop peu, il avoit accoûtumé de chanter de certains Vers, à cauſe que l'air m'en plaiſoit fort ; c'étoit un des Airs du grand Balet de L'HERCULE AMOUREUX ; il t'en doit ſouvenir à toi qui aime la Muſique ; c'eſt celui où il y a ;

Dieux des Enfers,
Helas ! voyez mes peines,
Celle que je ſers,
Languit dans vos chaînes
Ah ! forcez du trépas

Les

Les loix cruelles,
Et ne séparez pas
Deux cœurs fidelles.
Ou rompez ses liens,
Ou brisez les miens.

Il se mit à chanter ce même air dans sa barque, non pas toutefois avec la même délicatesse qui se remarquoit d'ordinaire dans le ton de sa voix; au contraire il le rendoit le plus breton & le plus rustique qu'il lui étoit possible, pour n'être point suspect. Mais cela ne laissoit pas d'être une assez grande nouveauté, en ce Païs-là d'entendre un Pêcheur chanter des Chansons Françoises, & il donna une grande curiosité à la fille qui me servoit d'aller au Balcon. Cette servante prit tant de plaisir à le voir aussi bien qu'à l'ouïr chanter; car tu peux croire que malgré son déguisement, il ne pouvoit manquer de rester toûjours quelque chose d'agréable en la personne d'un homme comme lui; Enfin elle en parut si charmée, qu'elle n'eût point de repos jusqu'à ce qu'elle m'eût fait aller moi-même sur le Balcon, pour entendre ce beau Pêcheur. D'abord je ne fis aucune réflexion à ce que j'avois devant mes yeux, mais lors que je le vis nous saluer, & qu'à travers de toute la feinte l'Amour m'eût dit que c'étoit quelqu'un qui me devoit être bien cher: lors que je me fus aussi ressouvenuë de l'air & des paroles de la Chanson, je me sentis tellement émûë que j'en pensai perdre l'usage de tous mes sens. Je considérai plus attentivement ce malheureux: je vis que c'étoit mon pauvre Marquis, & son pitoyable équipage fut pour moi un objet bien

plus

plus tendre que toute la pompe par laquelle il s'efforçoit auparavant de me plaire. Il s'apperçût bien auſſi que je l'avois reconnu, & nous nous fuſſions parlé volontiers ; mais il ne l'oſoit. La Sentinelle ne l'eût peut-être point ſouffert : quoi qu'elle fût accoûtumée à ces Pêcheurs qui ne venoient-là qu'avec la permiſſion du Gouverneur du Château ; Et moi je ne voulois pas me fier à la fille qui me ſervoit. Dans la penſée toutefois que le Marquis ne s'étoit pas déguiſé de la ſorte ſans avoir un grand deſſein, je fis mes efforts pour gagner cette fille & pour la mettre dans mes intérêts : j'y trouvai même des diſpoſitions favorables. Mon amoureux Pêcheur avoit pris à tâche de la cajoller en travaillant, pour faire accroire qu'il n'en vouloit qu'à elle, qui comme j'ai dit étoit aſſez jolie, & elle avoit pris de l'amour pour lui. Je lui dis qu'il falloit faire en ſorte qu'il devint ſon mari. Je lui promis un diamant de trois ou quatre cens écus que j'avois au doigt, s'il ne tenoit qu'à cela pour la rendre heureuſe. Cette fille communiqua l'affaire au Lieutenant du Château qui étoit ſon Amant, non pas un Amant Romaneſque ; à mes yeux même, il ſe paſſoit tous les jours des choſes, entre elle & lui, qui me faiſoient ſoupçonner qu'on ne s'épargnoit pas lors qu'on étoit plus loin de moi. Ce Lieutenant qui craignoit qu'elle n'eût bien-tôt beſoin d'un mari pour lui ſervir d'excuſe, trouva l'occaſion aſſez belle & l'embraſſa. Il fit aporter ſouvent du Poiſſon au Château par le Pêcheur, & lui en fit auſſi porter à ma chambre, afin qu'il eût le moyen de voir de plus près cette ſervante.

Le-

Le Marquis de Kimperbel joüa ſi bien ſon rolle, & moi le mien, que nous prîmes le temps de nous parler, & il me dit le deſſein qu'il avoit de me ſauver. Il ſeroit inutile de te dire les meſures qu'il en avoit priſes, elles ne lui ſervirent de rien, comme tu l'as ſçû. Il venoit enfin tous les jours au Château, & ce fut en ce temps-là que mes freres firent leur malheureuſe entrepriſe : que Monſieur de Kimperbel vint pour me faire mourir, auſſi bien qu'eux : que je tombai évanouïe à cette nouvelle : que j'accouchai, & qu'on me crut morte.

J'entretenois mon pauvre Marquis en particulier, ſous prétexte de lui parler pour la Païſanne, lors que le Lieutenant du Château me vint annoncer la mort de mes freres, & que le bruit couroit que j'étois complice de leur attentat. Et comme ſi j'euſſe été frapée d'un coup de tonnerre, je tombai auſſi-tôt entre les bras du Pêcheur, qui n'ayant pas moins de douleur que moi, & n'étant pas moins troublé de cette funeſte nouvelle n'eut pas la force de me retenir. Il me laiſſa aller rudement ſur le plancher. On me crut morte de cette chute, & comme j'étois toute prête d'accoucher, j'accouchai d'un enfant qui ne vécut qu'un moment après. Je te laiſſe à deviner ce que devint le Marquis de Kimperbel à la vûë d'un ſi grand deſordre. On dit que le pauvre homme étoit deſeſpéré. Il ſe fit bien-tôt connoître pour ce qu'il étoit au grand étonnement de ceux qui furent les témoins de ſes actions. On ne le pouvoit ſéparer de mon corps qu'il embraſſoit le plus pitoyablement du monde, & ſur qui il faiſoit des plaintes qui euſſent été capables

bles de toucher l'ame la plus barbare. Il détesta cent fois la cruauté de son Pere, dont il n'évita la présence que de peur de se vanger sur lui de ma perte : Enfin il me donna, à ce qu'on dit, des marques d'amour si extraordinaires en ce funeste moment, que je ne suis pas surprise que la passion qu'il a euë pour moi dure encore. Son Pere qui aprit à son arrivée le déguisement & les artifices dont il s'étoit servi pour me voir, sentit un redoublement à sa colére ; que la seule nouvelle de ma mort fut capable de modérer. Il se fit montrer mon corps pour voir si on ne le trompoit pas ; cet accident lui paroissoit d'autant plus incroyable qu'il l'avoit moins espéré, & qu'il lui épargnoit peut-être un grand crime. Il donna ordre en suite de me faire enterrer promptement, sans avoir égard aux raisons d'un Médecin qui vouloit qu'on me gardât du moins quarante heures, parce qu'il est assez ordinaire aux femmes en couche de tomber dans une espéce de léthargie qui a toutes les apparences de la mort, & toutes fois de ne pas mourir. On m'ensévelit avec mon enfant dans un même Cercueil, & on me porta dans une Cave de la Chapelle du Château, où l'on avoit enterré quelques Gouverneurs.

En vérité, interrompit la Hollandoise, tu me dis-là des choses bien étranges ! mais comment le Cercueil & la Cave n'achevérent-ils pas de te tuer ? Tu le vas sçavoir, répondit Kermas.

Après qu'on m'eût enterrée, Mr. de Kimperbel le Pere s'en retourna, & commanda tout d'un temps qu'on lui amenât son fils ; mais son desef-

deſeſpoir l'avoit déja fait partir pour entreprendre les Voyages qu'il t'a dit qu'il a faits : Ce cruel Pere ne pût jamais adoucir le déplaiſir qu'il lui avoit cauſé. Il fut deux ans ſans le revoir, & le pauvre Marquis ne retourna, & ne ſe réſolut à épouſer Madame de Kimperbel, que par les raiſons que tu ſçais déja. Pour moi, je fus enterrée juſqu'à minuit, qu'il prit fantaiſie à la Païſanne qui me ſervoit, & au Chapelain du Château, de venir lever la pierre de la Cave pour voir ſi le Médecin avoit dit vrai. Ils avoient conçû l'eſpérance d'une meilleure fortune, s'ils pouvoient me ſauver & me rendre à un homme dont ils voyoient que j'étois ſi fortement aimée. Ils vinrent donc à minuit lever ſecrettement cette pierre ; on n'avoit mis mon Cercueil que ſur les premiers degrez de l'entrée de cette Cave ; ils me ſecoururent enfin ſi à propos, qu'ils me trouvérent des ſignes de vie. Je fus tirée de-là, & ſéparée de mon enfant qui étoit véritablement mort : & je fus portée dans la maiſon de ce Chapelain. Je n'y fus pas demie-heure que j'ouvris les yeux, & que je donnai eſpérance de me guérir. Le lendemain ce bon Prêtre trouva l'invention de me faire emporter du Château ſans qu'on me vît, & de me conduire juſques à quelques Cabannes de Pêcheurs, qui étoient ſur le rivage de la Mer. Là il prit de moi tous les ſoins imaginables auſſi bien que cette pauvre Païſanne. Au bout de ſix ſemaines ils me remirent ſur pied. L'un & l'autre me prêta un peu d'argent qu'ils avoient, pour m'embarquer à Breſt & paſſer à la Rochelle, où l'on m'avoit dit qu'étoit le Marquis de Kimperbel. La Païſanne me voulut ſuivre & nous mon-

montâmes toutes deux ſur Mer avec des eſpérances aſſez douces. Mais nôtre Vaiſſeau fut accueilli par une tempête furieuſe ; elle dura deux jours & deux nuits, & nous fûmes jettez en des Côtes inconnuës. Je ne t'amuſerai point du recit particulier de cette avanture que tu ne pourrois croire. Nôtre Navire ſe briſa contre les Rochers d'une Iſle. Il ſe ſauva peu de perſonnes avec nous que les vagues avoient jettées ſur le ſable par un bonheur extraordinaire. Nous fûmes encore plus heureuſes de trouver quelques Hollandois qui nous aſſiſtérent, juſques à ce qu'il plût à la fortune d'envoyer là un autre Vaiſſeau pour nous repaſſer en France ; car les Habitans de cette Iſle n'en avoient pas & n'y avoient été jettez auſſi bien que nous que par un Nauffrage. Juge un peu de ma douleur, quand j'apris qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'y étoit abordé de Vaiſſeaux que le nôtre, quoi que ce ne fût que pour y périr, & quand j'eus tout ſujet de craindre qu'il ne m'y falut paſſer le reſte ma vie avec ces miſérables. Je n'y demeurai toutefois que trois ans, après quoi je trouvai occaſion d'en ſortir & de m'en revenir en Bretagne. Mais à mon retour, je ſçûs que le Marquis de Kimperbel en avoit épouſé une autre. J'en eus plus de déplaiſir que de toutes mes autres traverſes. J'en fus malade près de ſix mois au beau mileu de Rennes même, où l'on ne ne ſongeoit guére que je puſſe être encore en vie. De là, je m'en vins à Paris après m'être fait reconnoître de Madame la Ducheſſe d'Alimberg, à la conſidération de laquelle tu m'as bien voulu loger avec toi, & qui eſt cauſe de nôtre amitié. Mon deſſein

étoit

étoit de m'enfermer dans un Cloître pour le reſte de mes jours, ſans découvrir à perſonne qui j'étois, ni mes avantures : & j'euſſe executé cette réſolution à nôtre retour à Paris : mais la rencontre que j'ai euë, ce ſoir, de celui que j'avois évité de rencontrer en Bretagne, m'a jettée dans le plus grand deſordre du monde, & je ne ſçai s'il ne me ſeroit pas plus avantageux qu'on m'eût laiſſée enſévelie.

Elle finit ſon recit à ces mots, & Mademoiſelle Velzers s'apperçût qu'elle pleuroit. Dormons, lui dit-elle, au lieu de nous affliger, & demain je te dirai ma penſée ſur ce que tu pourrois faire. Ah! reprit Mademoiſelle de Kermas, je n'ai qu'à me jetter dans un Couvent, comme je te l'ai dit, & je n'ai rien autre choſe à prétendre. Leur converſation ſe termina bien-tôt après, du moins je ſuis obligé de la leur faire finir en cet endroit, parce qu'il faut conclure, & que j'ai mes raiſons pour cela. Si l'on a de l'impatience de ſçavoir ce que Clelie deviendra : A peine fut-on éveillé le lendemain, qu'on aprît que ſon Raviſſeur étoit ſon cher Aronce, le jeune Marquis de Wincheſter. Il étoit venu ici d'Angleterre pour y faire quelques complimens de condoiéances ; la Gouvernante de Clelie avoit ſçû par un laquais de la Tante même qui étoit complice de tout, qu'il étoit à Fontaine bleau : il l'avoit obſervée, ſuivie, & s'étoit trouvé à propos vers le Canal, pour la retirer de l'eau. C'étoit pour aller chez la Comteſſe de Pardelles, qu'ils avoient paſſé le Bac tous enſemble. Tout cela néanmoins à l'inſçû du Couſin de cette fille, pour des raiſons que j'expliquerai ſi l'on me preſſe

fort de donner un troiſiéme Tome. Il eſt arrivé depuis, bien d'autres avantures à Clelie. Outre que l'eau qu'elle avoit bûë dans le Tibre, avoit un peu rafraîchi la bile, qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la joye de revoir ſon Aronce acheva de la guérir, & ils s'épouſérent. Meſdemoiſelles de Kermas, Barbeſieux & Velzers furent auſſi aſſez contentes avec le temps ; Et les Cavaliers même, virent dénoüer agréablement leurs avantures.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Livre.

Rencontre de Mademoiſelle d'Arvianne à Vaux le Vicomte, avec le Marquis de Riberville. Son prétendu Enlévement par le Comte de Sarbedat. page 7

Autre avanture du Marquis ſur les chemins. Il empêche le Chevalier de Montal d'être aſſaſſiné. Il rencontre Meſdemoiſelles de Barbeſieux, Velzers & Madame de Mulionne avec le Chevalier. 9

Inquiétudes du Marquis étant couché. Il ſe léve & retrouve Mademoiſelle d'Arvianne dans ſon Cabinet. 11

Il reconnoît qu'elle eſt malade & la met entre les mains de la Concierge. 14. 15. 16

Arrivée du Comte de Sarbedat qui la cherche. Son entretien avec le Marquis. 16. & ſuiv.

Il lui conte l'Hiſtoire de Mademoiſelle d'Arvianne. 20

Le Comte d'Arvianne ſe met en mer. Voit périr un Vaiſſeau. Il ne s'en peut ſauver qu'un enfant qu'il donne à la Comteſſe ſa femme. Naiſſance de Mademoiſelle d'Arvianne deux ans après. On lui donne le nom de Juliette. ibid.

Juliette eſt accordée au Comte de Sarbedat. 21

Le mariage eſt rompu par la diſgrace de Monſieur d'Arvianne, qui s'enfuit à Londres. Il y emmene ſa famille, avec le petit inconnu. Juliette & lui s'aiment. ibid.

L'Inconnu tuë le fils d'un Mylord par jalouſie. Il eſt mis en priſon. 22

On reconnoît à beaucoup de marques qu'il est né Anglois, & qu'il est le fils d'un autre Mylord qui étoit péri. Il obtient sa grace & s'appelle depuis le Marquis de Wincheſter. 22. 23
Retour du Comte d'Arvianne en France. ibid.
Paix entre la France & l'Eſpagne. Juliette accordée au jeune Wincheſter. 24
Tremblement de terre à Bourdeaux. 16
Juliette enlevée par le Comte de Sarbedat. Sa maladie. Elle devient hypocondriaque, & s'imagine être Clelie. ibid.
Combat de Sarbedat & de Wincheſter. Ce dernier eſt rappellé en Angleterre. 24. 25
Madame la Marquiſe de Sarbedat eſt tutrice de Juliette après la mort de ſes pere & mere. Elle l'emmene à Paris pour la faire voir aux Médecins. ibid.
Arrivée du Chevalier de Montal à Vaux avec les quatre Dames. ibid.
Hiſtoire du Chevalier & de Madame de Laumer, racontée par lui-même. 27
Lettre ſcandaleuſe tombée de la poche de Mademoiſelle Velzers, Hollandoiſe. 42 43. & ſuiv.
Dîner galant donné aux Dames par le Marquis de Riberville. 49
Hiſtoire de ce Marquis & d'une Dame de Thouloufe, racontée par Mademoiſelle d'Arvianne. 25
Hiſtoire de Mademoiſelle Velzers, du Comte de Valdame Suédois, & du Chevalier de la Grancourt. 60. & ſuiv.
Départ de Vaux pour aller à un Village nommé ſaint Germain. 97
Hiſtoire de la Comteſſe de Tourneüil & du Marquis de Riberville, racontée en carroſſe par Mademoiſelle de Barbeſieux. 98

Hiſtoire

Des Airs à un deſſus de Violon, de Flute de Hautbois, &c.
Des Piéces à une & deux Flutes Traverſiéres.
Des Airs & des Sonates à un, deux & pluſieurs Hautbois, avec & ſans Baſſe-Continuë.
Des Airs & des Sonates à une, deux & pluſieurs Flutes, avec & ſans Baſſe-Continuë.
Des Sonates à une & deux Flutes, & un & deux Hautbois & Baſſe-Continuë.
Des Airs à un Violon ſans Baſſe, pour ceux qui commencent à aprendre à joüer de cet Inſtrument.
Des Sonates & Airs Italiens à un Violon & Baſſe-Continuë.
Des Sonates & Airs avec deux Violons une Baſſe-Continuë.
Des Sonates & Airs à 4, 5, 6, 7, 8, & 9, Inſtrumens.
Des Airs & Sonates à une & deux Violes avec & ſans Baſſe-Continuë.
Des Sonates à un Violon, une Viole & Baſſe-Continuë.
Des Piéces Françoiſes & Italiennes pour le Clavecin & l'Orgue.
Des Piéces pour le Luth avec & ſans autres Inſtrmens.
Des Piéces pour la Guitarre avec & ſans autres Inſtrumens.

On trouve cette Muſique Spécifiée, particuliérement, dans un Catalogue qui ſe vend chez lui.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

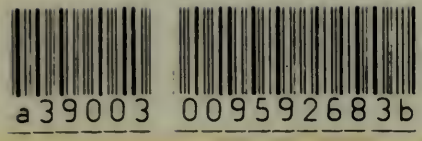
SEP 22 1970

SEP 22 1970

FEB 18 1971

DEC 17 1971

29 MARS 1974


a39003 009592683b